


U d'/of OTTAWA



39003002337664

1-52

(6 201)



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

ŒUVRES COMPLÈTES
DE
MOLIÈRE

ESTABLISHED 1840

W. B. ALLEN

E. g. arcau. ous

ŒUVRES DE MOLIÈRE

— o o o —

LE

MARIAGE FORCÉ

DON JUAN

OU LE FESTIN DE PIERRE

L'AMOUR MÉDECIN — LE MISANTHROPE

LE MÉDECIN MALGRÉ LUI



VIENNE
MANZ, ÉDITEUR

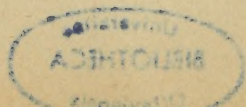


PQ

1821

19003

v.3



LE MARIAGE FORCÉ

COMÉDIE (1664)

PERSONNAGES

SGANARELLE
GÉRONIMO
DORIMÈNE, jeune coquette, promise à Sganarelle
ALCANTOR, père de Dorimène
ALCIDAS, frère de Dorimène
LYCASTE, amant de Dorimène
PANCRACE, docteur aristotélicien
MARPHURIUS, docteur pyrrhonien
DEUX ÉGYPTIENNES

ACTEURS

MOLIÈRE
LA THORILLIÈRE
M^{lle} DU PARC
BÉJART
LA GRANGE
BRÉCOURT
DU CROISSY
{ M^{lle} BÉJART
{ M^{lle} DE BRIE

La scène est dans une place publique.

LE MARIAGE FORCÉ

COMÉDIE EN UN ACTE

(1664)

SCÈNE PREMIÈRE

SGANARELLE, parlant à ceux qui sont dans sa maison.

Je suis de retour dans un moment. Que l'on ait bien soin du logis, et que tout aille comme il faut. Si l'on m'apporte de l'argent, que l'on me vienne querir vite chez le seigneur Géronimo; et si l'on vient m'en demander, qu'on dise que je suis sorti, et que je ne dois revenir de toute la journée.

SCÈNE II

SGANARELLE, GÉRONIMO

GÉRONIMO, ayant entendu les dernières paroles de Sganarelle.

Voilà un ordre fort prudent.

SGANARELLE

Ah! seigneur Géronimo, je vous trouve à propos; et j'allais chez vous vous chercher.

GÉRONIMO

Et pour quel sujet, s'il vous plaît?

SGANARELLE

Pour vous communiquer une affaire que j'ai en tête, et vous prier de m'en dire votre avis.

GÉRONIMO

Très volontiers. Je suis bien aise de cette rencontre, et nous pouvons parler ici en toute liberté.

SGANARELLE

Mettez donc dessus¹, s'il vous plaît. Il s'agit d'une chose de conséquence, que l'on m'a proposée; et il est bon de ne rien faire sans le conseil de ses amis.

GÉRONIMO

Je vous suis obligé de m'avoir choisi pour cela. Vous n'avez qu'à me dire ce que c'est.

SGANARELLE

Mais, auparavant, je vous conjure de ne me point flatter du tout, et de me dire nettement votre pensée.

GÉRONIMO

Je le ferai, puisque vous le voulez.

SGANARELLE

Je ne vois rien de plus condamnable qu'un ami qui ne nous parle pas franchement.

GÉRONIMO

Vous avez raison.

¹ *Mettez donc dessus*, pour *mettez donc votre chapeau*. Locution elliptique qui n'est plus d'usage, et dont nous avons déjà vu un exemple dans *l'École des femmes*, acte III, scène IV.

SGANARELLE

Et, dans ce siècle, on trouve peu d'amis sincères.

GÉRONIMO

Cela est vrai.

SGANARELLE

Promettez-moi donc, seigneur Géronimo, de me parler avec toute sorte de franchise.

GÉRONIMO

Je vous le promets.

SGANARELLE

Jurez-en votre foi.

GÉRONIMO

Oui, foi d'ami. Dites-moi seulement votre affaire.

SGANARELLE

C'est que je veux savoir de vous si je ferai bien de me marier.

GÉRONIMO

Qui, vous?

SGANARELLE

Oui, moi-même, en propre personne. Quel est votre avis là-dessus?

GÉRONIMO

Je vous prie auparavant de me dire une chose.

SGANARELLE

Et quoi?

GÉRONIMO

Quel âge pouvez-vous bien avoir maintenant?

SGANARELLE

Moi?

GÉRONIMO

Oui.

SGANARELLE

Ma foi, je ne sais; mais je me porte bien.

GÉRONIMO

Quoi! vous ne savez pas à peu près votre âge?

SGANARELLE

Non: est-ce qu'on songe à cela?

GÉRONIMO

Eh! dites-moi un peu, s'il vous plaît: combien aviez-vous d'années lorsque nous fîmes connaissance?

SGANARELLE

Ma foi, je n'avais que vingt ans alors.

GÉRONIMO

Combien fîmes-nous ensemble à Rome?

SGANARELLE

Huit ans.

GÉRONIMO

Quel temps avez-vous demeuré en Angleterre?

SGANARELLE

Sept ans.

GÉRONIMO

Et en Hollande, où vous fûtes ensuite?

SGANARELLE

Cinq ans et demi.

GÉRONIMO

Combien y a-t-il que vous êtes revenu ici?

SGANARELLE

Je revins en cinquante-six.

GÉRONIMO

De cinquante-six à soixante-huit, il y a douze ans, ce me semble. Cinq ans en Hollande font dix-sept, sept ans en Angleterre font vingt-quatre, huit dans notre séjour à Rome font trente-deux, et vingt que vous aviez lorsque nous nous connûmes, cela fait justement cinquante-deux. Si bien, seigneur Sganarelle, que, sur votre propre confession, vous êtes environ à votre cinquante-deuxième ou cinquante-troisième année.

SGANARELLE

Qui, moi? cela ne se peut pas.

GÉRONIMO

Mon Dieu! le calcul est juste; et là-dessus je vous dirai franchement et en ami, comme vous m'avez fait promettre de vous parler, que le mariage n'est guère votre fait. C'est une chose à laquelle il faut que les jeunes gens pensent bien mûrement avant que de la faire; mais les gens de votre âge n'y doivent point penser du tout; et si l'on dit que la plus grande de toutes les folies est celle de se marier, je ne vois rien de plus mal à propos que de la faire, cette folie, dans la saison où nous devons être plus sages. Enfin, je

vous en dis nettement ma pensée. Je ne vous conseille point de songer au mariage; et je vous trouverais le plus ridicule du monde, si, ayant été libre jusqu'à cette heure, vous alliez vous charger maintenant de la plus pesante des chaînes.

SGANARELLE

Et moi, je vous dis que je suis résolu de me marier, et que je ne serai point ridicule en épousant la fille que je recherche.

GÉRONIMO

Ah! c'est une autre chose. Vous ne m'aviez pas dit cela.

SGANARELLE

C'est une fille qui me plaît, et que j'aime de tout mon cœur.

GÉRONIMO

Vous l'aimez de tout votre cœur?

SGANARELLE

Sans doute; et je l'ai demandée à son père.

GÉRONIMO

Vous l'avez demandée?

SGANARELLE

Oui. C'est un mariage qui se doit conclure ce soir; et j'ai donné ma parole.

GÉRONIMO

Oh! mariez-vous donc. Je ne dis plus mot.

SGANARELLE

Je quitterais le dessein que j'ai fait ! Vous semble-t-il, seigneur Géronimo, que je ne sois plus propre à songer à une femme ? Ne parlons point de l'âge que je puis avoir ; mais regardons seulement les choses. Y a-t-il homme de trente ans qui paraisse plus frais et plus vigoureux que vous me voyez ? N'ai-je pas tous les mouvements de mon corps aussi bons que jamais ; et voit-on que j'aie besoin de carrosse ou de chaise pour cheminer ? N'ai-je pas encore toutes mes dents les meilleures du monde ? (Il montre ses dents.) Ne fais-je pas vigoureusement mes quatre repas par jour, et peut-on voir un estomac qui ait plus de force que le mien ? (Il tousse.) Hem, hem, hem. Eh ! qu'en dites-vous ?

GÉRONIMO

Vous avez raison, je m'étais trompé. Vous ferez bien de vous marier.

SGANARELLE

J'y ai répugné autrefois ; mais j'ai maintenant de puissantes raisons pour cela. Outre la joie que j'aurai de posséder une belle femme, qui me fera mille caresses, qui me dorlotera, et me viendra frotter lorsque je serai las ; outre cette joie, dis-je, je considère qu'en demeurant comme je suis, je laisse périr dans le monde la race des Sganarelles ; et qu'en me mariant, je pourrai me voir revivre en d'autres moi-même ; que j'aurai le plaisir de voir des créatures qui seront sortis de moi, de petites figures qui me ressembleront comme deux gouttes d'eau, qui se joueront continuellement dans la maison, qui m'appelleront leur papa quand je reviendrai de la ville, et me diront de petites

folies les plus agréables du monde. Tenez, il me semble déjà que j'y suis, et que j'en vois une demi-douzaine autour de moi.

GÉRONIMO

Il n'y a rien de plus agréable que cela; et je vous conseille de vous marier le plus vite que vous pourrez.

SGANARELLE

Tout de bon, vous me le conseillez?

GÉRONIMO

Assurément. Vous ne sauriez mieux faire.

SGANARELLE

Vraiment, je suis ravi que vous me donniez ce conseil en véritable ami.

GÉRONIMO

Eh! quelle est la personne, s'il vous plaît, avec qui vous allez vous marier?

SGANARELLE

Dorimène.

GÉRONIMO

Cette jeune Dorimène, si galante et si bien parée?

SGANARELLE

Oui.

GÉRONIMO

Fille du seigneur Alcantor?

SGANARELLE

Justement.

GÉRONIMO

Et sœur d'un certain Alcidas, qui se mêle de porter l'épée?

SGANARELLE

C'est cela.

GÉRONIMO

Vertu de ma vie!

SGANARELLE

Qu'en dites-vous?

GÉRONIMO

Bon parti! Mariez-vous promptement.

SGANARELLE

N'ai-je pas raison d'avoir fait ce choix?

GÉRONIMO

Sans doute. Ah! que vous serez bien marié! Dépêchez-vous de l'être.

SGANARELLE

Vous me comblez de joie de me dire cela. Je vous remercie de votre conseil, et je vous invite ce soir à mes noces.

GÉRONIMO

Je n'y manquerai pas; et je veux y aller en masque, afin de les mieux honorer.

SGANARELLE

Serviteur.

GÉRONIMO, à part.

La jeune Dorimène, fille du seigneur Alcantor, avec le seigneur Sganarelle, qui n'a que cinquante-trois ans! O le beau mariage! ô le beau mariage!

(Ce qu'il répète plusieurs fois en s'en allant.)

SCÈNE III

SGANARELLE

Ce mariage doit être heureux, car il donne de la joie à tout le monde, et je fais rire tous ceux à qui j'en parle. Me voilà maintenant le plus content des hommes.

SCÈNE IV

DORIMÈNE, SGANARELLE

DORIMÈNE, dans le fond du théâtre, à un petit laquais qui la suit.

Allons, petit garçon, qu'on tienne bien ma queue, et qu'on ne s'amuse pas à badiner.

SGANARELLE, à part, apercevant Dorimène.

Voici ma maîtresse qui vient. Ah! qu'elle est agréable! Quel air, et quelle taille! Peut-il y avoir un homme qui n'ait, en la voyant, des démangeaisons de se marier? (A Dorimène.) Où allez-vous, belle mignonne, chère épouse future de votre époux futur?

DORIMÈNE

Je vais faire quelques emplettes.

SGANARELLE

Eh bien! ma belle, c'est maintenant que nous allons être heureux l'un et l'autre. Vous ne serez plus en droit de me rien refuser; et je pourrai faire avec vous tout ce qu'il me plaira, sans que personne s'en scandalise. Vous allez être à moi depuis la tête jusqu'aux pieds, et je serai maître de tout: de vos petits yeux

éveillés, de votre petit nez fripon, de vos lèvres appétissantes, de vos oreilles amoureuses, de votre petit menton joli, de vos petits tetons rondelets, de votre... Enfin, toute votre personne sera à ma discrétion, et je serai à même pour vous caresser comme je voudrai. N'êtes-vous pas bien aise de ce mariage, mon aimable pouponne ?

DORIMÈNE

Tout à fait aise, je vous jure. Car enfin la sévérité de mon père m'a tenue jusques ici dans une sujétion la plus fâcheuse du monde. Il y a je ne sais combien que j'enrage du peu de liberté qu'il me donne, et j'ai cent fois souhaité qu'il me mariât, pour sortir promptement de la contrainte où j'étais avec lui, et me voir en état de faire ce que je voudrai. Dieu merci, vous êtes venu heureusement pour cela, et je me prépare désormais à me donner du divertissement, et à réparer comme il faut le temps que j'ai perdu. Comme vous êtes un fort galant homme, et que vous savez comme il faut vivre, je crois que nous ferons le meilleur ménage du monde ensemble, et que vous ne serez point de ces maris incommodes qui veulent que leurs femmes vivent comme des loups-garous. Je vous avoue que je ne m'accommoderais pas de cela, et que la solitude me désespère. J'aime le jeu, les visites, les assemblées, les cadeaux¹, et les promenades; en un mot, toutes les choses de plaisir: et vous devez être ravi d'avoir une femme de mon humeur. Nous n'aurons jamais

¹ Donner un *cadeau* signifiait autrefois *donner un repas*. Le P. Bouhours fait venir ce mot de *cadendo*, parce que, dit-il, les buveurs chancellent et tombent et que c'est assez ordinairement comme finissent les *cadeaux*.

aucun démêlé ensemble, et je ne vous contraindrai point dans vos actions, comme j'espère que, de votre côté, vous ne me contraindrez point dans les miennes; car, pour moi, je tiens qu'il faut avoir une complaisance mutuelle, et qu'on ne se doit point marier pour se faire enrager l'un l'autre. Enfin, nous vivrons, étant mariés, comme deux personnes qui savent leur monde: aucun soupçon jaloux ne nous troublera la cervelle; et c'est assez que vous serez assuré de ma fidélité, comme je serai persuadée de la vôtre. Mais qu'avez-vous? je vous vois tout changé de visage.

SGANARELLE

Ce sont quelques vapeurs qui me viennent de monter à la tête.

DORIMÈNE

C'est un mal aujourd'hui qui attaque beaucoup de gens, mais notre mariage vous dissipera tout cela. Adieu. Il me tarde déjà que je n'aie des habits raisonnables, pour quitter vite ces guenilles. Je m'en vais de ce pas achever d'acheter toutes les choses qu'il me faut, et je vous enverrai les marchands.

SCÈNE V

GÉRONIMO, SGANARELLE

GÉRONIMO

Ah! seigneur Sganarelle, je suis ravi de vous trouver encore ici; et j'ai rencontré un orfèvre qui, sur le bruit que vous cherchiez quelque beau diamant en bague pour faire un présent à votre épouse, m'a fort prié de

venir vous parler pour lui, et de vous dire qu'il en a un à vendre, le plus parfait du monde.

SGANARELLE

Mon Dieu! cela n'est pas pressé.

GÉRONIMO

Comment, que veut dire cela? Où est l'ardeur que vous montriez tout à l'heure?

SGANARELLE

Il m'est venu, depuis un moment, de petits scrupules sur le mariage. Avant que de passer plus avant, je voudrais bien agiter à fond cette matière, et que l'on m'expliquât un songe que j'ai fait cette nuit, et qui vient tout à l'heure de me revenir dans l'esprit. Vous savez que les songes sont comme des miroirs, où l'on découvre quelquefois tout ce qui nous doit arriver. Il me semblait que j'étais dans un vaisseau, sur une mer bien agitée, et que...

GÉRONIMO

Seigneur Sganarelle, j'ai maintenant quelque petite affaire qui m'empêche de vous ouïr. Je n'entends rien du tout aux songes; et quant au raisonnement du mariage, vous avez deux savants, deux philosophes, vos voisins, qui sont gens à vous débiter tout ce qu'on peut dire sur ce sujet. Comme ils sont de sectes différentes, vous pouvez examiner leurs diverses opinions là-dessus. Pour moi, je me contente de ce que je vous ai dit tantôt, et demeure votre serviteur.

SGANARELLE, seul.

Il a raison. Il faut que je consulte un peu ces gens-là sur l'incertitude où je suis.

SCÈNE VI

PANCRACE, SGANARELLE

PANCRACE, se tournant du côté où il est entré, et sans voir Sganarelle.

Allez, vous êtes impertinent, mon ami, un homme¹ [ignare de toute bonne discipline], bannissable de la république des lettres.

SGANARELLE

Ah! bon. En voici un fort à propos.

PANCRACE, de même, sans voir Sganarelle.

Oui, je te soutiendrai par vives raisons¹, [je te montrerai par Aristote, le philosophe des philosophes,] que tu es un ignorant, [un] ignorantissime, ignorantifiant et ignorantifié, par tous les cas et modes imaginables.

SGANARELLE, à part.

Il a pris querelle contre quelqu'un. (A Pancrace.) Seigneur...

PANCRACE, de même, sans voir Sganarelle.

Tu veux te mêler de raisonner, et tu ne sais pas seulement les éléments de la raison.

SGANARELLE, à part.

La colère l'empêche de me voir. (A Pancrace.) Seigneur...

¹ Tous les passages placés entre deux crochets ne se trouvent que dans l'édition de 1682.

PANCRACE, de même, sans voir Sganarelle.

C'est une proposition condamnable dans toutes les terres de la philosophie.

SGANARELLE, à part.

Il faut qu'on l'ait fort irrité. (A Pancrace.) Je...

PANCRACE, de même, sans voir Sganarelle.

*Toto cælo, tota via aberras*¹.

SGANARELLE ✓

Je baise les mains à monsieur le docteur.

PANCRACE

Serviteur.

SGANARELLE

Peut-on...

PANCRACE, se retournant vers l'endroit par où il est entré.

Sais-tu bien ce que tu as fait? un syllogisme *in balordo*.

SGANARELLE

Je vous...

PANCRACE, de même.

La majeure en est inepte, la mineure impertinente, et la conclusion ridicule.

¹ Pancrace rassemble ici en une seule phrase deux expressions proverbiales qu'Érasme a recueillies dans ses *Adages*, l'une de Térence, *tota errare via*; l'autre de Macrobe, *toto cælo errare*, et qui toutes deux veulent dire, donner dans la plus grande des erreurs, être à mille lieues de la vérité. Rabelais a traduit littéralement *toto cælo errare*: « Qui aultrement la nomme erre par tout le ciel. » (A.)

SGANARELLE

Je...

PANCRACE, de même.

Je crèverais plutôt que d'avouer ce que tu dis; et je soutiendrai mon opinion jusqu'à la dernière goutte de mon encre.

SGANARELLE

Puis-je...

PANCRACE, de même.

Oui, je défendrai cette proposition, *pugnis et calcibus, unguibus et rostro*¹.

SGANARELLE

Seigneur Aristote, peut-on savoir ce qui vous met si fort en colère?

PANCRACE

Un sujet le plus juste du monde.

SGANARELLE

Et quoi, encore?

PANCRACE

Un ignorant m'a voulu soutenir une proposition erronée, une proposition épouvantable, effroyable, exécrationnable.

SGANARELLE

Puis-je demander ce que c'est?

PANCRACE

Ah! seigneur Sganarelle, tout est renversé aujourd'hui, et le monde est tombé dans une corruption générale. Une licence épouvantable règne partout; et les

¹ Des poings, des pieds, des ongles et du bec.

magistrats, qui sont établis pour maintenir l'ordre dans cet État, devraient mourir de honte, en souffrant un scandale aussi intolérable que celui dont je veux parler¹.

SGANARELLE

Quoi donc ?

PANCRACE

N'est-ce pas une chose horrible, une chose qui crie vengeance au ciel, que d'endurer qu'on dise publiquement la forme d'un chapeau ?

SGANARELLE

Comment ?

PANCRACE

Je soutiens qu'il faut dire la figure d'un chapeau, et non pas la forme ; d'autant qu'il y a cette différence entre la forme et la figure, que la forme est la disposition extérieure des corps qui sont animés, et la figure la disposition extérieure des corps qui sont inanimés : et puisque le chapeau est un corps inanimé, il faut dire la figure d'un chapeau, et non pas la forme. (Se retournant encore du côté par où il est entré.) Oui, ignorant que vous êtes, c'est comme il faut parler, et ce sont les termes exprès d'Aristote dans le chapitre de la qualité.

SGANARELLE, à part.

Je pensais que tout fût perdu. (A Pancrace.) Seigneur docteur, ne songez plus à tout cela. Je...

¹ Cet appel à la sévérité des magistrats fait allusion aux efforts sérieux de l'Université pour obtenir la confirmation de l'arrêt de 1624, lequel condamnait au bannissement les nommés Villon, Bitault et de Claves, pour avoir pensé autrement qu'Aristote.

PANCRACE

Je suis dans une colère, que je ne me sens pas.

SGANARELLE

Laissez la forme et le chapeau en paix. J'ai quelque chose à vous communiquer. Je...

PANCRACE

Impertinent fieffé¹!

SGANARELLE

De grâce, remettez-vous. Je...

PANCRACE

Ignorant!

SGANARELLE

Eh! mon Dieu. Je...

PANCRACE

Me vouloir soutenir une proposition de la sorte!

SGANARELLE

Il a tort. Je...

PANCRACE

Une proposition condamnée par Aristote?

SGANARELLE

Cela est vrai. Je...

¹ *Fieffé* vient de *fief*. Il se dit de ceux qui ont quelques vices. Dans ce sens, il signifie *achevé*, comme qui dirait un homme à qui il ne manque rien d'un tel vice; de la même façon qu'il ne manque rien pour posséder un fief à celui qui l'a reçu de son seigneur. (CASENEUVE.) — Les précieuses prenaient ce mot en bonne part, et disaient d'un amant bien accueilli des dames, que c'était *un galant fieffé*.

PANCRACE

En termes exprès!

SGANARELLE

Vous avez raison. (Se tournant du côté par où Pancrace est entré.) Oui, vous êtes un sot et un impudent, de vouloir disputer contre un docteur qui sait lire et écrire. Voilà qui est fait: je vous prie de m'écouter. Je viens vous consulter sur une affaire qui m'embarrasse. J'ai dessein de prendre une femme, pour me tenir compagnie dans mon ménage. La personne est belle et bien faite; elle me plaît beaucoup, et est ravie de m'épouser: son père me l'a accordée. Mais je crains un peu ce que vous savez, la disgrâce dont on ne plaint personne; et je voudrais bien vous prier, comme philosophe, de me dire votre sentiment. Eh! quel est votre avis là-dessus?

PANCRACE

Plutôt que d'accorder qu'il faille dire la forme d'un chapeau, j'accorderais que *datur vacuum in rerum natura*¹, et que je ne suis qu'une bête.

SGANARELLE, à part.

La peste soit de l'homme! (A Pancrace.) Eh! monsieur le docteur, écoutez un peu les gens. On vous parle une heure durant, et vous ne répondez point à ce qu'on vous dit.

PANCRACE

Je vous demande pardon. Une juste colère m'occupe l'esprit.

SGANARELLE

Eh! laissez tout cela, et prenez la peine de m'écouter.

¹ Le vide existe dans la nature.

PANCRACE

Soit. Que voulez-vous me dire ?

SGANARELLE

Je veux vous parler de quelque chose.

PANCRACE

Et de quelle langue voulez-vous vous servir avec moi ?

SGANARELLE

De quelle langue ?

PANCRACE

Oui.

SGANARELLE

Parbleu ! de la langue que j'ai dans la bouche. Je crois que je n'irai pas emprunter celle de mon voisin.

PANCRACE

Je vous dis, de quel idiome, de quel langage ?

SGANARELLE

Ah ! c'est une autre affaire.

PANCRACE

Voulez-vous me parler italien ?

SGANARELLE

Non.

PANCRACE

Espagnol ?

SGANARELLE

Non.

Allemand?
PANCRACE
SGANARELLE
Non.
PANCRACE
Anglais?
SGANARELLE
Non.
PANCRACE
Latin?
SGANARELLE
Non.
PANCRACE
Grec?
SGANARELLE
Non.
PANCRACE
Hébreu?
SGANARELLE
Non.
PANCRACE
Syriaque?
SGANARELLE
Non.
PANCRACE
Turc?
SGANARELLE
Non.
PANCRACE
Arabe?
SGANARELLE
Non, non; français, [français, français.]

PANCRACE

Ah! français.

SGANARELLE

Fort bien.

PANCRACE

Passez donc de l'autre côté; car cette oreille-ci est destinée pour les langues scientifiques [et étrangères], et l'autre est pour [la vulgaire et] la maternelle.

SGANARELLE, à part.

Il faut bien des cérémonies avec ces sortes de gens-ci!

PANCRACE

Que voulez-vous?

SGANARELLE

Vous consulter sur une petite difficulté.

PANCRACE

[Ah! ah!] sur une difficulté de philosophie, sans doute?

SGANARELLE

Pardonnez-moi. Je...

PANCRACE

Vous voulez peut-être savoir si la substance et l'accident sont termes synonymes ou équivoques à l'égard de l'être?

SGANARELLE

Point du tout. Je...

PANCRACE

Si la logique est un art ou une science?

SGANARELLE

Ce n'est pas cela. Je...

PANCRACE

Si elle a pour objet les trois opérations de l'esprit, ou la troisième seulement¹.

SGANARELLE

Non. Je...

PANCRACE

S'il y a dix catégories, ou s'il n'y en a qu'une²?

SGANARELLE

Point. Je...

PANCRACE

Si la conclusion est de l'essence du syllogisme?

SGANARELLE

Nenni. Je...

PANCRACE

Si l'essence du bien est mise dans l'appétibilité, ou dans la convenance³?

SGANARELLE

Non. Je...

PANCRACE

Si le bien se réciproque avec la fin?

¹ C'est-à-dire, si elle a pour objet la *perception*, le *jugement*, et le *raisonnement*, ou ce dernier seulement.

² Les catégories étaient un moyen de classer toutes les pensées de l'entendement humain. Aristote en comptait dix.

³ Il s'agit de savoir *si l'essence d'un bien se trouve dans ce qu'on désire ou dans ce qui convient*.

SGANARELLE

Eh! non. Je...

PANCRACE

Si la fin nous peut émouvoir par son être réel, ou par son être intentionnel¹?

SGANARELLE

Non, non, non, non, non, de par tous les diables, non.

PANCRACE

Expliquez donc votre pensée, car je ne puis pas la deviner.

SGANARELLE

Je vous la veux expliquer aussi; mais il faut m'écouter. (Pendant que Sganarelle dit:) L'affaire que j'ai à vous dire, c'est que j'ai envie de me marier avec une fille qui est jeune et belle. Je l'aime fort, et l'ai demandée à son père; mais comme j'appréhende...

PANCRACE dit en même temps, sans écouter Sganarelle.

La parole a été donnée à l'homme pour expliquer sa pensée; et tout ainsi que les pensées sont les portraits des choses, de même nos paroles sont-elles les portraits de nos pensées. (Sganarelle, impatienté, ferme la bouche du docteur avec sa main à plusieurs reprises, et le docteur continue de parler d'abord que Sganarelle ôte sa main.)

Mais ces portraits diffèrent des autres portraits en ce que les autres portraits sont distingués partout de leurs originaux, et que la parole enferme en soi son ori-

¹ Cette question est aussi inintelligible que les précédentes sont ridicules. En recueillant toutes ces subtilités scolastiques, Molière voulait se moquer du faux savoir, et devenait le vengeur du bon goût, après l'avoir été du bon sens.

ginal, puisqu'elle n'est autre chose que la pensée expliquée par un signe extérieur; d'où vient que ceux qui pensent bien sont aussi ceux qui parlent le mieux. Expliquez-moi donc votre pensée par la parole, qui est le plus intelligible de tous les signes.

SGANARELLE pousse le docteur dans sa maison, et tire la porte pour l'empêcher de sortir.

[Peste de l'homme!

PANCRACE, au dedans de sa maison.

Oui, la parole est *animi index et speculum*¹. C'est le truchement du cœur, c'est l'image de l'âme. (Il monte à la fenêtre et continue.) C'est un miroir qui nous présente naïvement les secrets les plus arcanes² de nos individus; et puisque vous avez la faculté de ratiociner et de parler tout ensemble, à quoi tient-il que vous ne vous serviez de la parole pour me faire entendre votre pensée?

SGANARELLE

C'est ce que je veux faire; mais vous ne voulez pas m'écouter.

PANCRACE

Je vous écoute, parlez.

SGANARELLE

Je dis donc, monsieur le docteur, que...

¹ «L'indice et le miroir de l'âme.» C'est ce que Pancrace traduit encore mieux par les mots de *truchement* et d'*image*. (A.)

² *Arcanes*, mot latin francisé; il signifie secret mystérieux. Plus bas, *ratiociner*, pour *raisonner*, terme de logique qui n'a jamais été en usage que dans les écoles.

PANCRACE

Mais surtout soyez bref.

SGANARELLE

Je le serai.

PANCRACE

Évitez la prolixité.

SGANARELLE

Eh! monsi...

PANCRACE

Tranchez-moi votre discours d'un apophtegme à la laconienne.

SGANARELLE

Je vous...

PANCRACE

Point d'ambages¹, de circonlocution.

(Sganarelle, le dépit de ne pouvoir parler, ramasse des pierres pour en casser la tête du docteur.)

PANCRACE

Hé quoi! vous vous emportez au lieu de vous expliquer? Allez, vous êtes plus impertinent que celui qui m'a voulu soutenir qu'il faut dire la forme d'un chapeau; et je vous prouverai, en toute rencontre, par raisons démonstratives et convaincantes, et par arguments *in Barbara*, que vous n'êtes et ne serez jamais qu'une pécore, et que je suis et serai toujours, *in utroque jure*², le docteur Pancrace.

¹ Point d'*ambages*, c'est-à-dire, point d'embarras de paroles.

² La jurisprudence se composait de deux corps de droit, l'ecclésiastique et le civil. *In utroque jure* veut dire, dans l'un et dans l'autre droit. Un docteur *in utroque jure* était donc celui qui professait le droit civil et le droit canon.

SGANARELLE

Quel diable de babillard!

PANCRACE, en rentrant sur le théâtre. .

Homme de lettres, homme d'érudition.

SGANARELLE

Encore?

PANCRACE

Homme de suffisance, homme de capacité. (S'en allant.) Homme consommé dans toutes les sciences, naturelles, morales et politiques. (Revenant.) Homme savant, savantissime, *per omnes modos et casus*¹, (S'en allant.) Homme qui possède, *superlative*, fable, mythologie et histoire, (Revenant.) grammaire, poésie, rhétorique, dialectique et sophistique, (S'en allant.) mathématique, arithmétique, optique, onirocritique², physique et métaphysique, (Revenant.) cosmométrie³, géométrie, architecture, spéculoire et spéculatoire⁴, (S'en allant.) médecine, astronomie, astrologie, physionomie, métoposcopie⁵, chiromancie, géomancie⁶, etc.]

¹ Par tous les cas et modes imaginables.

² Art d'interpréter les songes.

³ Mesure de la terre.

⁴ *Spéculoire et spéculatoire*. — La *spéculatoire* est l'art d'interpréter les éclairs, le tonnerre, les comètes, et autres météores ou phénomènes semblables. La *spéculoire* est la partie de l'art divinatoire qui consiste à faire voir dans un miroir les personnes ou les choses que l'on désire connaître. (A.)

⁵ Art de conjecturer le sort d'une personne par l'inspection des traits de son visage. Cardan a fait un volume in-folio fort curieux sur cette science chimérique.

⁶ *Chiromancie*, divination par l'inspection des lignes de la main. — *Géomancie*, art de deviner, soit par des lignes qu'on

SCÈNE VII

SGANARELLE

Au diable les savants qui ne veulent point écouter les gens! On me l'avait bien dit, que son maître Aristote n'était rien qu'un bavard. Il faut que j'aïlle trouver l'autre; peut-être qu'il sera plus posé et plus raisonnable. Holà!

SCÈNE VIII

MARPHURIUS, SGANARELLE

MARPHURIUS

Que voulez-vous de moi, seigneur Sganarelle?

SGANARELLE

Seigneur docteur, j'aurais besoin de votre conseil sur une petite affaire dont il s'agit, et je suis venu ici pour cela. (A part.) Ah! voilà qui va bien. Il écoute le monde, celui-ci.

MARPHURIUS

Seigneur Sganarelle, changez, s'il vous plaît, cette façon de parler. Notre philosophie ordonne de ne point énoncer de proposition décisive, de parler de tout avec incertitude, de suspendre toujours son jugement; et, par cette raison, vous ne devez pas dire, je suis venu, mais, il me semble que je suis venu.

trace au hasard sur la terre, soit par les fentes naturelles qu'on remarque à sa surface. (A.)

SGANARELLE

Il me semble?

MARPHURIUS

Oui.

SGANARELLE

Parbleu! il faut bien qu'il me le semble, puisque cela est.

MARPHURIUS

Ce n'est pas une conséquence, et il peut vous le sembler, sans que la chose soit véritable.

SGANARELLE

Comment! il n'est pas vrai que je suis venu?

MARPHURIUS

Cela est incertain, et nous devons douter de tout.

SGANARELLE

Quoi! je ne suis pas ici, et vous ne me parlez pas?

MARPHURIUS

Il m'apparaît que vous êtes là, et il me semble que je vous parle; mais il n'est pas assuré que cela soit.

SGANARELLE

Hé! que diable! vous vous moquez. Me voilà, et vous voilà bien nettement, et il n'y a point de *me semble* à tout cela. Laissons ces subtilités, je vous prie, et parlons de mon affaire. Je viens vous dire que j'ai envie de me marier.

MARPHURIUS

Je n'en sais rien.

SGANARELLE

Je vous le dis.

MARPHURIUS

Il se peut faire.

SGANARELLE

La fille que je veux prendre est fort jeune et fort belle.

MARPHURIUS

Il n'est pas impossible.

SGANARELLE

Feraï-je bien ou mal de l'épouser ?

MARPHURIUS

L'un ou l'autre.

SGANARELLE, à part.

Ah ! ah ! voici une autre musique. (A Marphurius.) Je vous demande si je ferai bien d'épouser la fille dont je vous parle.

MARPHURIUS

Selon la rencontre.

SGANARELLE

Feraï-je mal ?

MARPHURIUS

Par aventure.

SGANARELLE

De grâce, répondez-moi comme il faut.

MARPHURIUS

C'est mon dessein.

SGANARELLE

J'ai une grande inclination pour la fille.

MARPHURIUS

Cela peut être.

SGANARELLE

Le père me l'a accordée.

MARPHURIUS

Il se pourrait.

SGANARELLE

Mais, en l'épousant, je crains d'être cocu.

MARPHURIUS

La chose est faisable.

SGANARELLE

Qu'en pensez-vous ?

MARPHURIUS

Il n'y a pas d'impossibilité.

SGANARELLE

Mais que feriez-vous, si vous étiez à ma place ?

MARPHURIUS

Je ne sais.

SGANARELLE

Que me conseillez-vous de faire ?

MARPHURIUS

Ce qu'il vous plaira.

SGANARELLE

J'enrage!

MARPHURIUS

Je m'en lave les mains.

SGANARELLE

Au diable soit le vieux rêveur!

MARPHURIUS

Il en sera ce qui pourra.

SGANARELLE, à part.

La peste du bourreau! Je te ferai changer de note, chien de philosophe enragé.

(Il donne des coups de bâton à Marphurius.)

MARPHURIUS

Ah! ah! ah!

SGANARELLE

Te voilà payé de ton galimatias, et me voilà content.

MARPHURIUS

Comment! Quelle insolence! M'outrager de la sorte, avoir eu l'audace de battre un philosophe comme moi!

SGANARELLE

Corrigez, s'il vous plaît, cette manière de parler. Il faut douter de toutes choses; et vous ne devez pas dire que je vous ai battu, mais qu'il vous semble que je vous ai battu.

MARPHURIUS

Ah! je m'en vais faire ma plainte au commissaire du quartier, des coups que j'ai reçus.

SGANARELLE

Je m'en lave les mains.

MARPHURIUS

J'en ai les marques sur ma personne.

SGANARELLE

Il se peut faire.

MARPHURIUS

C'est toi qui m'as traité ainsi.

SGANARELLE

Il n'y a pas d'impossibilité.

MARPHURIUS

J'aurai un décret contre toi.

SGANARELLE

Je n'en sais rien.

MARPHURIUS

Et tu seras condamné en justice.

SGANARELLE

Il en sera ce qui pourra.

MARPHURIUS

Laisse-moi faire.

SCÈNE IX

SGANARELLE

Comment! on ne saurait tirer une parole positive de ce chien d'homme-là, et l'on est aussi savant à la fin qu'au commencement. Que dois-je faire, dans l'incertitude des suites de mon mariage? Jamais homme ne fut plus embarrassé que je suis. Ah! voici des Égyptiennes; il faut que je me fasse dire par elles ma bonne aventure.

SCÈNE X

DEUX ÉGYPTIENNES, SGANARELLE

(Les Égyptiennes avec leurs tambours de basque entrent en chantant et en dansant.)

SGANARELLE

Elles sont gaillardes. Écoutez, vous autres, y a-t-il moyen de me dire ma bonne fortune?

PREMIÈRE ÉGYPTIENNE

Oui, mon bon monsieur; nous voici deux qui te la dirons.

DEUXIÈME ÉGYPTIENNE

Tu n'as seulement qu'à nous donner ta main, avec la croix dedans¹, et nous te dirons quelque chose pour ton bon profit.

¹ C'est-à-dire une pièce à *la croix*, par allusion à la croix représentée sur certaine pièce de monnaie.

SGANARELLE

Tenez, les voilà toutes deux avec ce que vous demandez.

PREMIÈRE ÉGYPTIENNE

Tu as une bonne physionomie, mon bon monsieur, une bonne physionomie.

DEUXIÈME ÉGYPTIENNE

Oui, une bonne physionomie; physionomie d'un homme qui sera un jour quelque chose.

PREMIÈRE ÉGYPTIENNE

Tu seras marié avant qu'il soit peu, mon bon monsieur, tu seras marié avant qu'il soit peu.

DEUXIÈME ÉGYPTIENNE

Tu épouseras une femme gentille, une femme gentille.

PREMIÈRE ÉGYPTIENNE

Oui, une femme qui sera chérie et aimée de tout le monde.

DEUXIÈME ÉGYPTIENNE

Une femme qui te fera beaucoup d'amis, mon bon monsieur, qui te fera beaucoup d'amis.

PREMIÈRE ÉGYPTIENNE

Une femme qui fera venir l'abondance chez toi.

DEUXIÈME ÉGYPTIENNE

Une femme qui te donnera une grande réputation.

PREMIÈRE ÉGYPTIENNE

Tu seras considéré par elle, mon bon monsieur, tu seras considéré par elle.

SGANARELLE

Voilà qui est bien. Mais dites-moi un peu, suis-je menacé d'être cocu.

DEUXIÈME ÉGYPTIENNE

Cocu?

SGANARELLE

Oui.

PREMIÈRE ÉGYPTIENNE

Cocu?

SGANARELLE

Oui, si je suis menacé d'être cocu?

(Les deux Égyptiennes dansent et chantent.)

SGANARELLE

Que diable, ce n'est pas là me répondre! Venez çà. Je vous demande à toutes deux si je serai cocu?

DEUXIÈME ÉGYPTIENNE

Cocu? vous?

SGANARELLE

Oui, si je serai cocu?

PREMIÈRE ÉGYPTIENNE

Vous? cocu?

SGANARELLE

Oui, si je le serai ou non?

(Les deux Égyptiennes sortent en chantant et en dansant.)

SCÈNE XI

SGANARELLE

Peste soit des carognes qui me laissent dans l'inquiétude! Il faut absolument que je sache la destinée de mon mariage; et, pour cela, je veux aller trouver ce grand magicien dont tout le monde parle tant, et qui, par son art admirable, fait voir tout ce que l'on souhaite. Ma foi, je crois que je n'ai que faire d'aller au magicien, et voici qui me montre tout ce que je puis demander.

SCÈNE XII

DORIMÈNE, LYCASTE, SGANARELLE, retiré dans un coin
du théâtre sans être vu.

LYCASTE

Quoi! belle Dorimène, c'est sans raillerie que vous parlez?

DORIMÈNE

Sans raillerie.

LYCASTE

Vous vous mariez tout de bon?

DORIMÈNE

Tout de bon.

LYCASTE

Et vos noces se feront dès ce soir?

DORIMÈNE

Dès ce soir.

LYCASTE

Et vous pouvez, cruelle que vous êtes, oublier de la sorte l'amour que j'ai pour vous, et les obligeantes paroles que vous m'aviez données?

DORIMÈNE

Moi? point du tout. Je vous considère toujours de même, et ce mariage ne doit point vous inquiéter; c'est un homme que je n'épouse point par amour, et sa seule richesse me fait résoudre à l'accepter. Je n'ai point de bien, vous n'en avez point aussi, et vous savez que sans cela on passe mal le temps au monde, et qu'à quelque prix que ce soit il faut tâcher d'en avoir. J'ai embrassé cette occasion-ci de me mettre à mon aise, et je l'ai fait sur l'espérance de me voir bientôt délivrée du barbon que je prends. C'est un homme qui mourra avant qu'il soit peu, et qui n'a tout au plus que six mois dans le ventre. Je vous le garantis défunt dans le temps que je dis; et je n'aurai pas longuement à demander pour moi au ciel l'heureux état de veuve. (A Sgaranelle, qu'elle aperçoit.) Ah! nous parlions de vous, et nous en disions tout le bien qu'on en saurait dire.

LYCASTE

Est-ce là, monsieur?...

DORIMÈNE

Oui, c'est monsieur qui me prend pour femme.

LYCASTE

Agréez, monsieur, que je vous félicite de votre mariage, et vous présente en même temps mes très humbles services: je vous assure que vous épousez

là une très honnête personne. Et vous, mademoiselle, je me réjouis avec vous aussi de l'heureux choix que vous avez fait : vous ne pouviez pas mieux trouver, et monsieur a toute la mine d'être un fort bon mari. Oui, monsieur, je veux faire amitié avec vous, et lier ensemble un petit commerce de visites et de divertissements.

DORIMÈNE

C'est trop d'honneur que vous nous faites à tous deux. Mais allons, le temps me presse, et nous aurons tout le loisir de nous entretenir ensemble.

SCÈNE XIII

SGANARELLE

Me voilà tout à fait dégoûté de mon mariage ; et je crois que je ne ferai pas mal de m'aller dégager de ma parole. Il m'en a coûté quelque argent ; mais il vaut mieux encore perdre cela que de m'exposer à quelque chose de pis. Tâchons adroitement de nous débarrasser de cette affaire. Holà !

(Il frappe à la porte de la maison d'Alcantor.)

SCÈNE XIV

ALCANTOR, SGANARELLE

ALCANTOR

Ah ! mon gendre, soyez le bienvenu !

SGANARELLE

Monsieur, votre serviteur.

ALCANTOR

Vous venez pour conclure le mariage?

SGANARELLE

Excusez-moi.

ALCANTOR

Je vous promets que j'en ai autant d'impatience que vous.

SGANARELLE

Je viens ici pour un autre sujet.

ALCANTOR

J'ai donné ordre à toutes les choses nécessaires pour cette fête.

SGANARELLE

Il n'est pas question de cela.

ALCANTOR

Les violons sont retenus, le festin est commandé, et ma fille est parée pour vous recevoir.

SGANARELLE

Ce n'est pas ce qui m'amène.

ALCANTOR

Enfin, vous allez être satisfait; et rien ne peut retarder votre contentement.

SGANARELLE

Mon Dieu! c'est autre chose.

ALCANTOR

Allons, entrez donc, mon gendre.

SGANARELLE

J'ai un petit mot à vous dire.

ALCANTOR

Ah! mon Dieu, ne faisons point de cérémonie!
Entrez vite, s'il vous plaît.

SGANARELLE

Non, vous dis-je. Je veux vous parler auparavant.

ALCANTOR

Vous voulez me dire quelque chose?

SGANARELLE

Oui.

ALCANTOR

Et quoi?

SGANARELLE

Seigneur Alcantor, j'ai demandé votre fille en mariage, il est vrai, et vous me l'avez accordée; mais je me trouve un peu avancé en âge pour elle, et je considère que je ne suis point du tout son fait.

ALCANTOR

Pardonnez-moi, ma fille vous trouve bien comme vous êtes; et je suis sûr qu'elle vivra fort contente avec vous.

SGANARELLE

Point. J'ai parfois des bizarreries épouvantables, et elle aurait trop à souffrir de ma mauvaise humeur.

ALCANTOR

Ma fille a de la complaisance, et vous verrez qu'elle s'accommodera entièrement à vous.

SGANARELLE

J'ai quelques infirmités sur mon corps qui pourraient la dégoûter.

ALCANTOR

Cela n'est rien. Une honnête femme ne se dégoûte jamais de son mari.

SGANARELLE

Enfin, voulez-vous que je vous dise? Je ne vous conseille pas de me la donner.

ALCANTOR

Vous moquez-vous? J'aimerais mieux mourir que d'avoir manqué à ma parole.

SGANARELLE

Mon Dieu, je vous en dispense, et je...

ALCANTOR

Point du tout. Je vous l'ai promise, et vous l'aurez, en dépit de tous ceux qui y prétendent.

SGANARELLE, à part.

Que diable!

ALCANTOR

Voyez-vous? J'ai une estime et une amitié pour vous toute particulière, et je refuserais ma fille à un prince pour vous la donner.

SGANARELLE

Seigneur Alcantor, je vous suis obligé de l'honneur que vous me faites; mais je vous déclare que je ne me veux point marier.

ALCANTOR

Qui, vous ?

SGANARELLE

Oui, moi.

ALCANTOR

Et la raison ?

SGANARELLE

La raison ? C'est que je ne me sens point propre pour le mariage, et que je veux imiter mon père, et tous ceux de ma race, qui ne se sont jamais voulu marier.

ALCANTOR

Écoutez. Les volontés sont libres ; et je suis homme à ne contraindre jamais personne. Vous vous êtes engagé avec moi pour épouser ma fille, et tout est préparé pour cela ; mais puisque vous voulez retirer votre parole, je vais voir ce qu'il y a à faire ; et vous aurez bientôt de mes nouvelles.

SCÈNE XV

SGANARELLE

Encore est-il plus raisonnable que je ne pensais, et je croyais avoir bien plus de peine à m'en dégager. Ma foi, quand j'y songe, j'ai fait fort sagement de me tirer de cette affaire ; et j'allais faire un pas dont je me serais peut-être longtemps repenti. Mais voici le fils qui me vient rendre réponse.

SCÈNE XVI

ALCIDAS, SGANARELLE

ALCIDAS, parlant d'un ton doucereux.

Monsieur, je suis votre serviteur très humble.

SGANARELLE

Monsieur, je suis le vôtre de tout mon cœur.

ALCIDAS, toujours avec le même ton.

Mon père m'a dit, monsieur, que vous vous étiez venu dégager de la parole que vous aviez donnée.

SGANARELLE

Oui, monsieur, c'est avec regret; mais...

ALCIDAS

Oh! monsieur, il n'y a pas de mal à cela.

SGANARELLE

J'en suis fâché, je vous assure; et je souhaiterais...

ALCIDAS

Cela n'est rien, vous dis-je. (Alcidas présente à Sganarelle deux épées.) Monsieur, prenez la peine de choisir, de ces deux épées, laquelle vous voulez.

SGANARELLE

De ces deux épées?

ALCIDAS

Oui, s'il vous plaît.

SGANARELLE

A quoi bon?

ALCIDAS

Monsieur, comme vous refusez d'épouser ma sœur après la parole donnée, je crois que vous ne trouverez pas mauvais le petit compliment que je viens vous faire.

SGANARELLE

Comment?

ALCIDAS

D'autres gens feraient du bruit, et s'emporteraient contre vous; mais nous sommes personnes à traiter les choses dans la douceur; et je viens vous dire civilement qu'il faut, si vous le trouvez bon, que nous nous coupions la gorge ensemble.

SGANARELLE

Voilà un compliment fort mal tourné.

ALCIDAS

Allons, monsieur, choisissez, je vous prie.

SGANARELLE

Je suis votre valet, je n'ai point de gorge à me couper. (A part.) La vilaine façon de parler que voilà!

ALCIDAS

Monsieur, il faut que cela soit, s'il vous plaît.

SGANARELLE

Eh! monsieur, rengainez ce compliment, je vous prie.

ALCIDAS

Dépêchons vite, monsieur. J'ai une petite affaire qui m'attend.

SGANARELLE

Je ne veux point de cela, vous dis-je.

ALCIDAS

Vous ne voulez pas vous battre?

SGANARELLE

Nenni, ma foi.

ALCIDAS

Tout de bon?

SGANARELLE

Tout de bon.

ALCIDAS, après lui avoir donné des coups de bâton.

Au moins, monsieur, vous n'avez pas lieu de vous plaindre; vous voyez que je fais les choses dans l'ordre. Vous nous manquez de parole, je me veux battre contre vous; vous refusez de vous battre, je vous donne des coups de bâton: tout cela est dans les formes; et vous êtes trop honnête homme pour ne pas approuver mon procédé.

SGANARELLE, à part.

Quel diable d'homme est-ce ci?

ALCIDAS, lui présente encore deux épées.

Allons, monsieur, faites les choses galamment, et sans vous faire tirer l'oreille.

SGANARELLE

Encore?

ALCIDAS

Monsieur, je ne contrains personne; mais il faut que vous vous battiez, ou que vous épousiez ma sœur.

SGANARELLE

Monsieur, je ne puis faire ni l'un ni l'autre, je vous assure.

ALCIDAS

Assurément?

SGANARELLE

Assurément.

ALCIDAS

Avec votre permission donc...

(Alcidas lui donne encore des coups de bâton.)

SGANARELLE

Ah! ah! ah!

ALCIDAS

Monsieur, j'ai tous les regrets du monde d'être obligé d'en user ainsi avec vous; mais je ne cesserai point, s'il vous plaît, que vous n'ayez promis de vous battre, ou d'épouser ma sœur.

(Alcidas lève le bâton.)

SGANARELLE

Eh bien, j'épouserai, j'épouserai.

ALCIDAS

Ah! monsieur, je suis ravi que vous vous mettiez à la raison, et que les choses se passent doucement. Car enfin vous êtes l'homme du monde que j'estime le plus, je vous jure; et j'aurais été au désespoir que vous

m'eussiez contraint à vous maltraiter. Je vais appeler mon père, pour lui dire que tout est d'accord.

(Il va frapper à la porte d'Alcantor.)

SCÈNE XVII

ALCANTOR, DORIMÈNE, ALCIDAS, SGANARELLE

ALCIDAS

Mon père, voilà monsieur qui est tout à fait raisonnable. Il a voulu faire les choses de bonne grâce, et vous pouvez lui donner ma sœur.

ALCANTOR

Monsieur, voilà sa main; vous n'avez qu'à donner la vôtre. Loué soit le ciel! m'en voilà déchargé, et c'est vous désormais que regarde le soin de sa conduite. Allons nous réjouir et célébrer cet heureux mariage.

FIN DU MARIAGE FORCÉ

DON JUAN
OU
LE FESTIN DE PIERRE

COMÉDIE (1665)

PERSONNAGES

ACTEURS

DON JUAN, fils de don Louis		LA GRANGE
SGANARELLE		MOLIÈRE
ELVIRE, maîtresse de don Juan		M ^{lle} DU PARC
GUSMAN, écuyer d'Elvire		
DON CARLOS	} frères d'Elvire	
DON ALONSE		
DON LOUIS, père de don Juan		BÉJART
FRANCISQUE, pauvre		
CHARLOTTE	} paysannes	M ^{lle} MOLIÈRE
MATHURINE		M ^{lle} DE BRIE
PIERROT, paysan		HUBERT
LA STATUE DU COMMANDEUR		
LA VIOLETTE	} valets de don Juan	
RAGOTIN		
M. DIMANCHE, marchand		DU CROISY
LA RAMÉE, spadassin		DE BRIE
SUITE DE DON JUAN		
SUITE DE DON CARLOS ET DE DON ALONSE, frères		
UN SPECTRE		

La scène est en Sicile.

DON JUAN

ou

LE FESTIN DE PIERRE

COMÉDIE EN CINQ ACTES

(1665)

ACTE PREMIER

Le théâtre représente un palais.

SCÈNE PREMIÈRE

SGANARELLE, GUSMAN

SGANARELLE, tenant une tabatière.

Quoi que puisse dire Aristote et toute la philosophie, il n'est rien d'égal au tabac; c'est la passion des honnêtes gens, et qui vit sans tabac n'est pas digne de vivre. Non seulement il réjouit et purge les cerveaux humains, mais encore il instruit les âmes à la vertu, et l'on apprend avec lui à devenir honnête homme. Ne voyez-vous pas bien, dès qu'on en prend, de quelle manière obligeante on en use avec tout le monde, et comme on est ravi d'en donner à droite et à gauche, partout où l'on se trouve? On n'attend pas même qu'on en demande, et l'on court au-devant du souhait des gens; tant il est vrai que le tabac inspire des sentiments d'honneur et de vertu à tous ceux qui en prennent! Mais c'est assez de cette matière, reprenons

un peu notre discours. Si bien donc, cher Gusman, que done Elvira, ta maîtresse, surprise de notre départ, s'est mise en campagne après nous; et son cœur, que mon maître a su toucher trop fortement, n'a pu vivre, dis-tu, sans le venir chercher ici. Veux-tu qu'entre nous je te dise ma pensée? J'ai peur qu'elle ne soit mal payée de son amour, que son voyage en cette ville produise peu de fruit, et que vous eussiez autant gagné à ne bouger de là.

GUSMAN

Et la raison encore? Dis-moi, je te prie, Sganarelle, qui peut t'inspirer une peur d'un si mauvais augure? Ton maître t'a-t-il ouvert son cœur là-dessus, et t'a-t-il dit qu'il eût pour nous quelque froideur qui l'ait obligé à partir?

SGANARELLE

Non pas; mais, à vue de pays, je connais à peu près le train des choses; et, sans qu'il m'ait encore rien dit, je gagerais presque que l'affaire va là. Je pourrais peut-être me tromper; mais enfin, sur de tels sujets, l'expérience m'a pu donner quelques lumières.

GUSMAN

Quoi! ce départ si peu prévu serait une infidélité de don Juan? il pourrait faire cette injure aux chastes feux de done Elvire?

SGANARELLE

Non, c'est qu'il est jeune encore, et qu'il n'a pas le courage...

GUSMAN

Un homme de sa qualité ferait une action si lâche!

SGANARELLE

Hé! oui, sa qualité! La raison en est belle; et c'est par là qu'il s'empêcherait des choses!

GUSMAN

Mais les saints nœuds du mariage le tiennent engagé.

SGANARELLE

Hé! mon pauvre Gusman, mon ami, tu ne sais pas encore, crois-moi, quel homme est don Juan.

GUSMAN

Je ne sais pas, de vrai, quel homme il peut être, s'il faut qu'il nous ait fait cette perfidie; et je ne comprends point comme, après tant d'amour et tant d'impatience témoignée, tant d'hommages pressants, de vœux, de soupirs et de larmes, tant de lettres passionnées, de protestations ardentes et de serments réitérés, tant de transports enfin, et tant d'emportements qu'il a fait paraître, jusqu'à forcer, dans sa passion, l'obstacle sacré d'un couvent, pour mettre done Elvire en sa puissance; je ne comprends pas, dis-je, comme après tout cela, il aurait le cœur de pouvoir manquer à sa parole.

SGANARELLE

Je n'ai pas grande peine à le comprendre, moi; et, si tu connaissais le pèlerin, tu trouverais la chose assez facile pour lui. Je ne dis pas qu'il ait changé de sentiments pour done Elvire, je n'en ai point de certitude encore. Tu sais que, par son ordre, je partis avant lui; et depuis son arrivée, il ne m'a point entretenu; mais, par précaution, je t'apprends, *inter nos*, que tu vois, en don Juan mon maître, le plus grand scélérat que la terre ait jamais porté, un enragé, un

chien, un diable, un Turc, un hérétique, qui ne croit ni ciel, ni saint, ni Dieu, ni loup-garou, qui passe cette vie en véritable bête brute; un pourceau d'Epicure, un vrai Sardanapale, qui ferme l'oreille à toutes les remontrances chrétiennes qu'on lui peut faire, et traite de billevesées tout ce que nous croyons. Tu me dis qu'il a épousé ta maîtresse; crois qu'il aurait plus fait pour sa passion, et qu'avec elle il aurait encore épousé, toi, son chien et son chat. Un mariage ne lui coûte rien à contracter; il ne se sert point d'autres pièges pour attraper les belles; et c'est un épouseur à toutes mains. Dame, demoiselle, bourgeoise, paysanne, il ne trouve rien de trop chaud ni de trop froid pour lui; et, si je te disais le nom de toutes celles qu'il a épousées en divers lieux, ce serait un chapitre à durer jusqu'au soir. Tu demeures surpris et changes de couleur à ce discours; ce n'est là qu'une ébauche du personnage; et, pour en achever le portrait, il faudrait bien d'autres coups de pinceau. Suffit qu'il faut que le courroux du ciel l'accable quelque jour; qu'il me vaudrait bien mieux d'être au diable que d'être à lui, et qu'il me fait voir tant d'horreurs, que je souhaiterais qu'il fût déjà je ne sais où. Mais un grand seigneur méchant homme est une terrible chose; il faut que je lui sois fidèle, en dépit que j'en aie; la crainte en moi fait l'office du zèle, brise mes sentiments, et me réduit d'applaudir bien souvent à ce que mon âme déteste. Le voilà qui vient se promener dans ce palais, séparons-nous. Écoute au moins; je t'ai fait cette confidence avec franchise, et cela m'est sorti un peu bien vite de la bouche; mais s'il fallait qu'il en vînt quelque chose à ses oreilles, je dirais hautement que tu aurais menti.

SCÈNE II

DON JUAN, SGANARELLE

DON JUAN

Quel homme te parlait là? Il a bien l'air, ce me semble, du bon Gusman de done Elvire?

SGANARELLE

C'est quelque chose aussi à peu près comme cela.

DON JUAN

Quoi! c'est lui?

SGANARELLE

Lui-même.

DON JUAN

Et depuis quand est-il en cette ville?

SGANARELLE

D'hier au soir.

DON JUAN

Et quel sujet l'amène?

SGANARELLE

Je crois que vous jugez assez ce qui le peut inquiéter.

DON JUAN

Notre départ, sans doute?

SGANARELLE

Le bonhomme en est tout mortifié, et m'en demandait le sujet.

DON JUAN

Et quelle réponse as-tu faite?

SGANARELLE

Que vous ne m'en aviez rien dit.

DON JUAN

Mais encore, quelle est ta pensée là-dessus? Que t'imagines-tu de cette affaire?

SGANARELLE

Moi! Je crois, sans vous faire tort, que vous avez quelque nouvel amour en tête.

DON JUAN

Tu le crois?

SGANARELLE

Oui.

DON JUAN

Ma foi, tu ne te trompes pas, et je dois t'avouer qu'un autre objet a chassé Elvire de ma pensée.

SGANARELLE

Hé! mon Dieu! je sais mon don Juan sur le bout du doigt, et connais votre cœur pour le plus grand coureur du monde; il se plaît à se promener de liens en liens, et n'aime guère à demeurer en place.

DON JUAN

Et ne trouves-tu pas, dis-moi, que j'ai raison d'en user de la sorte?

SGANARELLE

Hé! monsieur...

DON JUAN

Quoi? Parle.

SGANARELLE

Assurément que vous avez raison, si vous le voulez ; on ne peut pas aller là contre. Mais si vous ne vouliez pas, ce serait peut-être une autre affaire.

DON JUAN

Eh bien, je te donne la liberté de parler, et de me dire tes sentiments.

SGANARELLE

En ce cas, monsieur, je vous dirai franchement que je n'approuve point votre méthode, et que je trouve fort vilain d'aimer de tous côtés comme vous faites.

DON JUAN

Quoil tu veux qu'on se lie à demeurer au premier objet qui nous prend, qu'on renonce au monde pour lui, et qu'on n'ait plus d'yeux pour personne? La belle chose de vouloir se piquer d'un faux honneur d'être fidèle, de s'ensevelir pour toujours dans une passion, et d'être mort dès sa jeunesse à toutes les autres beautés qui nous peuvent frapper les yeux! Non, non, la constance n'est bonne que pour des ridicules; toutes les belles ont droit de nous charmer, et l'avantage d'être rencontrée la première ne doit point dérober aux autres les justes prétentions qu'elles ont toutes sur nos cœurs. Pour moi, la beauté me ravit partout où je la trouve, et je cède facilement à cette douce violence dont elle nous entraîne. J'ai beau être engagé, l'amour que j'ai pour une belle n'engage point mon âme à faire injustice aux autres; je conserve des

yeux pour voir le mérite de toutes, et rends à chacune les hommages et les tributs où la nature nous oblige. Quoi qu'il en soit, je ne puis refuser mon cœur à tout ce que je vois d'aimable; et dès qu'un beau visage me le demande, si j'en avais dix mille, je les donnerais tous. Les inclinations naissantes, après tout, ont des charmes inexplicables, et tout le plaisir de l'amour est dans le changement. On goûte une douceur extrême à réduire, par cent hommages, le cœur d'une jeune beauté, à voir de jour en jour les petits progrès qu'on y fait, à combattre, par des transports, par des larmes et des soupirs, l'innocente pudeur d'une âme qui a peine à rendre les armes; à forcer pied à pied toutes les petites résistances qu'elle nous oppose, à vaincre les scrupules dont elle se fait un honneur, et la mener doucement où nous avons envie de la faire venir. Mais lorsqu'on en est maître une fois, il n'y a plus rien à dire, ni rien à souhaiter; tout le beau de la passion est fini, et nous nous endormons dans la tranquillité d'un tel amour, si quelque objet nouveau ne vient réveiller nos désirs, et présenter à notre cœur les charmes attractants d'une conquête à faire. Enfin, il n'est rien de si doux que de triompher de la résistance d'une belle personne; et j'ai, sur ce sujet, l'ambition des conquérants, qui volent perpétuellement de victoire en victoire, et ne peuvent se résoudre à borner leurs souhaits. Il n'est rien qui puisse arrêter l'impétuosité de mes désirs; je me sens un cœur à aimer toute la terre; et, comme Alexandre, je souhaiterais qu'il y eût d'autres mondes, pour y pouvoir étendre mes conquêtes amoureuses.

SGANARELLE

Vertu de ma vie! comme vous débitez! Il semble que

vous avez appris cela par cœur, et vous parlez tout comme un livre.

DON JUAN

Qu'as-tu à dire là-dessus ?

SGANARELLE

Ma foi, j'ai à dire... Je ne sais que dire; car vous tournez les choses d'une manière, qu'il semble que vous avez raison; et cependant il est vrai que vous ne l'avez pas. J'avais les plus belles pensées du monde, et vos discours m'ont brouillé tout cela. Laissez faire; une autre fois, je mettrai mes raisonnements par écrit, pour disputer avec vous.

DON JUAN

Tu feras bien.

SGANARELLE

Mais, monsieur, cela serait-il de la permission que vous m'avez donnée, si je vous disais que je suis tant soit peu scandalisé de la vie que vous menez ?

DON JUAN

Comment! quelle vie est-ce que je mène ?

SGANARELLE

Fort bonne. Mais, par exemple, de vous voir tous les mois vous marier comme vous faites!

DON JUAN

Y a-t-il rien de plus agréable ?

SGANARELLE

Il est vrai. Je conçois que cela est fort agréable et fort divertissant, et je m'en accommoderais assez, moi,

s'il n'y avait point de mal ; mais, monsieur, se jouer ainsi d'un mystère sacré, et...

DON JUAN

Va, va, c'est une affaire entre le ciel et moi, et nous la démêlerons bien ensemble sans que tu t'en mettes en peine.

SGANARELLE

Ma foi, monsieur, j'ai toujours ouï dire que c'est une méchante raillerie que de se railler du ciel, et que les libertins ne font jamais une bonne fin.

DON JUAN

Holà ! maître sot. Vous savez que je vous ai dit que je n'aime pas les faiseurs de remontrances.

SGANARELLE

Je ne parle pas aussi à vous, Dieu m'en garde ! Vous savez ce que vous faites, vous ; et, si vous ne croyez rien, vous avez vos raisons : mais il y a certains petits impertinents dans le monde qui sont libertins sans savoir pourquoi, qui font les esprits forts, parce qu'ils croient que cela leur sied bien ; et si j'avais un maître comme cela, je lui dirais fort nettement, le regardant en face : Osez-vous bien ainsi vous jouer du ciel, et ne tremblez-vous point de vous moquer comme vous faites des choses les plus saintes ? C'est bien à vous, petit ver de terre, petit myrmidon que vous êtes (je parle au maître que j'ai dit), c'est bien à vous à vouloir vous mêler de tourner en raillerie ce que tous les hommes révèrent ? Pensez-vous que, pour être de qualité, pour avoir une perruque blonde et bien frisée, des plumes à votre chapeau, un habit bien doré, et des

rubans couleur de feu (ce n'est pas à vous que je parle, c'est à l'autre), pensez-vous, dis-je, que vous en soyez plus habile homme, que tout vous soit permis, et qu'on n'ose vous dire vos vérités? Apprenez de moi, qui suis votre valet, que le ciel punit tôt ou tard les impies, qu'une méchante vie amène une méchante mort, et que...

DON JUAN

Paix!

SGANARELLE

De quoi est-il question?

DON JUAN

Il est question de te dire qu'une beauté me tient au cœur, et qu'entraîné par ses appas, je l'ai suivie jusqu'en cette ville.

SGANARELLE

Et n'y craignez-vous rien, monsieur, de la mort de ce commandeur que vous tuâtes il y a six mois?

DON JUAN

Et pourquoi craindre? ne l'ai-je pas bien tué?

SGANARELLE

Fort bien, le mieux du monde; et il aurait tort de se plaindre.

DON JUAN

J'ai eu ma grâce de cette affaire.

SGANARELLE

Oui; mais cette grâce n'éteint pas peut-être le ressentiment des parents et des amis, et...

DON JUAN

Ah! n'allons pas songer au mal qui nous peut arriver, et songeons seulement à ce qui nous peut donner du plaisir. La personne dont je te parle est une jeune fiancée, la plus agréable du monde, qui a été conduite ici par celui même qu'elle y vient épouser; et le hasard me fit voir ce couple d'amants trois ou quatre jours avant leur voyage. Jamais je n'ai vu deux personnes être si contentes l'une de l'autre, et faire éclater plus d'amour. La tendresse visible de leurs mutuelles ardeurs me donna de l'émotion; j'en fus frappé au cœur, et mon amour commença par la jalousie. Oui, je ne pus souffrir d'abord de les voir si bien ensemble; le dépit alluma mes désirs, et je me figurai un plaisir extrême à pouvoir troubler leur intelligence, et rompre cet attachement, dont la délicatesse de mon cœur se tenait offensée; mais jusques ici tous mes efforts ont été inutiles, et j'ai recours au dernier remède. Cet époux prétendu doit aujourd'hui régaler sa maîtresse d'une promenade sur mer. Sans t'en avoir rien dit, toutes choses sont préparées pour satisfaire mon amour, et j'ai une petite barque et des gens, avec quoi fort facilement je prétends enlever la belle.

SGANARELLE

Ah! monsieur...

DON JUAN

Hein?

SGANARELLE

C'est fort bien fait à vous, et vous le prenez comme il faut. Il n'est rien tel en ce monde que de se contenter.

DON JUAN

Prépare-toi donc à venir avec moi, et prends soin toi-même d'apporter mes armes, afin que... (Apercevant done Elvire.) Ah! rencontre fâcheuse. Traître, tu ne m'avais pas dit qu'elle était ici elle-même.

SGANARELLE

Monsieur, vous ne me l'avez pas demandé.

DON JUAN

Est-elle folle, de n'avoir pas changé d'habit, et de venir en ce lieu-ci avec son équipage de campagne?

SCÈNE III

DONE ELVIRE, DON JUAN, SGANARELLE

DONE ELVIRE

Me ferez-vous la grâce, don Juan, de vouloir bien me reconnaître? Et puis-je au moins espérer que vous daigniez tourner le visage de ce côté?

DON JUAN

Madame, je vous avoue que je suis surpris, et que je ne vous attendais pas ici.

DONE ELVIRE

Oui, je vois bien que vous ne m'y attendiez pas; et vous êtes surpris, à la vérité, mais tout autrement que je ne l'espérais; et la manière dont vous le paraissez me persuade pleinement ce que je refusais de croire. J'admire ma simplicité, et la faiblesse de mon cœur,

à douter d'une trahison que tant d'apparences me confirmaient. J'ai été assez bonne, je le confesse, ou plutôt assez sotte, pour vouloir me tromper moi-même, et travailler à démentir mes yeux et mon jugement. J'ai cherché des raisons, pour excuser à ma tendresse le relâchement d'amitié qu'elle voyait en vous; et je me suis forgé exprès cent sujets légitimes d'un départ si précipité, pour vous justifier du crime dont ma raison vous accusait. Mes justes soupçons chaque jour avaient beau me parler, j'en rejetais la voix qui vous rendait criminel à mes yeux, et j'écoutais avec plaisir mille chimères ridicules, qui vous peignaient innocent à mon cœur; mais enfin cet abord ne me permet plus de douter, et le coup d'œil qui m'a reçue m'apprend bien plus de choses que je ne voudrais en savoir. Je serais bien aise pourtant d'ouïr de votre bouche les raisons de votre départ. Parlez, don Juan, je vous prie, et voyons de quel air vous saurez vous justifier.

DON JUAN

Madame, voilà Sganarelle qui sait pourquoi je suis parti.

SGANARELLE, bas, à don Juan.

Moi, monsieur? Je n'en sais rien, s'il vous plaît.

DON ELVIRE

Eh bien! Sganarelle, parlez. Il n'importe de quelle bouche j'entende ses raisons.

DON JUAN, faisant signe à Sganarelle d'approcher.

Allons, parle donc à madame.

SGANARELLE, bas, à don Juan.

Que voulez-vous que je dise?

DONE ELVIRE

Approchez, puisqu'on le veut ainsi, et me dites un peu les causes d'un départ si prompt.

DON JUAN

Tu ne répondras pas ?

SGANARELLE, bas, à don Juan.

Je n'ai rien à répondre. Vous vous moquez de votre serviteur.

DON JUAN

Veux-tu répondre, te dis-je ?

SGANARELLE

Madame...

DONE ELVIRE

Quoi ?

SGANARELLE, se tournant vers son maître.

Monsieur...

DON JUAN, en le menaçant.

Si...

SGANARELLE

Madame, les conquérants, Alexandre et les autres mondes sont cause de notre départ. Voilà, monsieur, tout ce que je puis dire.

DONE ELVIRE

Vous plaît-il, don Juan, de nous éclaircir ces beaux mystères ?

DON JUAN

Madame, à vous dire la vérité...

DONE ELVIRE

Ah! que vous savez mal vous défendre pour un homme de cour, et qui doit être accoutumé à ces sortes de choses! J'ai pitié de vous voir la confusion que vous avez. Que ne vous armez-vous le front d'une noble effronterie? Que ne me jurez-vous que vous êtes toujours dans les mêmes sentiments pour moi, que vous m'aimez toujours avec une ardeur sans égale, et que rien n'est capable de vous détacher de moi que la mort? Que ne me dites-vous que des affaires de la dernière conséquence vous ont obligé à partir sans m'en donner avis; qu'il faut que, malgré vous, vous demeuriez ici quelque temps, et que je n'ai qu'à m'en retourner d'où je viens, assurée que vous suivrez mes pas le plus tôt qu'il vous sera possible; qu'il est certain que vous brûlez de me rejoindre, et qu'éloigné de moi vous souffrez ce que souffre un corps qui est séparé de son âme? Voilà comme il faut vous défendre, et non pas être interdit comme vous êtes.

DON JUAN

Je vous avoue, madame, que je n'ai point le talent de dissimuler, et que je porte un cœur sincère. Je ne vous dirai point que je suis toujours dans les mêmes sentiments pour vous, et que je brûle de vous rejoindre, puisque enfin il est assuré que je ne suis parti que pour vous fuir; non point pour les raisons que vous pouvez vous figurer, mais par un pur motif de conscience, et pour ne croire pas qu'avec vous davantage je puisse vivre sans péché. Il m'est venu des scrupules, madame, et j'ai ouvert les yeux de l'âme sur ce que je faisais. J'ai fait réflexion que, pour vous épouser, je vous ai dérobée à la clôture d'un couvent, que vous

avez rompu des vœux qui vous engageaient autre part, et que le ciel est fort jaloux de ces sortes de choses. Le repentir m'a pris, et j'ai craint le courroux céleste. J'ai cru que notre mariage n'était qu'un adultère déguisé, qu'il nous attirerait quelque disgrâce d'en haut, et qu'enfin je devais tâcher de vous oublier, et vous donner moyen de retourner à vos premières chaînes. Voudriez-vous, madame, vous opposer à une si sainte pensée, et que j'allasse, en vous retenant, me mettre le ciel sur les bras; que pour...

DONE ELVIRE

Ah! scélérat, c'est maintenant que je te connais tout entier; et, pour mon malheur, je te connais lorsqu'il n'en est plus temps, et qu'une telle connaissance ne peut plus me servir qu'à me désespérer. Mais sache que ton crime ne demeurera pas impuni, et que le même ciel dont tu te joues me saura venger de ta perfidie.

DON JUAN

Sganarelle, le ciel!

SGANARELLE

Vraiment oui, nous nous moquons bien de cela, nous autres.

DON JUAN

Madame...

DONE ELVIRE

Il suffit. Je n'en veux pas ouïr davantage, et je m'accuse même d'en avoir trop entendu. C'est une lâcheté que de se faire expliquer trop sa honte; et sur de tels sujets, un noble cœur, au premier mot, doit prendre son parti. N'attends pas que j'éclate ici en reproches

et en injures; non, non, je n'ai point un courroux à exhaler en paroles vaines, et toute sa chaleur se réserve pour sa vengeance. Je te le dis encore, le ciel te punira, perfide, de l'outrage que tu me fais; et si le ciel n'a rien que tu puisses appréhender, appréhende du moins la colère d'une femme offensée.

SCÈNE IV

DON JUAN, SGANARELLE

SGANARELLE, à part.

Si le remords le pouvait prendre!

DON JUAN, après un moment de réflexion.

Allons songer à l'exécution de notre entreprise amoureuse.

SGANARELLE, seul.

Ah! quel abominable maître me vois-je obligé de servir!

RIDEAU

ACTE SECOND

Le théâtre représente une campagne au bord de la mer.

SCÈNE PREMIÈRE

CHARLOTTE, PIERROT

CHARLOTTE

Notre dinse, Piarrot, tu t'es trouvé là bien à point!

PIERROT

Parguienne, il ne s'en est pas fallu l'époisseur d'une éplingue, qu'ils ne sayant nayés tous deux.

CHARLOTTE

C'est donc le coup de vent d'à matin qui les avait renvarsés dans la mar?

PIERROT

Aga¹, quien, Charlotte, je m'en vas te conter tout fin draït comme cela est venu; car, comme dit l'autre,

¹ *Aga* est une interjection d'admiration encore usitée dans quelques pays de France. Elle n'est point tirée du grec comme plusieurs hellénistes l'ont pensé. La nature l'a fournie à nos ancêtres comme les autres interjections *ah! oh! eh!* (MÉNAGE.)

je les ai le premier avisés, avisés le premier je les ai. Enfin donc j'étions sur le bord de la mar, moi et le gros Lucas, et je nous amusions à batifoler avec des mottes de tarre que je nous jesquions à la tête; car, comme tu sais bian, le gros Lucas aime à batifoler, et moi, par fouas, je batifole itou. En batifolant donc, pisque batifoler y a, j'ai aparçu de tout loin queuque chose qui grouillait dans gliau, et qui venait comme envars nous par secousse. Je voyais cela fixiblement, et pis tout d'un coup je voyais que je ne voyais plus rian. Eh! Lucas, c'ai-je fait, je pense que vlà des hommes qui nageant là-bas. Voire, ce m'a-t-il fait, t'as été au trépassement d'un chat, t'as la vue trouble¹. Palsanguienne, c'ai-je fait, je n'ai point la vue trouble, ce sont des hommes. Point du tout, ce m'a-t-il fait, t'as la barlue. Veux-tu gager, c'ai-je fait, que je n'ai point la barlue, c'ai-je fait, et que ce sont deux hommes, c'ai-je fait, qui nageant droit ici, c'ai-je fait? Morguienne, ce m'a-t-il fait, je gage que non. Oh! ça, c'ai-je fait, veux-tu gager dix sous que si? Je le veux bian, ce m'a-t-il fait, et, pour te montrer, vlà argent su jeu, ce m'a-t-il fait. Moi, je n'ai point été ni fou, ni étourdi; j'ai bravement bouté à tarre quatre pièces tapées, et cinq sous en doubles, jerniguienne, aussi hardiment que si j'avais avalé un varre de vin, car je sis hasardeux, moi, et je vas à la débandade. Je savais bian ce que je faisais pourtant. Quéuque gniais! Enfin donc, je n'avons pas putôt eu gagé, que j'avons vu les deux hommes tout à plain, qui nous faisiant signe de les aller querir; et

¹ Ce proverbe, fondé sur quelque superstition populaire, se trouve dans la *Comédie des Proverbes*, d'Adrien de Montluc: « Tu as la berlue; je crois que tu as été au trépassement d'un chat, tu vois trouble. » (A.)

moi de tirer auparavant les enjeux. Allons, Lucas, c'ai-je dit, tu vois bian qu'ils nous appelont; allons vite à leu secours. Non, ce m'a-t-il dit, ils m'ont fait pardre. Oh! donc, tanquia qu'à la parfin, pour le faire court, je l'ai tant sarmonné, que je nous sommes boutés dans une barque, et pis j'avons tant fait cahin caha, que je les avons tirés de gliau, et pis je les avons menés cheux nous auprès du feu, et pis ils se sant dépouillés tout nus pour se sécher, et pis il y en est venu encore deux de la même bande, qui s'équiant sauvés tout seuls; et pis Mathurine est arrivée là, à qui l'en a fait les doux yeux. Vlà justement, Charlotte, comme tout ça s'est fait.

CHARLOTTE

Ne m'as-tu pas dit, Piarrot, qu'il y en a un qu'est bien pu mieux fait que les autres?

PIERROT

Oui, c'est le maître. Il faut que ce soit queuque gros, gros monsieu, car il a du dor à son habit tout depuis le haut jusqu'en bas; et ceux qui le servont sont des monsieux eux-mêmes; et stapandant, tout gros monsieu qu'il est, il serait par ma fiqué nayé si je n'aviomme été là.

CHARLOTTE

Ardez¹ un peu.

PIERROT

Oh! parguienne, sans nous il en avait pour sa maine de fèves².

¹ *Ardez*, abréviation de *regardez*.

² On dit figurément, il en a pour sa mine de fèves,

CHARLOTTE

Est-il encore cheux toi tout nu, Piarrot?

PIERROT

Nannain, ils l'avont r'habillé tout devant nous. Mon Guieu, je n'en avais jamais vu s'habiller. Que d'histoires et d'engingorniaux¹ boutont ces messieux-là les courtisans! Je me pardrais là dedans, pour moi; et j'étais tout ébobi de voir ça. Quien, Charlotte, ils avont des cheveux qui ne tenont point à leu tête; et ils boutont ça après tout, comme un gros bonnet de filasse. Ils ant des chemises qui ant des manches où j'entrerions tout brandis, toi et moi. En glieu d'haut-de-chausse, ils portent un garde-robe² aussi large que d'ici à Pâques; en glieu de pourpoint, de petites brassières qui ne leu venont pas jusqu'au brichet³; et, en glieu de rabat, un grand mouchoir de cou à réziau, aveuc quatre grosses houpes de linge qui leu pendent sur l'estomac. Ils avont itou d'autres petits rabats au bout des bras, et de grands en tonnois de passément aux jambes, et, parmi tout ça, tant de rubans, tant de rubans, que c'est une vraie piquié. Ignia pas

pour, il a été attrapé, il en a eu pour son compte. La *mine* est une mesure qui contient la moitié d'un setier.

¹ *Engingorniaux*, parure, ornement de cou. Ce mot patois est probablement composé de l'ancienne expression *engin*, invention, et de *gorgère*, *gorgias*, gorge, invention pour le cou. Ce qui a surtout frappé Pierrot, c'est ce *grand mouchoir de cou à réseau avec quatre grosses houpes de linge qui leur pendaient sur l'estomac*.

² Les villageoises portaient alors sur leur jupon une espèce de tablier appelé *garde-robe*. Ce mot a perdu cette signification.

³ Le creux qui est au haut de l'estomac. Ce mot dérive de l'allemand *brechen*, rompre, couper. (MÉNAGE.)

jusqu'aux souliers qui n'en soyont farcis tout depis un bout jusqu'à l'autre; et ils sont faits d'une façon que je me romprais le cou avec.

CHARLOTTE

Par ma fi, Piarrot, il faut que j'aille voir un peu ça.

PIERROT

Oh! acoute un peu auparavant, Charlotte. J'ai queuque autre chose à te dire, moi.

CHARLOTTE

Et bian! dis, qu'est-ce que c'est?

PIERROT

Vois-tu, Charlotte? il faut, comme dit l'autre, que je débonde mon cœur. Je t'aime, tu le sais bian, et je sommes pour être mariés ensemble; mais, marguienne, je ne suis point satisfait de toi.

CHARLOTTE

Quement? qu'est-ce que c'est donc qu'iglia?

PIERROT

Iglia que tu me chagraines l'esprit franchement.

CHARLOTTE

Et quement donc?

PIERROT

Tétiguienne, tu ne m'aimes point.

CHARLOTTE

Ah! ah! n'est-ce que ça?

PIERROT

Oui, ce n'est que ça, et c'est bien assez.

CHARLOTTE

Mon Guieu, Piarrot, tu me viens toujou dire la même chose.

PIERROT

Je te dis toujou la même chose, parce que c'est toujou la même chose; et si ce n'était pas toujou la même chose, je ne te dirais pas toujou la même chose.

CHARLOTTE

Mais qu'est-ce qu'il te faut? que veux-tu?

PIERROT

Jerniguienne! je veux que tu m'aimes.

CHARLOTTE

Est-ce que je ne t'aime pas?

PIERROT

Non, tu ne m'aimes pas; et si, je fais tout ce que je pis pour ça. Je t'achète, sans reproche, des rubans à tous les marciars qui passent; je me romps le cou à t'aller dénicher des marles; je fais jouer pour toi les vielleux quand ce vient ta fête; et tout ça comme si je me frappois la tête contre un mur. Vois-tu, ça n'est ni biau ni honnête de n'aimer pas les gens qui nous aiment.

CHARLOTTE

Mais, mon Guieu, je t'aime aussi.

PIERROT

Oui, tu m'aimes d'une belle dégainé!

CHARLOTTE

Quement veux-tu donc qu'on fasse?

PIERROT

Je veux que l'en fasse comme l'en fait, quand l'en aime comme il faut.

CHARLOTTE

Ne t'aimé-je pas aussi comme il faut?

PIERROT

Non. Quand ça est, ça se voit, et l'en fait mille petites singeries aux personnes quand on les aime du bon du cœur. Regarde la grosse Thomasse, comme elle est assotée du jeune Robain; alle est toujou de li à l'agacer, et ne le laisse jamais en repos. Toujou al li fait queuque niche, ou li baille queuque taloche en passant; et l'autre jour qu'il était assis sur un escabiau, al fut le tirer de dessous li, et le fit choir tout de son long par tarre. Jarni, v'là où l'en voit les gens qui aiment; mais toi, tu ne me dis jamais mot, t'es toujou là comme eune vraie souche de bois; et je passerais vingt fois devant toi, que tu ne te grouillerais pas pour me bailler le moindre coup, ou me dire la moindre chose. Ventreguienne! ça n'est pas bian, après tout: et t'es trop froide pour les gens.

CHARLOTTE

Que veux-tu que j'y fasse? C'est mon himeur, et je ne me pis refondre.

PIERROT

Ignia himeur qui quienne. Quand on a de l'amiquié pour les parsonnes, l'on en baille toujou queuque petite signifiante.

CHARLOTTE

Enfin, je t'aime tout autant que je pis; et si tu n'es pas content de ça, tu n'as qu'à en aimer queuque autre.

PIERROT

Eh bian! vlà pas mon compte? Tétigué, si tu m'aimais, me dirais-tu ça?

CHARLOTTE

Pourquoi me viens-tu aussi tarabuster l'esprit?

PIERROT

Morgué! queu mal te fais-je? Je ne te demande qu'un peu d'amiquié.

CHARLOTTE

Eh bien! laisse faire aussi, et ne me presse point tant. Peut-être que ça viendra tout d'un coup sans y songer.

PIERROT

Touche donc là, Charlotte.

CHARLOTTE, donnant sa main.

Eh bien! quien.

PIERROT

Promets-moi donc que tu tâcheras de m'aimer davantage.

CHARLOTTE

J'y ferai tout ce que je pourrai, mais il faut que ça vienne de lui-même. Piarrot, est-ce là ce monsieu?

PIERROT

Oui, le vlà.

CHARLOTTE

Ah! mon Guieu, qu'il est genti, et que ç'aurait été dommage qu'il eût été nayé!

PIERROT

Je revians tout à l'heure; je m'en vas boire chopine, pour me rebouter tant soit peu de la fatigue que j'ais eue.

SCÈNE II

DON JUAN, SGANARELLE, CHARLOTTE, dans le fond du théâtre.

DON JUAN

Nous avons manqué notre coup, Sganarelle, et cette bourrasque imprévue a renversé avec notre barque le projet que nous avons fait; mais, à te dire vrai, la paysanne que je viens de quitter répare ce malheur, et je lui ai trouvé des charmes qui effacent de mon esprit tout le chagrin que me donnait le mauvais succès de notre entreprise. Il ne faut pas que ce cœur m'échappe, et j'y ai déjà jeté des dispositions à ne pas me souffrir longtemps de pousser des soupirs.

SGANARELLE

Monsieur, j'avoue que vous m'étonnez. A peine sommes-nous échappés d'un péril de mort, qu'au lieu de rendre grâce au ciel de la pitié qu'il a daigné prendre de nous, vous travaillez tout de nouveau à attirer sa colère par vos fantaisies accoutumées, et vos amours cr...

(Don Juan prend un ton menaçant.)

Paix, coquin que vous êtes! Vous ne savez ce que vous dites, et monsieur sait ce qu'il fait. Allons.

DON JUAN, apercevant Charlotte.

Ah! ah! d'où sort cette autre paysanne, Sganarelle? As-tu rien vu de plus joli? et ne trouves-tu pas, dis-moi, que celle-ci vaut bien l'autre?

SGANARELLE

Assurément. (A part.) Autre pièce nouvelle.

DON JUAN, à Charlotte.

D'où me vient, la belle, une rencontre si agréable? Quoi! dans ces lieux champêtres, parmi ces arbres et ces rochers, on trouve des personnes faites comme vous êtes.

CHARLOTTE

Vous voyez, monsieu.

DON JUAN

Êtes-vous de ce village?

CHARLOTTE

Oui, monsieu.

DON JUAN

Et vous y demeurez?...

CHARLOTTE

Oui, monsieu.

DON JUAN

Vous vous appelez?

CHARLOTTE

Charlotte, pour vous servir.

DON JUAN

Ah! la belle personne, et que ses yeux sont pénétrants!

CHARLOTTE

Monsieu, vous me rendez toute honteuse.

DON JUAN

Ah! n'ayez point de honte d'entendre dire vos vérités. Sganarelle, qu'en dis-tu? Peut-on rien voir de plus agréable? Tournez-vous un peu, s'il vous plaît. Ah! que cette taille est jolie! Haussez un peu la tête, de grâce. Ah! que ce visage est mignon! Ouvrez vos yeux entièrement. Ah! qu'ils sont beaux! Que je voie un peu vos dents, je vous prie. Ah! qu'elles sont amoureuses, et ces lèvres appétissantes! Pour moi, je suis ravi, et je n'ai jamais vu une si charmante personne.

CHARLOTTE

Monsieu, cela vous plaît à dire, et je ne sais pas si c'est pour vous railler de moi.

DON JUAN

Moi, me railler de vous? Dieu m'en garde! je vous aime trop pour cela, et c'est du fond du cœur que je vous parle.

CHARLOTTE

Je vous suis bien obligée, si ça est.

DON JUAN

Point du tout, vous ne m'êtes point obligée de tout ce que je dis; et ce n'est qu'à votre beauté que vous en êtes redevable.

CHARLOTTE

Monsieur, tout ça est trop bien dit pour moi, et je n'ai pas d'esprit pour vous répondre.

DON JUAN

Sganarelle, regarde un peu ses mains.

CHARLOTTE

Fil monsieur, elles sont noires comme je ne sais quoi.

DON JUAN

Ah! que dites-vous? Elles sont les plus belles du monde; souffrez que je les baise, je vous prie.

CHARLOTTE

Monsieur, c'est trop d'honneur que vous me faites; et si j'avais su ça tantôt, je n'aurais pas manqué de les laver avec du son.

DON JUAN

Eh! dites-moi un peu, belle Charlotte, vous n'êtes pas mariée, sans doute?

CHARLOTTE

Non, monsieur; mais je dois bientôt l'être avec Piarrot, le fils de la voisine Simonette.

DON JUAN

Quoi! une personne comme vous serait la femme d'un simple paysan! Non, non, c'est profaner tant de beauté, et vous n'êtes pas née pour demeurer dans un village. Vous méritez, sans doute, une meilleure fortune; et le ciel, qui le connaît bien, m'a conduit ici tout exprès pour empêcher ce mariage, et rendre

justice à vos charmes; car enfin, belle Charlotte, je vous aime de tout mon cœur, et il ne tiendra qu'à vous que je vous arrache de ce misérable lieu, et ne vous mette dans l'état où vous méritez d'être. Cet amour est bien prompt, sans doute; mais quoi! c'est un effet, Charlotte, de votre grande beauté, et l'on vous aime autant en un quart d'heure qu'on ferait une autre en six mois.

CHARLOTTE

Aussi vrai, monsieur, je ne sais comment faire quand vous parlez. Ce que vous dites me fait aise, et j'aurais toutes les envies du monde de vous croire; mais on m'a toujou dit qu'il ne faut jamais croire les mon-sieux, et que vous autres courtisans êtes des enjoleux, qui ne songez qu'à abuser les filles.

DON JUAN

Je ne suis pas de ces gens-là.

SGANARELLE, à part.

Il n'a garde.

CHARLOTTE

Voyez-vous, monsieur? il n'y a pas plaisir à se laisser abuser. Je suis une pauvre paysanne; mais j'ai l'honneur en recommandation, et j'aimerais mieux me voir morte que de me voir déshonorée.

DON JUAN

Moi, j'aurais l'âme assez méchante pour abuser une personne comme vous? Je serais assez lâche pour vous déshonorer? Non, non, j'ai trop de conscience pour cela. Je vous aime, Charlotte, en tout bien et en tout honneur; et, pour vous montrer que je vous dis vrai,

sachez que je n'ai point d'autre dessein que de vous épouser. En voulez-vous un plus grand témoignage? M'y voilà prêt quand vous voudrez; et je prends à témoin l'homme que voilà, de la parole que je vous donne.

SGANARELLE

Non, non, ne craignez point. Il se mariera avec vous tant que vous voudrez.

DON JUAN

Ah! Charlotte, je vois bien que vous ne me connaissez pas encore. Vous me faites grand tort de juger de moi par les autres; et s'il y a des fourbes dans le monde, des gens qui ne cherchent qu'à abuser les filles, vous devez me tirer du nombre, et ne pas mettre en doute la sincérité de ma foi: et puis votre beauté vous assure de tout. Quand on est faite comme vous, on doit être à couvert de toutes ces sortes de craintes: vous n'avez point l'air, croyez-moi, d'une personne qu'on abuse; et pour moi, je vous l'avoue, je me percerais le cœur de mille coups, si j'avais eu la moindre pensée de vous trahir.

CHARLOTTE

Mon Dieu! je ne sais si vous dites vrai ou non; mais vous faites que l'on vous croit.

DON JUAN

Lorsque vous me croirez, vous me rendrez justice assurément, et je vous réitère encore la promesse que je vous ai faite. Ne l'acceptez-vous pas? et ne voulez-vous pas consentir à être ma femme?

CHARLOTTE

Oui, pourvu que ma tante le veuille.

DON JUAN

Touchez donc là, Charlotte, puisque vous le voulez bien de votre part.

CHARLOTTE

Mais au moins, monsieur, ne m'allez pas tromper, je vous prie; il y aurait de la conscience à vous, et vous voyez comme j'y vais à la bonne foi.

DON JUAN

Comment! il semble que vous doutiez encore de ma sincérité! voulez-vous que je fasse des serments épouvantables? Que le ciel...

CHARLOTTE

Mon Dieu, ne jurez point! je vous crois.

DON JUAN

Donnez-moi donc un petit baiser pour gage de votre parole.

CHARLOTTE

Oh! monsieur, attendez que je soyons mariés, je vous prie. Après ça, je vous baiserais tant que vous voudrez.

DON JUAN

Eh bien, belle Charlotte, je veux tout ce que vous voulez, abandonnez-moi seulement votre main, et souffrez que, par mille baisers, je lui exprime le ravissement où je suis...

SCÈNE III

DON JUAN, SGANARELLE, PIERROT, CHARLOTTE

PIERROT, poussant don Juan qui baise la main de Charlotte.

Tout doucement, monsieur; tenez-vous, s'il vous plaît. Vous vous échauffez trop, et vous pourriez gagner la purésie.

DON JUAN, repoussant rudement Pierrot.

Qui m'amène cet impertinent?

PIERROT, se mettant entre don Juan et Charlotte.

Je vous dis qu'ous vous tegniez, et qu'ous ne caresiais point nos accordées.

DON JUAN, repoussant encore Pierrot.

Ah! que de bruit!

PIERROT

Jerniguienne! ce n'est pas comme ça qu'il faut pousser les gens.

CHARLOTTE, prenant Pierrot par le bras.

Et laisse-le faire aussi, Piarrot.

PIERROT

Quement! que je le laisse faire! Je ne veux pas, moi.

DON JUAN

Ah!

PIERROT

Tétiguienne! parce qu'ous êtes monsieu, vous viendrez caresser nos femmes à notre barbe? Allez-v's-en caresser les vôtres.

DON JUAN

Heu?

PIERROT

Heu. (Don Juan lui donne un soufflet.) Tétigué! ne me frappez pas. (Autre soufflet.) Oh! jerniguié! (Autre soufflet.) Ventregué! (Autre soufflet.) Palsangué! morguienne! ça n'est pas bian de battre les gens, et ce n'est pas là la récompense de v's avoir sauvé d'être nayé.

CHARLOTTE

Piarrot! ne te fâche point.

PIERROT

Je me veux fâcher; et t'es une vilaine, toi, d'endurer qu'on te cajole.

CHARLOTTE

Oh! Piarrot, ce n'est pas ce que tu penses. Ce monsieu veut m'épouser, et tu ne dois pas te bouter en colère.

PIERROT

Quement? Jerni! tu m'es promise.

CHARLOTTE

Ça n'y fait rien, Piarrot. Si tu m'aimes, ne dois-tu pas être bien aise que je devienne madame?

PIERROT

Jernigué! non. J'aime mieux te voir crevée que de te voir à un autre.

CHARLOTTE

Va, va, Piarrot, ne te mets point en peine. Si je sis madame, je te ferai gagner queuque chose, et tu apporteras du beurre et du fromage cheux nous.

PIERROT

Ventreguienne! je gni en porterai jamais, quand tu m'en payerais deux fois autant. Est-ce donc comme ça que t'écoutes ce qu'il te dit? Morguienne! si j'avais su ça tantôt, je me serais bian gardé de le tirer de gliau, et je gli aurais baillé un bon coup d'aviron sur la tête.

DON JUAN, s'approchant de Pierrot pour le frapper.

Qu'est-ce que vous dites?

PIERROT, se mettant derrière Charlotte.

Jerniguienne! je ne crains parsonne.

DON JUAN, passant du côté où est Pierrot.

Attendez-moi un peu.

PIERROT, repassant de l'autre côté.

Je me moque de tout, moi.

DON JUAN, courant après Pierrot.

Voyons cela.

PIERROT, se sauvant encore derrière Charlotte.

J'en avons bian vu d'autres.

DON JUAN

Ouais!

SGANARELLE

Eh! monsieur, laissez là ce pauvre misérable. C'est conscience de le battre. (A Pierrot, en se mettant entre lui et don Juan.) Écoute, mon pauvre garçon, retire-toi, et ne lui dis rien.

PIERROT, passant devant Sganarelle, et regardant fièrement don Juan.

Je veux lui dire, moi!

DON JUAN, levant la main pour donner un soufflet à Pierrot.

Ah! je vous apprendrai...

(Pierrot baisse la tête, et Sganarelle reçoit le soufflet.)

SGANARELLE, regardant Pierrot.

Peste soit du maroufle!

DON JUAN, à Sganarelle.

Te voilà payé de ta charité.

PIERROT

Jarni! je vas dire à sa tante tout ce ménage-ci.

SCÈNE IV

DON JUAN, CHARLOTTE, SGANARELLE

DON JUAN, à Charlotte.

Enfin je m'en vais être le plus heureux de tous les hommes, et je ne changerais pas mon bonheur contre toutes les choses du monde. Que de plaisirs quand vous serez ma femme, et que...

SCÈNE V

DON JUAN, MATHURINE, CHARLOTTE, SGANARELLE

SGANARELLE, apercevant Mathurine.

Ah! ah!

MATHURINE, à don Juan.

Monsieur, que faites-vous donc là avec Charlotte? Est-ce que vous lui parlez d'amour aussi?

DON JUAN, bas, à Mathurine.

Non. Au contraire, c'est elle qui me témoignait une envie d'être ma femme, et je lui répondais que j'étais engagé avec vous.

CHARLOTTE, à don Juan.

Qu'est-ce que c'est donc que vous veut Mathurine?

DON JUAN, bas, à Charlotte.

Elle est jalouse de me voir vous parler, et voudrait bien que je l'épousasse; mais je lui dis que c'est vous que je veux.

MATHURINE

Quoi! Charlotte...

DON JUAN, bas, à Mathurine.

Tout ce que vous lui direz sera inutile; elle s'est mis cela dans la tête.

CHARLOTTE

Quement donc! Mathurine...

DON JUAN, bas, à Charlotte.

C'est en vain que vous lui parlerez : vous ne lui ôterez point cette fantaisie.

MATHURINE

Est-ce que...

DON JUAN, bas, à Mathurine.

Il n'y a pas moyen de lui faire entendre raison.

CHARLOTTE

Je voudrais...

DON JUAN, bas, à Charlotte.

Elle est obstinée comme tous les diables.

MATHURINE

Vraiment...

DON JUAN, bas, à Mathurine.

Ne lui dites rien, c'est une folle.

CHARLOTTE

Je pense...

DON JUAN, bas, à Charlotte.

Laissez-la là, c'est une extravagante.

MATHURINE

Non, non, il faut que je lui parle.

CHARLOTTE

Je veux voir un peu ses raisons.

MATHURINE

Quoi...

DON JUAN, bas, à Mathurine.

Je gage qu'elle va vous dire que je lui ai promis de l'épouser.

CHARLOTTE

Je...

DON JUAN, bas, à Charlotte.

Gageons qu'elle vous soutiendra que je lui ai donné parole de la prendre pour femme.

MATHURINE

Holà! Charlotte, ça n'est pas bien de courir su le marché des autres.

CHARLOTTE

Ça n'est pas honnête, Mathurine, d'être jalouse que monsieu me parle.

MATHURINE

C'est moi que monsieu a vue la première.

CHARLOTTE

S'il vous a vue la première, il m'a vue la seconde, et m'a promis de m'épouser.

DON JUAN, bas, à Mathurine.

Eh bien! que vous ai-je dit?

MATHURINE, à Charlotte.

Je vous baise les mains; c'est moi, et non pas vous, qu'il a promis d'épouser.

DON JUAN, bas, à Charlotte.

N'ai-je pas deviné?

CHARLOTTE

A d'autres, je vous prie; c'est moi, vous dis-je.

MATHURINE

Vous vous moquez des gens; c'est moi, encore un coup.

CHARLOTTE

Le v'là qui est pour le dire, si je n'ai pas raison.

MATHURINE

Le v'là qui est pour me démentir, si je ne dis pas vrai.

CHARLOTTE

Est-ce, monsieur, que vous lui avez promis de l'épouser?

DON JUAN, bas, à Charlotte.

Vous vous raillez de moi.

MATHURINE

Est-il vrai, monsieur, que vous lui avez donné parole d'être son mari?

DON JUAN, bas, à Mathurine.

Pouvez-vous avoir cette pensée?

CHARLOTTE

Vous voyez qu'al le soutient.

DON JUAN, bas, à Charlotte.

Laissez-la faire.

MATHURINE

Vous êtes témoin comme al l'assure.

DON JUAN, bas, à Mathurine.

Laissez-la dire.

CHARLOTTE

Non, non, il faut savoir la vérité.

MATHURINE

Il est question de juger ça.

CHARLOTTE

Oui, Mathurine, je veux que monsieur vous montre votre bec jaune¹.

MATHURINE

Oui, Charlotte, je veux que monsieur vous rende un peu camuse².

CHARLOTTE

Monsieur, videz la querelle, s'il vous plaît.

MATHURINE

Mettez-nous d'accord, monsieur.

CHARLOTTE, à Mathurine.

Vous allez voir.

MATHURINE, à Charlotte.

Vous allez voir vous-même.

¹ Mot qui exprime la niaiserie et l'inexpérience, par allusion aux jeunes oiseaux, qui naissent presque tous avec le bec jaune, et qui, en termes de fauconnerie, se nomment des *niais*. Montrer à quelqu'un son *bec jaune*, c'est lui montrer qu'il est un sot.

² Autre locution proverbiale qui exprime la honte de n'avoir pas réussi dans une entreprise. *Voilà des harangueurs bien camus*, dit Montaigne.

CHARLOTTE, à don Juan.

Ditez.

MATHURINE, à don Juan.

Parlez.

DON JUAN

Que voulez-vous que je dise? vous soutenez également toutes deux que je vous ai promis de vous prendre pour femmes. Est-ce que chacune de vous ne sait pas ce qui en est, sans qu'il soit nécessaire que je m'explique davantage? Pourquoi m'obliger là-dessus à des redites? Celle à qui j'ai promis effectivement n'a-t-elle pas, en elle-même, de quoi se moquer des discours de l'autre, et doit-elle se mettre en peine, pourvu que j'accomplisse ma promesse? Tous les discours n'avancent point les choses. Il faut faire et non pas dire; et les effets décident mieux que les paroles. Aussi n'est-ce rien que par là que je vous veux mettre d'accord; et l'on verra, quand je me marierai, laquelle des deux a mon cœur. (Bas, à Mathurine.) Laissez-lui croire ce qu'elle voudra. (Bas, à Charlotte.) Laissez-la se flatter dans son imagination. (Bas, à Mathurine.) Je vous adore. (Bas, à Charlotte.) Je suis tout à vous. (Bas, à Mathurine.) Tous les visages sont laids auprès du vôtre. (Bas, à Charlotte.) On ne peut plus souffrir les autres quand on vous a vue. (Haut.) J'ai un petit ordre à donner, je viens vous retrouver dans un quart d'heure.

SCÈNE VI

CHARLOTTE, MATHURINE, SGANARELLE

CHARLOTTE, à Mathurine.

Je suis celle qu'il aime, au moins.

MATHURINE, à Charlotte.

C'est moi qu'il épousera.

SGANARELLE, arrêtant Charlotte et Mathurine.

Ah! pauvres filles que vous êtes, j'ai pitié de votre innocence, et je ne puis souffrir de vous voir courir à votre malheur. Croyez-moi l'une et l'autre: ne vous amusez point à tous les contes qu'on vous fait, et demeurez dans votre village.

SCÈNE VII

DON JUAN, CHARLOTTE, MATHURINE, SGANARELLE

DON JUAN, dans le fond du théâtre, à part.

Je voudrais bien savoir pourquoi Sganarelle ne me suit pas.

SGANARELLE

Mon maître est un fourbe; il n'a dessein que de vous abuser, et en a bien abusé d'autres: c'est l'épouseur du genre humain, et... (Apercevant don Juan.) Cela est faux; et quiconque vous dira cela, vous lui devez dire qu'il en a menti. Mon maître n'est point l'épouseur du genre humain, il n'est point fourbe, il n'a pas dessein de vous tromper, et n'en a point abusé d'autres. Ah! tenez, le voilà; demandez-le plutôt à lui-même.

DON JUAN, regardant Sganarelle, et le soupçonnant d'avoir parlé.

Oui!

SGANARELLE

Monsieur, comme le monde est plein de médisants, je vais au-devant des choses; et je leur disais que,

si quelqu'un leur venait dire du mal de vous, elles se gardassent bien de le croire, et ne manquassent pas de lui dire qu'il en aurait menti.

DON JUAN

Sganarelle!

SGANARELLE, à Charlotte et à Mathurine.

Oui, monsieur est homme d'honneur; je le garantis tel.

DON JUAN

Hon!

SGANARELLE

Ce sont des impertinents.

SCÈNE VIII

DON JUAN, LA RAMÉE, CHARLOTTE, MATHURINE, SGANARELLE

LA RAMÉE, bas, à don Juan.

Monsieur, je viens vous avertir qu'il ne fait pas bon ici pour vous.

DON JUAN

Comment?

LA RAMÉE

Douze hommes à cheval vous cherchent, qui doivent arriver ici dans un moment; je ne sais pas par quel moyen ils peuvent vous avoir suivi; mais j'ai appris cette nouvelle d'un paysan qu'ils ont interrogé, et auquel ils vous ont dépeint. L'affaire presse; et le plus tôt que vous pourrez sortir d'ici sera le meilleur.

SCÈNE IX

DON JUAN, CHARLOTTE, MATHURINE, SGANARELLE

DON JUAN, à Charlotte et à Mathurine.

Une affaire pressante m'oblige de partir d'ici ; mais je vous prie de vous ressouvenir de la parole que je vous ai donnée, et de croire que vous aurez de mes nouvelles avant qu'il soit demain soir.

SCÈNE X

DON JUAN, SGANARELLE

DON JUAN

Comme la partie n'est pas égale, il faut user de stratagème, et éluder adroitement le malheur qui me cherche. Je veux que Sganarelle se revête de mes habits ; et moi...

SGANARELLE

Monsieur, vous vous moquez. M'exposer à être tué sous vos habits, et...

DON JUAN

Allons vite, c'est trop d'honneur que je vous fais ; et bienheureux est le valet qui peut avoir la gloire de mourir pour son maître.

SGANARELLE

Je vous remercie d'un tel honneur. (Seul.) O ciel ! puisqu'il s'agit de mort, fais-moi la grâce de n'être point pris pour un autre !

RIDEAU

ACTE TROISIÈME

Le théâtre représente une forêt.

SCÈNE PREMIÈRE¹

DON JUAN, en habit de campagne; SGANARELLE, en médecin.

SGANARELLE

Ma foi, monsieur, avouez que j'ai eu raison, et que nous voilà l'un et l'autre déguisés à merveille. Votre premier dessein n'était point du tout à propos, et ceci nous cache bien mieux que tout ce que vous vouliez faire.

DON JUAN

Il est vrai que te voilà bien; et je ne sais où tu as été déterrer cet attirail ridicule.

SGANARELLE

Oui? C'est l'habit d'un vieux médecin, qui a été laissé en gage au lieu où je l'ai pris, et il m'en a coûté de l'argent pour l'avoir. Mais savez-vous, monsieur, que cet habit me met déjà en considération, que je

¹ Tous les mots placés entre deux crochets ne se trouvent que dans la première édition.



suis salué des gens que je rencontre, et que l'on me vient consulter ainsi qu'un habile homme?

DON JUAN

Comment donc?

SGANARELLE

Cinq ou six paysans et paysannes, en me voyant passer, me sont venus demander mon avis sur différentes maladies.

DON JUAN

Tu leur as répondu que tu n'y entendais rien?

SGANARELLE

Moi? point du tout. J'ai voulu soutenir l'honneur de mon habit; j'ai raisonné sur le mal, et leur ai fait des ordonnances à chacun.

DON JUAN

Et quels remèdes encore leur as-tu ordonnés?

SGANARELLE

Ma foi, monsieur, j'en ai pris par où j'en ai pu attraper; j'ai fait mes ordonnances à l'aventure, et ce serait une chose plaisante si les malades guérissaient, et qu'on m'en vînt remercier.

DON JUAN

Et pourquoi non? Par quelle raison n'aurais-tu pas les mêmes privilèges qu'ont tous les autres médecins? Ils n'ont pas plus de part que toi aux guérisons des malades, et tout leur art est pure grimace. Ils ne font rien que recevoir la gloire des heureux succès; et tu peux profiter, comme eux, du bonheur du malade, et

voir attribuer à tes remèdes tout ce qui peut venir des faveurs du hasard et des forces de la nature.

SGANARELLE

Comment, monsieur, vous êtes aussi impie en médecine?

DON JUAN

C'est une des grandes erreurs qui soient parmi les hommes.

SGANARELLE

Quoi! vous ne croyez pas au séné, ni à la casse, ni au vin émétique?

DON JUAN

Et pourquoi veux-tu que j'y croie?

SGANARELLE

Vous avez l'âme bien mécréante. Cependant vous voyez depuis un temps que le vin émétique fait bruiser ses fuseaux. Ses miracles ont converti les plus incrédules esprits: et il n'y a pas trois semaines que j'en ai vu, moi qui vous parle, un effet merveilleux.

DON JUAN

Et quel?

SGANARELLE

Il y avait un homme qui, depuis six jours, était à l'agonie; on ne savait plus que lui ordonner, et tous les remèdes ne faisaient rien; on s'avisa à la fin de lui donner de l'émétique.

DON JUAN

Il réchappa, n'est-ce pas?

SGANARELLE

Non, il mourut.

DON JUAN

L'effet est admirable.

SGANARELLE

Comment! il y avait six jours entiers, qu'il ne pouvait mourir, et cela le fit mourir tout d'un coup. Voulez-vous rien de plus efficace?

DON JUAN

Tu as raison.

SGANARELLE

Mais laissons la médecine où vous ne croyez point, et parlons des autres choses; car cet habit me donne de l'esprit, et je me sens en humeur de disputer contre vous. Vous savez bien que vous me permettez les disputes, et que vous ne me défendez que les remontrances.

DON JUAN

Eh bien?

SGANARELLE

Je veux savoir un peu vos pensées à fond. Est-il possible que vous ne croyiez point du tout au ciel?

DON JUAN

Laissons cela.

SGANARELLE

C'est-à-dire que non. Et à l'enfer?

DON JUAN

Eh!

SGANARELLE

Tout de même. Et au diable, s'il vous plaît?

DON JUAN

Oui, oui.

SGANARELLE

Aussi peu. Ne croyez-vous point à l'autre vie?

DON JUAN

Ah! ah! ah!

SGANARELLE

Voilà un homme que j'aurai bien de la peine à convertir. Et dites-moi un peu, [le moine bourru, qu'en croyez-vous? eh!

DON JUAN

La peste soit du fat!

SGANARELLE

Et voilà ce que je ne puis souffrir; car il n'y a rien de plus vrai que le moine bourru, et je me ferais pendre pour celui-là¹. Mais] encore faut-il croire quelque chose [dans le monde]. Qu'est-ce [donc] que vous croyez?

DON JUAN

Ce que je crois?

SGANARELLE

Oui.

¹ Fantôme créé par l'imagination du peuple, et qu'on représentait courant la nuit dans les rues pour maltraiter les passants.

DON JUAN

Je crois que deux et deux sont quatre, Sganarelle, et que quatre et quatre sont huit.

SGANARELLE

La belle croyance [et les beaux articles de foi] que voilà! votre religion, à ce que je vois, est donc l'arithmétique? Il faut avouer qu'il se met d'étranges folies dans la tête des hommes, et que, pour avoir bien étudié, on est bien moins sage le plus souvent. Pour moi, monsieur, je n'ai point étudié comme vous, Dieu merci, et personne ne saurait se vanter de m'avoir jamais rien appris; mais avec mon petit sens, mon petit jugement, je vois les choses mieux que tous les livres, et je comprends fort bien que ce monde que nous voyons n'est pas un champignon qui soit venu tout seul en une nuit. Je voudrais bien vous demander qui a fait ces arbres-là, ces rochers, cette terre, et ce ciel que voilà là-haut; et si tout cela s'est bâti de lui-même. Vous voilà, vous, par exemple, vous êtes là: est-ce que vous vous êtes fait tout seul, et n'a-t-il pas fallu que votre père ait engrossé votre mère pour vous faire? Pouvez-vous voir toutes les inventions dont la machine de l'homme est composée, sans admirer de quelle façon cela est agencé l'un dans l'autre? ces nerfs, ces os, ces veines, ces artères, ces... ce poumon, ce cœur, ce foie, et tous ces autres ingrédients qui sont là, et qui... Oh! dame, interrompez-moi donc, si vous voulez. Je ne saurais disputer si l'on ne m'interrompt. Vous vous taisez exprès, et me laissez parler par belle malice.

DON JUAN

J'attends que ton raisonnement soit fini.

SGANARELLE

Mon raisonnement est qu'il y a quelque chose d'admirable dans l'homme, quoi que vous puissiez dire, que tous les savants ne sauraient expliquer. Cela n'est-il pas merveilleux que me voilà ici, et que j'aie quelque chose dans la tête qui pense cent choses différentes en un moment, et fait de mon corps tout ce qu'elle veut? Je veux frapper des mains, hausser le bras, lever les yeux au ciel, baisser la tête, remuer les pieds, aller à droite, à gauche, en avant, en arrière, tourner...

(Il se laisse tomber en tournant.)

DON JUAN

Bon! voilà ton raisonnement qui a le nez cassé.

SGANARELLE

Morbleu! je suis bien sot de m'amuser à raisonner avec vous; croyez ce que vous voudrez; il m'importe bien que vous soyez damné!

DON JUAN

Mais, tout en raisonnant, je crois que nous nous sommes égarés. Appelle un peu cet homme que voilà là-bas, pour lui demander le chemin.

SCÈNE II

DON JUAN, SGANARELLE, UN PAUVRE

SGANARELLE

Holà! ho! l'homme! ho! mon compère! ho! l'ami! un petit mot, s'il vous plaît. Enseignez-nous un peu le chemin qui mène à la ville.

LE PAUVRE

Vous n'avez qu'à suivre cette route, messieurs, et détourner à main droite quand vous serez au bout de la forêt; mais je vous donne avis que vous devez vous tenir sur vos gardes, et que, depuis quelque temps, il y a des voleurs ici autour.

DON JUAN

Je te suis obligé, mon ami, et je te rends grâce de tout mon cœur.

LE PAUVRE

Si vous vouliez me secourir, monsieur, de quelque aumône?

DON JUAN

Ah! ah! ton avis est intéressé, à ce que je vois.

LE PAUVRE

Je suis un pauvre homme, monsieur, retiré tout seul dans le bois depuis dix ans, et je ne manquerai pas de prier le ciel qu'il vous donne toute sorte de biens.

DON JUAN

Eh! prie le ciel qu'il te donne un habit, sans te mettre en peine des affaires des autres.

SGANARELLE

Vous ne connaissez pas monsieur, bonhomme; il ne croit qu'en deux et deux sont quatre, et en quatre et quatre sont huit.

DON JUAN

Quelle est ton occupation parmi ces arbres?

LE PAUVRE

De prier le ciel tout le jour pour la prospérité des gens de bien qui me donnent quelque chose.

DON JUAN

Il ne se peut donc pas que tu ne sois bien à ton aise.

LE PAUVRE

Hélas! monsieur, je suis dans la plus grande nécessité du monde.

DON JUAN

Tu te moques: un homme qui prie le ciel tout le jour ne peut pas manquer d'être bien dans ses affaires.

LE PAUVRE

Je vous assure, monsieur, que le plus souvent je n'ai pas un morceau de pain à mettre sous les dents.

DON JUAN

Voilà qui est étrange, et tu es bien mal reconnu de tes soins. Ah! ah! je m'en vais te donner un louis d'or tout à l'heure, pourvu que tu veuilles jurer.

LE PAUVRE

Ah! monsieur, voudriez-vous que je commisse un tel péché?

DON JUAN

Tu n'as qu'à voir si tu veux gagner un louis d'or, ou non; en voici un que je te donne, si tu jures. Tiens: il faut jurer.

LE PAUVRE

Monsieur...

DON JUAN

A moins de cela, tu ne l'auras pas.

SGANARELLE

Va, va, jure un peu; il n'y a pas de mal.

DON JUAN

Prends, le voilà, prends, te dis-je; mais jure donc.

LE PAUVRE

Non, monsieur, j'aime mieux mourir de faim.

DON JUAN

Va, va, je te le donne pour l'amour de l'humanité. (Regardant dans la forêt.) Mais que vois-je là? un homme attaqué par trois autres! La partie est trop inégale, et je ne dois pas souffrir cette lâcheté.

(Il met l'épée à la main, et court au lieu du combat.)

SCÈNE III

SGANARELLE

Mon maître est un vrai enragé, d'aller se présenter à un péril qui ne le cherche pas. Mais, ma foi, le secours a servi, et les deux ont fait fuir les trois.

SCÈNE IV

DON JUAN, DON CARLOS; SGANARELLE, au fond du théâtre.

DON CARLOS, remettant son épée.

On voit, par la fuite de ces voleurs, de quel secours est votre bras. Souffrez, monsieur, que je vous rende grâces d'une action si généreuse, et que...

DON JUAN

Je n'ai rien fait, monsieur, que vous n'eussiez fait en ma place. Notre propre honneur est intéressé dans de pareilles aventures; et l'action de ces coquins était si lâche, que c'eût été y prendre part que de ne pas s'y opposer. Mais par quelle rencontre vous êtes-vous trouvé entre leurs mains?

DON CARLOS

Je m'étais, par hasard, égaré d'un frère et de tous ceux de notre suite; et comme je cherchais à les rejoindre, j'ai fait rencontre de ces voleurs, qui d'abord ont tué mon cheval, et qui, sans votre valeur, en auraient fait autant de moi.

DON JUAN

Votre dessein est-il d'aller du côté de la ville?

DON CARLOS

Oui, mais sans y vouloir entrer; et nous nous voyons obligés, mon frère et moi, à tenir la campagne pour une de ces fâcheuses affaires qui réduisent les gentilshommes à se sacrifier, eux et leur famille, à la sévérité de leur honneur, puisque enfin le plus doux succès en est toujours funeste, et que, si l'on ne quitte pas la vie, on est contraint de quitter le royaume; et c'est en quoi je trouve la condition d'un gentilhomme malheureuse, de ne pouvoir point s'assurer sur toute la prudence et toute l'honnêteté de sa conduite, d'être asservi par les lois de l'honneur au dérèglement de la conduite d'autrui, et de voir sa vie, son repos et ses biens dépendre de la fantaisie du premier téméraire qui s'avisera de lui faire une de ces injures pour qui un honnête homme doit périr.

DON JUAN

On a cet avantage, qu'on fait courir le même risque et passer mal aussi le temps à ceux qui prennent fantaisie de nous venir faire une offense de gaieté de cœur. Mais ne serait-ce point une indiscretion que de vous demander quelle peut être votre affaire?

DON CARLOS

La chose en est aux termes de n'en plus faire de secret; et lorsque l'injure a une fois éclaté, notre honneur ne va point à vouloir cacher notre honte, mais à faire éclater notre vengeance, et à publier même le dessein que nous en avons. Ainsi, monsieur, je ne feindrai point de vous dire que l'offense que nous cherchons à venger est une sœur séduite et enlevée d'un couvent, et que l'auteur de cette offense est un don Juan Tenorio, fils de don Louis Tenorio. Nous le cherchons depuis quelques jours, et nous l'avons suivi ce matin sur le rapport d'un valet, qui nous a dit qu'il sortait à cheval, accompagné de quatre ou cinq, et qu'il avait pris le long de cette côte; mais tous nos soins ont été inutiles, et nous n'avons pu découvrir ce qu'il est devenu.

DON JUAN

Le connaissez-vous, monsieur, ce don Juan dont vous parlez?

DON CARLOS

Non, quant à moi; je ne l'ai jamais vu, et je l'ai seulement ouï dépeindre à mon frère; mais la renommée n'en dit pas force bien, et c'est un homme dont la vie...

DON JUAN

Arrêtez, monsieur, s'il vous plaît. Il est un peu de mes amis, et ce serait à moi une espèce de lâcheté que d'en ouïr dire du mal.

DON CARLOS

Pour l'amour de vous, monsieur, je n'en dirai rien du tout, et c'est bien la moindre chose que je vous doive, après m'avoir sauvé la vie, que de me taire devant vous d'une personne que vous connaissez, lorsque je ne puis en parler sans en dire du mal; mais quelque ami que vous lui soyez, j'ose espérer que vous n'approuverez pas son action, et ne trouverez pas étrange que nous cherchions d'en prendre la vengeance.

DON JUAN

Au contraire, je vous y veux servir, et vous épargner des soins inutiles. Je suis l'ami de don Juan, je ne puis pas m'en empêcher; mais il n'est pas raisonnable qu'il offense impunément des gentilshommes, et je m'engage à vous faire faire raison par lui.

DON CARLOS

Et quelle raison peut-on faire à ces sortes d'injures?

DON JUAN

Toute celle que votre honneur peut souhaiter; et, sans vous donner la peine de chercher don Juan davantage, je m'oblige à le faire trouver au lieu que vous voudrez, et quand il vous plaira.

DON CARLOS

Cet espoir est bien doux, monsieur, à des cœurs

offensés; mais, après ce que je vous dois, ce me serait une trop sensible douleur que vous fussiez de la partie.

DON JUAN

Je suis si attaché à don Juan, qu'il ne saurait se battre que je ne me batte aussi; mais enfin j'en répons comme de moi-même, et vous n'avez qu'à dire quand vous voulez qu'il paraisse, et vous donne satisfaction.

DON CARLOS

Que ma destinée est cruelle! Faut-il que je vous doive la vie, et que don Juan soit de vos amis!

SCÈNE V

DON ALONSE, DON CARLOS, DON JUAN, SGANARELLE

DON ALONSE, parlant à ceux de sa suite, sans voir don Carlos ni don Juan.

Faites boire là mes chevaux, et qu'on les amène après nous: je veux un peu marcher à pied. (Les apercevant tous deux.) O ciel! que vois-je ici? Quoi! mon frère, vous voilà avec notre ennemi mortel!

DON CARLOS

Notre ennemi mortel?

DON JUAN, mettant la main sur la garde de son épée.

Oui, je suis don Juan moi-même; et l'avantage du nombre ne m'obligera pas à vouloir déguiser mon nom.

DON ALONSE, mettant l'épée à la main.

Ah! traître, il faut que tu périsses, et...

(Sganarelle court se cacher.)

DON CARLOS

Ah! mon frère, arrêtez. Je lui suis redevable de la vie; et, sans le secours de son bras, j'aurais été tué par des voleurs que j'ai trouvés.

DON ALONSE

Et voulez-vous que cette considération empêche notre vengeance? Tous les services que nous rend une main ennemie ne sont d'aucun mérite pour engager notre âme; et s'il faut mesurer l'obligation à l'injure, votre reconnaissance, mon frère, est ici ridicule; et comme l'honneur est infiniment plus précieux que la vie, c'est ne devoir rien proprement que d'être redevable de la vie à qui nous a ôté l'honneur.

DON CARLOS

Je sais la différence, mon frère, qu'un gentilhomme doit toujours mettre entre l'un et l'autre; et la reconnaissance de l'obligation n'efface point en moi le ressentiment de l'injure; mais souffrez que je lui rende ici ce qu'il m'a prêté, que je m'acquitte sur-le-champ de la vie que je lui dois, par un délai de notre vengeance, et lui laisse la liberté de jouir, durant quelques jours, du fruit de son bienfait.

DON ALONSE

Non, non, c'est hasarder notre vengeance que de la reculer, et l'occasion de la prendre peut ne plus revenir. Le ciel nous l'offre ici, c'est à nous d'en pro-

fiter. Lorsque l'honneur est blessé mortellement, on ne doit point songer à garder aucunes mesures; et si vous répugnez à prêter votre bras à cette action, vous n'avez qu'à vous retirer, et laisser à ma main la gloire d'un tel sacrifice.

DON CARLOS

De grâce, mon frère...

DON ALONSE

Tous ces discours sont surperflus: il faut qu'il meure.

DON CARLOS

Arrêtez, vous dis-je, mon frère. Je ne souffrirai point du tout qu'on attaque ses jours; et je jure le ciel que je le défendrai ici contre qui que ce soit, et je saurai lui faire un rempart de cette même vie qu'il a sauvée; et, pour adresser vos coups, il faudra que vous me perciez.

DON ALONSE

Quoi! vous prenez le parti de notre ennemi contre moi; et, loin d'être saisi à son aspect des mêmes transports que je sens, vous faites voir pour lui des sentiments pleins de douceur!

DON CARLOS

Mon frère, montrons de la modération dans une action légitime; et ne vengeons point notre honneur avec cet emportement que vous témoignez. Ayons du cœur dont nous soyons les maîtres, une valeur qui n'ait rien de farouche, et qui se porte aux choses par une pure délibération de notre raison, et non point par le mouvement d'une aveugle colère. Je ne veux

point, mon frère, demeurer redevable à mon ennemi, je lui ai une obligation dont il faut que je m'acquitte avant toute chose. Notre vengeance, pour être différée, n'en sera pas moins éclatante; au contraire, elle en tirera de l'avantage, et cette occasion de l'avoir pu prendre la fera paraître plus juste aux yeux de tout le monde.

DON ALONSE

O l'étrange faiblesse, et l'aveuglement effroyable, de hasarder ainsi les intérêts de son honneur pour la ridicule pensée d'une obligation chimérique!

DON CARLOS

Non, mon frère, ne vous mettez pas en peine. Si je fais une faute, je saurai bien la réparer, et je me charge de tout le soin de notre honneur; je sais à quoi il nous oblige, et cette suspension d'un jour, que ma reconnaissance lui demande, ne fera qu'augmenter l'ardeur que j'ai de le satisfaire. Don Juan, vous voyez que j'ai soin de vous rendre le bien que j'ai reçu de vous, et vous devez par là juger du reste, croire que je m'acquitte avec la même chaleur de ce que je dois, et que je ne serai pas moins exact à vous payer l'injure que le bienfait. Je ne veux point vous obliger ici à expliquer vos sentiments, et je vous donne la liberté de penser à loisir aux résolutions que vous avez à prendre. Vous connaissez assez la grandeur de l'offense que vous nous avez faite, et je vous fais juge vous-même des réparations qu'elle demande. Il est des moyens doux pour nous satisfaire; il en est de violents et de sanglants: mais enfin, quelque choix que vous fassiez, vous m'avez donné parole de me faire faire raison par don Juan. Songez à me la faire, je vous prie,

et vous ressouvenez que, hors d'ici, je ne dois plus qu'à mon honneur.

DON JUAN

Je n'ai rien exigé de vous, et vous tiendrai ce que j'ai promis.

DON CARLOS

Allons, mon frère; un moment de douceur ne fait aucune injure à la sévérite de notre devoir.

SCÈNE VI

DON JUAN, SGANARELLE

DON JUAN

Holà! hé! Sganarelle!

SGANARELLE, sortant de l'endroit où il était caché.

Plaît-il?

DON JUAN

Comment! coquin, tu fuis quand on m'attaque?

SGANARELLE

Pardonnez-moi, monsieur, je viens seulement d'ici près. Je crois que cet habit est purgatif, et que c'est prendre médecine que de le porter.

DON JUAN

Peste soit l'insolent! Couvre au moins ta poltronnerie d'un voile plus honnête. Sais-tu bien qui est celui à qui j'ai sauvé la vie?

SGANARELLE

Moi? non.

DON JUAN

C'est un frère d'Elvire.

SGANARELLE

Un...

DON JUAN

Il est assez honnête homme, il en a bien usé, et j'ai regret d'avoir démêlé avec lui.

SGANARELLE

Il vous serait aisé de pacifier toutes choses.

DON JUAN

Oui; mais ma passion est usée pour done Elvire, et l'engagement ne compatit point avec mon humeur. J'aime la liberté en amour, tu le sais, et je ne saurais me résoudre à renfermer mon cœur entre quatre murailles. Je te l'ai dit vingt fois, j'ai une pente naturelle à me laisser aller à tout ce qui m'attire. Mon cœur est à toutes les belles, et c'est à elles à le prendre tour à tour, et à le garder tant qu'elles le pourront. Mais quel est le superbe édifice que je vois entre ces arbres?

SGANARELLE

Vous ne le savez pas?

DON JUAN

Non, vraiment.

SGANARELLE

Bon! c'est le tombeau que le commandeur faisait faire lorsque vous le tuâtes.

DON JUAN

Ah! tu as raison. Je ne savais pas que c'était de ce côté-ci qu'il était. Tout le monde m'a dit des merveilles de cet ouvrage, aussi bien que de la statue du commandeur, et j'ai envie de l'aller voir.

SGANARELLE

Monsieur, n'allez point là.

DON JUAN

Pourquoi?

SGANARELLE

Cela n'est pas civil, d'aller voir un homme que vous avez tué.

DON JUAN

Au contraire, c'est une visite dont je lui veux faire civilité, et qu'il doit recevoir de bonne grâce, s'il est galant homme. Allons, entrons dedans.

(Le tombeau s'ouvre, et l'on voit la statue du commandeur.)

SGANARELLE

Ah! que cela est beau! les belles statues! le beau marbre! les beaux piliers! ah! que cela est beau! Qu'en dites-vous, monsieur?

DON JUAN

Qu'on ne peut voir aller plus loin l'ambition d'un homme mort; et ce que je trouve admirable, c'est qu'un homme qui s'est passé durant sa vie d'une assez simple demeure, en veuille avoir une si magnifique pour quand il n'en a plus que faire.

SGANARELLE

Voici la statue du commandeur.

DON JUAN

Parbleu! le voilà bon, avec son habit d'empereur romain!

SGANARELLE

Ma foi, monsieur, voilà qui est bien fait. Il semble qu'il est en vie, et qu'il s'en va parler. Il jette des regards sur nous qui me feraient peur si j'étais tout seul, et je pense qu'il ne prend pas plaisir de nous voir.

DON JUAN

Il aurait tort; et ce serait mal recevoir l'honneur que je lui fais. Demande-lui-s'il veut venir souper avec moi.

SGANARELLE

C'est une chose dont il n'a pas besoin, je crois.

DON JUAN

Demande-lui, te dis-je.

SGANARELLE

Vous moquez-vous? Ce serait être fou, que d'aller parler à une statue.

DON JUAN

Fais ce que je te dis.

SGANARELLE

Quelle bizarrerie! Seigneur commandeur... (A part.) Je ris de ma sottise, mais c'est mon maître qui me la fait faire. (Haut.) Seigneur commandeur, mon maître don Juan vous demande si vous voulez lui faire l'honneur de venir souper avec lui. (La statue baisse la tête.) Ah!

DON JUAN

Qu'est-ce? qu'as-tu? Dis donc. Veux-tu parler?

SGANARELLE, baissant la tête comme la statue.

La statue...

DON JUAN

Eh bien! que veux-tu dire, traître?

SGANARELLE

Je vous dis que la statue...

DON JUAN

Eh bien! la statue? Je t'assomme, si tu ne parles.

SGANARELLE

La statue m'a fait signe.

DON JUAN

La peste le coquin!

SGANARELLE

Elle m'a fait signe, vous dis-je; il n'est rien de plus vrai. Allez-vous-en lui parler vous-même pour voir. Peut-être...

DON JUAN

Viens, maraud, viens. Je te veux bien faire toucher au doigt ta poltronnerie. Prends garde. Le seigneur commandeur voudrait-il venir souper avec moi?

(La statue baisse encore la tête.)

SGANARELLE

Je ne voudrais pas en tenir dix pistoles. Eh bien! monsieur?

DON JUAN

Allons, sortons d'ici.

SGANARELLE, seul.

Voilà de mes esprits forts, qui ne veulent rien croire!

RIDEAU

ACTE QUATRIÈME

Le théâtre représente l'appartement de don Juan.

SCÈNE PREMIÈRE

DON JUAN, SGANARELLE, RAGOTIN

DON JUAN, à Sganarelle.

Quoi qu'il en soit, laissons cela ; c'est une bagatelle, et nous pouvons avoir été trompés par un faux jour, ou surpris de quelque vapeur qui nous ait troublé la vue.

SGANARELLE

Eh! monsieur, ne cherchez point à démentir ce que nous avons vu des yeux que voilà. Il n'est rien de plus véritable que ce signe de tête ; et je ne doute point que le ciel, scandalisé de votre vie, n'ait produit ce miracle pour vous convaincre, et pour vous retirer de...

DON JUAN

Écoute. Si tu m'importunes davantage de tes sottises morales, si tu me dis encore le moindre mot là-dessus, je vais appeler quelqu'un, demander un nerf de bœuf, te faire tenir par trois ou quatre, et te rouer de mille coups. M'entends-tu bien ?

SGANARELLE

Fort bien, monsieur, le mieux du monde. Vous vous expliquez clairement; c'est ce qu'il y a de bon en vous, que vous n'allez point chercher de détours: vous dites les choses avec une netteté admirable.

DON JUAN

Allons, qu'on me fasse souper le plus tôt que l'on pourra. Une chaise, petit garçon.

SCÈNE II

DON JUAN, SGANARELLE, LA VIOLETTE, RAGOTIN

LA VIOLETTE

Monsieur, voilà votre marchand, monsieur Dimanche qui demande à vous parler.

SGANARELLE

Bon! voilà ce qu'il nous faut, qu'un compliment de créancier. De quoi s'avise-t-il de nous venir demander de l'argent; et que ne lui disais-tu que monsieur n'y est pas?

LA VIOLETTE

Il y a trois quarts d'heure que je le lui dis; mais il ne veut pas le croire, et s'est assis là dedans pour attendre.

SGANARELLE

Qu'il attende tant qu'il voudra.

DON JUAN

Non, au contraire, faites-le entrer. C'est une fort

mauvaise politique que de se faire celer aux créanciers. Il est bon de les payer de quelque chose ; et j'ai le secret de les renvoyer satisfaits, sans leur donner un double.

SCÈNE III

DON JUAN, MONSIEUR DIMANCHE, SGANARELLE, LA VIOLETTE,
RAGOTIN

DON JUAN

Ah ! monsieur Dimanche, approchez. Que je suis ravi de vous voir, et que je veux de mal à mes gens de ne vous pas faire entrer d'abord ! J'avais donné ordre qu'on ne me fit parler à personne ; mais cet ordre n'est pas pour vous, et vous êtes en droit de ne trouver jamais de porte fermée chez moi.

MONSIEUR DIMANCHE

Monsieur, je vous suis fort obligé.

DON JUAN, parlant à la Violette et à Ragotin.

Parbleu ! coquins, je vous apprendrai à laisser monsieur Dimanche dans une antichambre, et je vous ferai connaître les gens.

MONSIEUR DIMANCHE

Monsieur, cela n'est rien.

DON JUAN, à monsieur Dimanche.

Comment ! vous dire que je n'y suis pas ! à monsieur Dimanche, au meilleur de mes amis !

MONSIEUR DIMANCHE

Monsieur, je suis votre serviteur. J'étais venu...

DON JUAN

Allons vite, un siège pour monsieur Dimanche.

MONSIEUR DIMANCHE

Monsieur, je suis bien comme cela.

DON JUAN

Point, point, je veux que vous soyez assis contre moi.

MONSIEUR DIMANCHE

Cela n'est point nécessaire.

DON JUAN

Otez ce pliant, et apportez un fauteuil.

MONSIEUR DIMANCHE

Monsieur, vous vous moquez, et...

DON JUAN

Non, non, je sais ce que je vous dois; et je ne veux point qu'on mette de différence entre nous deux.

MONSIEUR DIMANCHE

Monsieur...

DON JUAN

Allons, asseyez-vous.

MONSIEUR DIMANCHE

Il n'est pas besoin, monsieur, et je n'ai qu'un mot à vous dire. J'étais...

DON JUAN

Mettez-vous là, vous dis-je.

MONSIEUR DIMANCHE

Non, monsieur, je suis bien. Je viens pour...

DON JUAN

Non, je ne vous écoute point si vous n'êtes assis.

MONSIEUR DIMANCHE

Monsieur, je fais ce que vous voulez. Je...

DON JUAN

Parbleu, monsieur Dimanche, vous vous portez bien.

MONSIEUR DIMANCHE

Oui, monsieur, pour vous rendre service. Je suis venu...

DON JUAN

Vous avez un fonds de santé admirable, des lèvres fraîches, un teint vermeil, et des yeux vifs.

MONSIEUR DIMANCHE

Je voudrais bien...

DON JUAN

Comment se porte madame Dimanche, votre épouse ?

MONSIEUR DIMANCHE

Fort bien, monsieur, Dieu merci.

DON JUAN

C'est une brave femme.

MONSIEUR DIMANCHE

Elle est votre servante, monsieur. Je venais...

DON JUAN

Et votre petite fille Claudine, comment se porte-t-elle ?

MONSIEUR DIMANCHE

Le mieux du monde.

DON JUAN

La jolie petite fille que c'est ! Je l'aime de tout mon cœur.

MONSIEUR DIMANCHE

C'est trop d'honneur que vous lui faites, monsieur. Je vous...

DON JUAN

Et le petit Colin, fait-il toujours bien du bruit avec son tambour ?

MONSIEUR DIMANCHE

Toujours de même, monsieur. Je...

DON JUAN

Et votre petit chien Brusquet, gronde-t-il toujours aussi fort, et mord-il toujours bien aux jambes les gens qui vont chez vous ?

MONSIEUR DIMANCHE

Plus que jamais, monsieur ; et nous ne saurions en chevir¹.

¹ *Chevir*, c'est-à-dire, venir à *chef* et à bout de quelque chose, car il vient de *chef*, ainsi qu'*achever*. Selon ce, on dit *chevir* d'un homme revêche, d'un cheval farouche : c'est en venir à bout, et le mettre à la raison. (NIC.)

DON JUAN

Ne vous étonnez pas si je m'informe des nouvelles de toute la famille; car j'y prends beaucoup d'intérêt.

MONSIEUR DIMANCHE

Nous vous sommes, monsieur, infiniment obligés. Je...

DON JUAN, lui tendant la main.

Touchez donc là, monsieur Dimanche. Êtes-vous bien de mes amis?

MONSIEUR DIMANCHE

Monsieur, je suis votre serviteur.

DON JUAN

Parbleu! je suis à vous de tout mon cœur.

MONSIEUR DIMANCHE

Vous m'honorez trop. Je...

DON JUAN

Il n'y a rien que je ne fisse pour vous.

MONSIEUR DIMANCHE

Monsieur, vous avez trop de bonté pour moi.

DON JUAN

Et cela sans intérêt, je vous prie de le croire.

MONSIEUR DIMANCHE

Je n'ai point mérité cette grâce assurément. Mais, monsieur...

DON JUAN

Oh çà, monsieur Dimanche, sans façon, voulez-vous souper avec moi?

MONSIEUR DIMANCHE

Non, monsieur, il faut que je m'en retourne tout à l'heure. Je...

DON JUAN, se levant.

Allons, vite un flambeau pour conduire monsieur Dimanche, et que quatre ou cinq de mes gens prennent des mousquetons pour l'escorter.

MONSIEUR DIMANCHE, se levant aussi.

Monsieur, il n'est pas nécessaire, et je m'en irai bien tout seul. Mais...

(Sganarelle ôte les sièges promptement.)

DON JUAN

Comment? je veux qu'on vous escorte, et je m'intéresse trop à votre personne. Je suis votre serviteur, et de plus votre débiteur.

MONSIEUR DIMANCHE

Ah! monsieur...

DON JUAN

C'est une chose que je ne cache pas, et je le dis à tout le monde.

MONSIEUR DIMANCHE

Si...

DON JUAN

Voulez-vous que je vous reconduise?

MONSIEUR DIMANCHE

Ah! monsieur, vous vous moquez! Monsieur...

DON JUAN

Embrassez-moi donc, s'il vous plaît. Je vous prie encore une fois d'être persuadé que je suis tout à vous, et qu'il n'y a rien au monde que je ne fisse pour votre service.

(Il sort.)

SCÈNE IV

MONSIEUR DIMANCHE, SGANARELLE

SGANARELLE

Il faut avouer que vous avez en monsieur un homme qui vous aime bien.

MONSIEUR DIMANCHE

Il est vrai; il me fait tant de civilités et tant de compliments, que je ne saurais jamais lui demander de l'argent.

SGANARELLE

Je vous assure que toute sa maison périrait pour vous; et je voudrais qu'il vous arrivât quelque chose, que quelqu'un s'avisât de vous donner des coups de bâton, vous verriez de quelle manière...

MONSIEUR DIMANCHE

Je le crois; mais, Sganarelle, je vous prie de lui dire un petit mot de mon argent.

SGANARELLE

Oh! ne vous mettez pas en peine, il vous payera le mieux du monde.

MONSIEUR DIMANCHE

Mais vous, Sganarelle, vous me devez quelque chose en votre particulier.

SGANARELLE

Fil ne parlez pas de cela.

MONSIEUR DIMANCHE

Comment? Je...

SGANARELLE

Ne sais-je pas bien que je vous dois?

MONSIEUR DIMANCHE

Oui. Mais...

SGANARELLE

Allons, monsieur Dimanche, je vais vous éclairer.

MONSIEUR DIMANCHE

Mais, mon argent.

SGANARELLE, prenant monsieur Dimanche par le bras.
Vous moquez-vous?

MONSIEUR DIMANCHE

Je veux...

SGANARELLE, le tirant.

Hé!

MONSIEUR DIMANCHE

J'entends...

SGANARELLE, le poussant vers la porte.

Bagatelles.

MONSIEUR DIMANCHE

Mais...

SGANARELLE, le poussant encore.

Fil

MONSIEUR DIMANCHE

Je...

SGANARELLE, le poussant tout à fait hors du théâtre.

Fil vous dis-je.

SCÈNE V

DON JUAN, SGANARELLE, LA VIOLETTE

LA VIOLETTE, à don Juan.

Monsieur, voilà monsieur votre père.

DON JUAN

Ah! me voici bien! Il me fallait cette visite pour me faire enrager.

SCÈNE VI

DON LOUIS, DON JUAN, SGANARELLE

DON LOUIS

Je vois bien que je vous embarrasse, et que vous vous passeriez fort aisément de ma venue. A dire vrai, nous nous incommodons étrangement l'un l'autre, et si vous êtes las de me voir, je suis bien las aussi de vos déportements. Hélas! que nous savons peu ce que nous faisons, quand nous ne laissons pas au ciel le soin des choses qu'il nous faut, quand nous voulons être plus avisés que lui, et que nous venons à l'importuner par nos souhaits aveugles et nos demandes inconsidérées. J'ai souhaité un fils avec des ardeurs non pareilles; je l'ai demandé sans relâche avec des transports incroyables; et ce fils, que j'obtiens en fatiguant le ciel de vœux, est le chagrin et le supplice de cette vie même dont je croyais qu'il devait être la joie et la consolation. De quel œil, à votre avis, pensez-vous que je puisse voir cet amas d'actions indignes, dont on a peine, aux yeux du monde, d'adoucir le mauvais visage; cette suite continuelle de méchantes affaires, qui nous réduisent à toute heure à lasser les bontés du souverain, et qui ont épuisé auprès de lui le mérite de mes services et le crédit de mes amis? Ah! quelle bassesse est la vôtre! Ne rougissez-vous point de mériter si peu votre naissance? Êtes-vous en droit, dites-moi, d'en tirer quelque vanité? et qu'avez-vous fait dans le monde pour être gentilhomme? Croyez-vous qu'il suffise d'en porter le nom et les armes, et que ce nous soit une gloire d'être sortis d'un sang noble, lorsque nous vivons en infâmes? Non, non,

la naissance n'est rien où la vertu n'est pas. Aussi, nous n'avons part à la gloire de nos ancêtres qu'autant que nous nous efforçons de leur ressembler; et cet éclat de leurs actions qu'ils répandent sur nous nous impose un engagement de leur faire le même honneur, de suivre les pas qu'ils nous tracent, et de ne point dégénérer de leur vertu, si nous voulons être estimés leurs véritables descendants. Ainsi, vous descendez en vain des aïeux dont vous êtes né; ils vous désavouent pour leur sang, et tout ce qu'ils ont fait d'illustre ne vous donne aucun avantage; au contraire, l'éclat n'en rejailit sur vous qu'à votre déshonneur, et leur gloire est un flambeau qui éclaire aux yeux d'un chacun la honte de vos actions. Apprenez enfin qu'un gentilhomme qui vit mal est un monstre dans la nature; que la vertu est le premier titre de noblesse; que je regarde bien moins au nom qu'on signe qu'aux actions qu'on fait, et que je ferais plus d'état du fils d'un crocheteur qui serait honnête homme, que du fils d'un monarque qui vivrait comme vous.

DON JUAN

Monsieur, si vous étiez assis, vous en seriez mieux pour parler.

DON LOUIS

Non, insolent, je ne veux point m'asseoir, ni parler davantage, et je vois bien que toutes mes paroles ne font rien sur ton âme; mais sache, fils indigne, que la tendresse paternelle est poussée à bout par tes actions; que je saurai, plus tôt que tu ne penses, mettre une borne à tes dérèglements, prévenir sur toi le courroux du ciel, et laver, par ta punition, la honte de t'avoir fait naître.

SCÈNE VII

DON JUAN, SGANARELLE

DON JUAN, adressant encore la parole à son père, quoiqu'il soit sorti.

Hé! mourez le plus tôt que vous pourrez, c'est le mieux que vous puissiez faire. Il faut que chacun ait son tour, et j'enrage de voir des pères qui vivent autant que leurs fils. (Il se met dans un fauteuil.)

SGANARELLE

Ah! monsieur, vous avez tort.

DON JUAN, se levant.

J'ai tort!

SGANARELLE, tremblant.

Monsieur...

DON JUAN

J'ai tort!

SGANARELLE

Oui, monsieur, vous avez tort d'avoir souffert ce qu'il vous a dit, et vous le deviez mettre dehors par les épaules. A-t-on jamais rien vu de plus impertinent? Un père venir faire des remontrances à son fils, et lui dire de corriger ses actions, de se ressouvenir de sa naissance, de mener une vie d'honnête homme, et cent autres sottises de pareille nature! cela se peut-il souffrir à un homme comme vous, qui savez comme il faut vivre? J'admire votre patience; et si j'avais été en votre place, je l'aurais envoyé promener. (Bas, à part.) O complaisance maudite, à quoi me réduis-tu!

DON JUAN

Me fera-t-on souper bientôt?

SCÈNE VIII

DON JUAN, SGANARELLE, RAGOTIN

RAGOTIN

Monsieur, voici une dame voilée qui vient vous parler.

DON JUAN

Que pourrait-ce être ?

SGANARELLE

Il faut voir.

SCÈNE IX

DONE ELVIRE, voilée; DON JUAN, SGANARELLE

DONE ELVIRE

Ne soyez point surpris, don Juan, de me voir à cette heure et dans cet équipage. C'est un motif pressant qui m'oblige à cette visite, et ce que j'ai à vous dire ne veut point du tout de retardement. Je ne viens point ici pleine de ce courroux que j'ai tantôt fait éclater, et vous me voyez bien changée de ce que j'étais ce matin. Ce n'est point cette done Elvire qui faisait des vœux contre vous, et dont l'âme irritée ne jetait que menaces et ne respirait que vengeance. Le ciel a banni de mon âme toutes ces indignes ardeurs que je sentais pour vous, tous ces transports tumultueux d'un attachement criminel, tous ces honteux emportements d'un amour terrestre et grossier; et il n'a laissé dans mon cœur pour vous qu'une flamme épurée de tout le commerce des sens, une tendresse toute sainte, un

amour détaché de tout, qui n'agit point pour soi, et ne se met en peine que de votre intérêt.

DON JUAN, bas, à Sganarelle.

Tu pleures, je pense ?

SGANARELLE

Pardonnez-moi.

DONE ELVIRE

C'est ce parfait et pur amour qui me conduit ici pour votre bien, pour vous faire part d'un avis du ciel, et tâcher de vous retirer du précipice où vous courez. Oui, don Juan, je sais tous les dérèglements de votre vie; et ce même ciel, qui m'a touché le cœur et fait jeter les yeux sur les égarements de ma conduite, m'a inspiré de vous venir trouver, et de vous dire de sa part que vos offenses ont épuisé sa miséricorde, que sa colère redoutable est près de tomber sur vous, qu'il est en vous de l'éviter par un prompt repentir, et que peut-être vous n'avez pas encore un jour à vous pouvoir soustraire au plus grand de tous les malheurs. Pour moi, je ne tiens plus à vous par aucun attachement du monde. Je suis revenue, grâce au ciel, de toutes mes folles pensées; ma retraite est résolue, et je ne demande qu'assez de vie pour pouvoir expier la faute que j'ai faite, et mériter, par une austère pénitence, le pardon de l'aveuglement où m'ont plongée les transports d'une passion condamnable. Mais, dans cette retraite, j'aurais une douleur extrême qu'une personne que j'ai chérie tendrement devînt un exemple funeste de la justice du ciel; et ce me sera une joie incroyable, si je puis vous porter à détourner

de dessus votre tête l'épouvantable coup qui vous menace. De grâce, don Juan, accordez-moi pour dernière faveur cette douce consolation; ne me refusez point votre salut, que je vous demande avec larmes; et si vous n'êtes point touché de votre intérêt, soyez-le au moins de mes prières, et m'épargnez le cruel déplaisir de vous voir condamné à des supplices éternels.

SGANARELLE, à part.

Pauvre femme!

DONE ELVIRE

Je vous ai aimé avec une tendresse extrême, rien au monde ne m'a été si cher que vous; j'ai oublié mon devoir pour vous, j'ai fait toutes choses pour vous; et toute la récompense que je vous en demande, c'est de corriger votre vie et de prévenir votre perte. Sauvez-vous, je vous prie, ou pour l'amour de vous, ou pour l'amour de moi. Encore une fois, don Juan, je vous le demande avec larmes; et si ce n'est assez des larmes d'une personne que vous avez aimée, je vous en conjure par tout ce qui est le plus capable de vous toucher.

SGANARELLE, à part, regardant don Juan.

Cœur de tigre!

DONE ELVIRE

Je m'en vais après ce discours; et voilà tout ce que j'avais à vous dire.

DON JUAN

Madame, il est tard, demeurez ici. On vous y logera le mieux qu'on pourra.

DONE ELVIRE

Non, don Juan, ne me retenez pas davantage.

DON JUAN

Madame, vous me ferez plaisir de demeurer, je vous assure.

DONE ELVIRE

Non, vous dis-je; ne perdons point de temps en discours superflus. Laissez-moi vite aller, ne faites aucune instance pour me conduire, et songez seulement à profiter de mon avis.

SCÈNE X

DON JUAN, SGANARELLE

DON JUAN

Sais-tu bien que j'ai encore senti quelque peu d'émotion pour elle, que j'ai trouvé de l'agrément dans cette nouveauté bizarre, et que son habit négligé, son air languissant et ses larmes ont réveillé en moi quelques petits restes d'un feu éteint?

SGANARELLE

C'est-à-dire que ses paroles n'ont fait aucun effet sur vous.

DON JUAN

Vite à souper.

SGANARELLE

Fort bien.

SCÈNE XI

DON JUAN, SGANARELLE, LA VIOLETTE, RAGOTIN

DON JUAN, se mettant à table.

Sganarelle, il faut songer à s'amender pourtant.

SGANARELLE

Oui-da.

DON JUAN

Oui, ma foi, il faut s'amender. Encore vingt ou trente ans de cette vie-ci, et puis nous songerons à nous.

SGANARELLE

Ah!

DON JUAN

Qu'en dis-tu?

SGANARELLE

Rien. Voilà le souper.

(Il prend un morceau d'un des plats qu'on apporte, et le met dans sa bouche.)

DON JUAN

Il me semble que tu as la joue enflée : qu'est-ce que c'est ? Parle donc. Qu'as-tu là ?

SGANARELLE

Rien.

DON JUAN

Montre un peu. Parbleu ! c'est une fluxion qui lui est tombée sur la joue. Vite une lancette pour percer

cela! Le pauvre garçon n'en peut plus, et cet abcès le pourrait étouffer. Attends; voyez comme il était mûr! Ah! coquin que vous êtes!

SGANARELLE

Ma foi, monsieur, je voulais voir si votre cuisinier n'avait point mis trop de sel ni trop de poivre.

DON JUAN

Allons, mets-toi là, et mange. J'ai affaire de toi quand j'aurai soupé. Tu as faim, à ce que je vois.

SGANARELLE, se mettant à table.

Je le crois bien, monsieur, je n'ai point mangé depuis ce matin. Tâtez de cela, voilà qui est le meilleur du monde.

(A Ragotin, qui, à mesure que Sganarelle met quelque chose sur son assiette, la lui ôte dès que Sganarelle tourne la tête.)

Mon assiette, mon assiette! Tout doux, s'il vous plaît. Vertubleu! petit compère, que vous êtes habile à donner des assiettes nettes! Et vous, petit la Violette, que vous savez présenter à boire à propos!

(Pendant que la Violette donne à boire à Sganarelle, Ragotin ôte encore son assiette.)

DON JUAN

Qui peut frapper de cette sorte?

SGANARELLE

Qui diable nous vient troubler dans notre repas?

DON JUAN

Je veux souper en repos, au moins; et qu'on ne laisse entrer personne.

SGANARELLE

Laissez-moi faire, je m'y en vais moi-même.

DON JUAN, voyant venir Sganarelle effrayé.

Qu'est-ce donc ? Qu'y a-t-il ?

SGANARELLE, baissant la tête comme la statue.

Le... qui est là.

DON JUAN

Allons voir, et montrons que rien ne me saurait ébranler.

SGANARELLE

Ah ! pauvre Sganarelle, où te cacheras-tu ?

SCÈNE XII

DON JUAN, LA STATUE DU COMMANDEUR, SGANARELLE,
LA VIOLETTE, RAGOTIN

DON JUAN, à ses gens.

Une chaise et un couvert. Vite donc.

(Don Juan et la statue se mettent à table.)

(A Sganarelle.)

Allons, mets-toi à table.

SGANARELLE

Monsieur, je n'ai plus faim.

DON JUAN

Mets-toi là, te dis-je. A boire. A la santé du commandeur ! Je te la porte, Sganarelle. Qu'on lui donne du vin.

SGANARELLE

Monsieur, je n'ai pas soif.

DON JUAN

Bois, et chante ta chanson, pour régaler le commandeur.

SGANARELLE

Je suis enrhumé, monsieur.

DON JUAN

Il n'importe. Allons. (A ses gens.) Vous autres, venez, accompagnez sa voix.

LA STATUE

Don Juan, c'est assez. Je vous invite à venir demain souper avec moi. En aurez-vous le courage?

DON JUAN

Oui. J'irai, accompagné du seul Sganarelle.

SGANARELLE

Je vous rends grâce, il est demain jeûne pour moi.

DON JUAN, à Sganarelle.

Prends ce flambeau.

LA STATUE

On n'a pas besoin de lumière quand on est conduit par le ciel.

RIDEAU

ACTE CINQUIÈME

Le théâtre représente une campagne.

SCÈNE PREMIÈRE

DON LOUIS, DON JUAN, SGANARELLE

DON LOUIS

Quoi! mon fils, serait-il possible que la bonté du ciel eût exaucé mes vœux? Ce que vous me dites est-il bien vrai? ne m'abusez-vous point d'un faux espoir, et puis-je prendre quelque assurance sur la nouveauté surprenante d'une telle conversion?

DON JUAN

Oui, vous me voyez revenu de toutes mes erreurs; je ne suis plus le même d'hier au soir, et le ciel, tout d'un coup, a fait en moi un changement qui va surprendre tout le monde. Il a touché mon âme et dessillé mes yeux; et je regarde avec horreur le long aveuglement où j'ai été, et les désordres criminels de la vie que j'ai menée. J'en repasse dans mon esprit toutes les abominations, et m'étonne comme le ciel les a pu souffrir si longtemps, et n'a pas vingt fois sur ma tête laissé tomber les coups de sa justice redoutable. Je vois les grâces que sa bonté m'a faites en ne me punissant point de mes crimes, et je prétends en profiter comme je dois, faire éclater aux yeux du monde un soudain

changement de vie, réparer par là le scandale de mes actions passées, et m'efforcer d'en obtenir du ciel une pleine rémission. C'est à quoi je vais travailler; et, je vous prie, monsieur, de vouloir bien contribuer à ce dessein, et de m'aider vous-même à faire choix d'une personne qui me serve de guide, et sous la conduite de qui je puisse marcher sûrement dans le chemin où je m'en vais entrer.

DON LOUIS

Ah! mon fils, que la tendresse d'un père est aisément rappelée, et que les offenses d'un fils s'évanouissent vite au moindre mot de repentir! Je ne me souviens plus déjà de tous les déplaisirs que vous m'avez donnés, et tout est effacé par les paroles que vous venez de me faire entendre. Je ne me sens pas, je l'avoue; je jette des larmes de joie; tous mes vœux sont satisfaits, et je n'ai plus rien désormais à demander au ciel. Embrassez-moi, mon fils, et persistez, je vous conjure, dans cette louable pensée. Pour moi, j'en vais, tout de ce pas, porter l'heureuse nouvelle à votre mère, partager avec elle les doux transports du ravissement où je suis, et rendre grâces au ciel des saintes résolutions qu'il a daigné vous inspirer.

SCÈNE II

DON JUAN, SGANARELLE

SGANARELLE

Ah! monsieur, que j'ai de joie de vous voir converti! Il y a longtemps que j'attendais cela; et voilà, grâces au ciel, tous mes souhaits accomplis.

DON JUAN

La peste le benêt!

SGANARELLE

Comment, le benêt?

DON JUAN

Quoi! tu prends pour de bon argent ce que je viens de dire, et tu crois que ma bouche était d'accord avec mon cœur?

SGANARELLE

Quoi! ce n'est pas... Vous ne... Votre... (A part.) Oh! quel homme! quel homme! quel homme!

DON JUAN

Non, non, je ne suis point changé, et mes sentiments sont toujours les mêmes.

SGANARELLE

Vous ne vous rendez pas à la surprenante merveille de cette statue mouvante et parlante?

DON JUAN

Il y a bien quelque chose là dedans que je ne comprends pas; mais, quoi que ce puisse être, cela n'est pas capable, ni de convaincre mon esprit, ni d'ébranler mon âme; et si j'ai dit que je voulais corriger ma conduite, et me jeter dans un train de vie exemplaire, c'est un dessein que j'ai formé par pure politique, un stratagème utile, une grimace nécessaire où je veux me contraindre, pour ménager un père dont j'ai besoin, et me mettre à couvert, du côté des hommes, de cent fâcheuses aventures qui pourraient m'arriver. Je veux bien, Sganarelle, t'en faire confidence; et je suis bien

aise d'avoir un témoin du fond de mon âme, et des véritables motifs qui m'obligent à faire les choses.

SGANARELLE

Quoi! vous ne croyez rien du tout, et vous voulez cependant vous ériger en homme de bien?

DON JUAN

Et pourquoi non? Il y en a tant d'autres comme moi qui se mêlent de ce métier, et qui se servent du même masque pour abuser le monde!

SGANARELLE, à part.

Ah! quel homme! quel homme!

DON JUAN

Il n'y a plus de honte maintenant à cela: l'hypocrisie est un vice à la mode, et tous les vices à la mode passent pour vertus. Le personnage d'homme de bien est le meilleur de tous les personnages qu'on puisse jouer. Aujourd'hui, la profession d'hypocrite a de merveilleux avantages. C'est un art de qui l'imposture est toujours respectée; et, quoiqu'on la découvre, on n'ose rien dire contre elle. Tous les autres vices des hommes sont exposés à la censure, et chacun a la liberté de les attaquer hautement; mais l'hypocrisie est un vice privilégié qui, de sa main, ferme la bouche à tout le monde, et jouit en repos d'une impunité souveraine. On lie, à force de grimaces, une société étroite avec tous les gens du parti. Qui en choque un, se les attire tous sur les bras; et ceux que l'on sait même agir de bonne foi là-dessus, et que chacun connaît pour être véritablement touchés, ceux-là, dis-je, sont toujours

les dupes des autres ; ils donnent bonnement dans le panneau des grimaciers, et appuient aveuglément les singes de leurs actions. Combien crois-tu que j'en connaisse qui, par ce stratagème, ont rhabillé adroitement les désordres de leur jeunesse, qui se font un bouclier du manteau de la religion, et, sous cet habit respecté, ont la permission d'être les plus méchants hommes du monde ? On a beau savoir leurs intrigues, et les connaître pour ce qu'ils sont, ils ne laissent pas pour cela d'être en crédit parmi les gens ; et quelque baissement de tête, un soupir mortifié et deux roulements d'yeux rajustent dans le monde tout ce qu'ils peuvent faire. C'est sous cet abri favorable que je veux me sauver, et mettre en sûreté mes affaires. Je ne quitterai point mes douces habitudes ; mais j'aurai soin de me cacher, et me divertirai à petit bruit. Que si je viens à être découvert, je verrai, sans me remuer, prendre mes intérêts à toute la cabale, et je serai défendu par elle envers et contre tous. Enfin, c'est là le vrai moyen de faire impunément tout ce que je voudrai. Je m'érigerai en censeur des actions d'autrui, jugerai mal de tout le monde, et n'aurai bonne opinion que de moi. Dès qu'une fois on m'aura choqué tant soit peu, je ne pardonnerai jamais, et garderai tout doucement une haine irréconciliable. Je serai le vengeur des intérêts du ciel ; et, sous ce prétexte commode, je pousserai mes ennemis, je les accuserai d'impiété, et saurai déchaîner contre eux des zélés indiscrets, qui, sans connaissance de cause, crieront en public contre eux, qui les accableront d'injures, et les damneront hautement, de leur autorité privée. C'est ainsi qu'il faut profiter des faiblesses des hommes, et qu'un sage esprit s'accommode aux vices de son siècle.

SGANARELLE

O ciel! qu'entends-je ici! il ne vous manquait plus que d'être hypocrite, pour vous achever de tout point; et voilà le comble des abominations. Monsieur, cette dernière-ci m'emporte, et je ne puis m'empêcher de parler. Faites-moi tout ce qu'il vous plaira: battez-moi, assommez-moi de coups, tuez-moi, si vous voulez; il faut que je décharge mon cœur, et qu'en valet fidèle je vous dise ce que je dois. Sachez, monsieur, que tant va la cruche à l'eau, qu'enfin elle se brise; et, comme dit fort bien cet auteur que je ne connais pas, l'homme est, en ce monde, ainsi que l'oiseau sur la branche; la branche est attachée à l'arbre; qui s'attache à l'arbre suit de bons préceptes; les bons préceptes valent mieux que les belles paroles; les belles paroles se trouvent à la cour; à la cour sont les courtisans; les courtisans suivent la mode; la mode vient de la fantaisie; la fantaisie est une faculté de l'âme; l'âme est ce qui nous donne la vie; la vie finit par la mort; la mort nous fait penser au ciel; le ciel est au-dessus de la terre; la terre n'est point la mer; la mer est sujette aux orages; les orages tourmentent les vaisseaux; les vaisseaux ont besoin d'un bon pilote; un bon pilote a de la prudence; la prudence n'est pas dans les jeunes gens; les jeunes gens doivent obéissance aux vieux; les vieux aiment les richesses; les richesses font les riches; les riches ne sont pas pauvres; les pauvres ont de la nécessité; la nécessité n'a point de loi; qui n'a pas de loi vit en bête brute; et, par conséquent vous serez damné à tous les diables.

DON JUAN

O le beau raisonnement!

SGANARELLE

Après cela, si vous ne vous rendez, tant pis pour vous.

SCÈNE III

DON CARLOS, DON JUAN, SGANARELLE

DON CARLOS

Don Juan, je vous trouve à propos, et suis bien aise de vous parler ici plutôt que chez vous, pour vous demander vos résolutions. Vous savez que ce soin me regarde, et que je me suis, en votre présence, chargé de cette affaire. Pour moi, je ne le cèle point, je souhaite fort que les choses aillent dans la douceur; et il n'y a rien que je ne fasse pour porter votre esprit à vouloir prendre cette voie, et pour vous voir publiquement confirmer à ma sœur le nom de votre femme.

DON JUAN, d'un ton hypocrite.

Hélas! je voudrais bien de tout mon cœur vous donner la satisfaction que vous souhaitez; mais le ciel s'y oppose directement; il a inspiré à mon âme le dessein de changer de vie, et je n'ai point d'autres pensées maintenant que de quitter entièrement tous les attachements du monde, de me dépouiller au plus tôt de toutes sortes de vanités, et de corriger désormais, par une austère conduite, tous les dérèglements criminels où m'a porté le feu d'une aveugle jeunesse.

DON CARLOS

Ce dessein, don Juan, ne choque point ce que je dis; et la compagnie d'une femme légitime peut bien s'accommoder avec les louables pensées que le ciel vous inspire.

DON JUAN

Hélas! point du tout. C'est un dessein que votre sœur elle-même a pris; elle a résolu sa retraite, et nous avons été touchés tous deux en même temps.

DON CARLOS

Sa retraite ne peut nous satisfaire, pouvant être imputée au mépris que vous feriez d'elle et de notre famille; et notre honneur demande qu'elle vive avec vous.

DON JUAN

Je vous assure que cela ne se peut. J'en avais, pour moi, toutes les envies du monde; et je me suis, même encore aujourd'hui, conseillé au ciel pour cela; mais lorsque je l'ai consulté, j'ai entendu une voix qui m'a dit que je ne devais point songer à votre sœur, et qu'avec elle, assurément, je ne ferais point mon salut.

DON CARLOS

Croyez-vous, don Juan, nous éblouir par ces belles excuses?

DON JUAN

J'obéis à la voix du ciel.

DON CARLOS

Quoi! vous voulez que je me paye d'un semblable discours?

DON JUAN

C'est le ciel qui le veut ainsi.

DON CARLOS

Vous aurez fait sortir ma sœur d'un couvent, pour la laisser ensuite?

DON JUAN

Le ciel l'ordonne de la sorte.

DON CARLOS

Nous souffrirons cette tache en notre famille?

DON JUAN

Prenez-vous-en au ciel.

DON CARLOS

Hé quoi! toujours le ciel!

DON JUAN

Le ciel le souhaite comme cela.

DON CARLOS

Il suffit, don Juan, je vous entends. Ce n'est pas ici que je veux vous prendre, et le lieu ne le souffre pas; mais, avant qu'il soit peu, je saurai vous trouver.

DON JUAN

Vous ferez ce que vous voudrez. Vous savez que je ne manque point de cœur, et que je sais me servir de mon épée quand il le faut. Je m'en vais passer tout à l'heure dans cette petite rue écartée qui mène au grand couvent; mais je vous déclare, pour moi, que ce n'est point moi qui veux me battre: le ciel m'en défend la pensée; et si vous m'attaquez, nous verrons ce qui en arrivera.

DON CARLOS

Nous verrons, de vrai, nous verrons.

SCÈNE IV

DON JUAN, SGANARELLE

SGANARELLE

Monsieur, quel diable de style prenez-vous là? Ceci est bien pis que le reste, et je vous aimerais bien mieux encore comme vous étiez auparavant. J'espérais toujours de votre salut; mais c'est maintenant que j'en désespère: et je crois que le ciel, qui vous a souffert jusques ici, ne pourra souffrir du tout cette dernière horreur.

DON JUAN

Va, va, le ciel n'est pas si exact que tu penses; et si toutes les fois que les hommes...

SCÈNE V

DON JUAN, SGANARELLE; UN SPECTRE, en femme voilée.

SGANARELLE, apercevant le spectre.

Ah! monsieur, c'est le ciel qui vous parle, et c'est un avis qu'il vous donne.

DON JUAN

Si le ciel me donne un avis, il faut qu'il parle un peu plus clairement, s'il veut que je l'entende.

LE SPECTRE

Don Juan n'a plus qu'un moment à pouvoir profiter de la miséricorde du ciel; et s'il ne se repent ici, sa perte est résolue.

SGANARELLE

Entendez-vous, monsieur?

DON JUAN

Qui ose tenir ces paroles? Je crois connaître cette voix.

SGANARELLE

Ah! monsieur, c'est un spectre, je le reconnais au marcher.

DON JUAN

Spectre, fantôme, ou diable, je veux voir ce que c'est.
(Le spectre change de figure, et représente le Temps, avec sa faux à la main.)

SGANARELLE

O ciel! Voyez-vous, monsieur, ce changement de figure?

DON JUAN

Non, non, rien n'est capable de m'imprimer de la terreur; et je veux éprouver avec mon épée si c'est un corps ou un esprit.

(Le spectre s'envole dans le temps que don Juan veut le frapper.)

SGANARELLE

Ah! monsieur, rendez-vous à tant de preuves, et jetez-vous vite dans le repentir.

DON JUAN

Non, non, il ne sera pas dit, quoi qu'il arrive, que je sois capable de me repentir. Allons, suis-moi.

SCÈNE VI

LA STATUE DU COMMANDEUR, DON JUAN, SGANARELLE

LA STATUE

Arrêtez, don Juan. Vous m'avez hier donné parole de venir manger avec moi.

DON JUAN

Oui. Où faut-il aller?

LA STATUE

Donnez-moi la main.

DON JUAN

La voilà.

LA STATUE

Don Juan, l'endurcissement au péché traîne une mort funeste; et les grâces du ciel que l'on renvoie ouvrent un chemin à sa foudre.

DON JUAN

O ciel! que sens-je? un feu invisible me brûle, je n'en puis plus, et tout mon corps devient un brasier ardent! Ah!

(Le tonnerre tombe avec un grand bruit et de grands éclairs sur don Juan. La terre s'ouvre et l'abîme; et il sort de grands feux de l'endroit où il est tombé.)

SCÈNE VII

SGANARELLE

Ah! mes gages! mes gages! Voilà, par sa mort, un chacun satisfait. Ciel offensé, lois violées, filles séduites, familles déshonorées, parents outragés, femmes mises à mal, maris poussés à bout, tout le monde est content; il n'y a que moi seul de malheureux. Mes gages, mes gages, mes gages!

FIN DU FESTIN DE PIERRE

L'AMOUR MÉDECIN

COMÉDIE-BALLET (1665)

PERSONNAGES DU PROLOGUE

LA COMÉDIE

LA-MUSIQUE

LE BALLET

PERSONNAGES DE LA COMÉDIE

SGANARELLE, père de Lucinde

LUCINDE, fille de Sganarelle

CLITANDRE, amant de Lucinde

AMINTE, voisine de Sganarelle

LUCRÈCE, nièce de Sganarelle

LISETTE, suivante de Lucinde

M. GUILLAUME, marchand de tapisseries

M. JOSSE, orfèvre

M. TOMÈS

M. DESFONANDRÈS

M. MACROTON

M. BAHIS

M. FILERIN

UN NOTAIRE

CHAMPAGNE, valet de Sganarelle

} médecins¹

PERSONNAGES DU BALLET

PREMIÈRE ENTRÉE

CHAMPAGNE, valet de Sganarelle, dansant

QUATRE MÉDECINS, dansants

SECONDE ENTRÉE

UN OPÉRATEUR, chantant

TRIVELINS et SCARAMOUCHES, dansants, de la suite de l'opérateur

TROISIÈME ENTRÉE

LA COMÉDIE

LA MUSIQUE

LE BALLET

JEUX, RIS, PLAISIRS, dansants

La scène est à Paris.

¹ Voyez la note, acte II, scène II, pages 176 et 177.

AU LECTEUR

Ce n'est ici qu'un simple crayon, un petit impromptu dont le roi a voulu se faire un divertissement. Il est le plus précipité de tous ceux que Sa Majesté m'ait commandés; et lorsque je dirai qu'il a été proposé, fait, appris et représenté en cinq jours, je ne dirai que ce qui est vrai. Il n'est pas nécessaire de vous avertir qu'il y a beaucoup de choses qui dépendent de l'action. On sait bien que les comédies ne sont faites que pour être jouées, et je ne conseille de lire celle-ci qu'aux personnes qui ont des yeux pour découvrir, dans la lecture, tout le jeu du théâtre. Ce que je vous dirai, c'est qu'il serait à souhaiter que ces sortes d'ouvrages pussent toujours se montrer à vous avec les ornements qui les accompagnent chez le roi. Vous les verriez dans un état beaucoup plus supportable; et les airs et les symphonies de l'incomparable M. Lulli, mêlés à la beauté des voix et à l'adresse des danseurs, leur donnent sans doute des grâces dont ils ont toutes les peines du monde à se passer.

L'AMOUR MÉDECIN

COMÉDIE-BALLET EN TROIS ACTES

(1665)

PROLOGUE

LA COMÉDIE, LA MUSIQUE, LE BALLET

LA COMÉDIE

Quittons, quittons notre vaine querelle;
Ne nous disputons point nos talents tour à tour;
Et d'une gloire plus belle
Piquons-nous en ce jour.
Unissons-nous tous trois d'une ardeur sans seconde
Pour donner du plaisir au plus grand roi du monde.

TOUS TROIS ENSEMBLE

Unissons-nous tous trois d'une ardeur sans seconde
Pour donner du plaisir au plus grand roi du monde.

LA MUSIQUE

De ses travaux, plus grands qu'on ne peut croire,
Il se vient quelquefois délasser parmi nous.

LE BALLET

Est-il de plus grande gloire ?

Est-il bonheur plus doux ?

TOUS TROIS ENSEMBLE

Unissons-nous tous trois d'une ardeur sans seconde
Pour donner du plaisir au plus grand roi du monde.

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

SGANARELLE, AMINTE, LUCRÈCE, MONSIEUR GUILLAUME,
MONSIEUR JOSSE

SGANARELLE

Ah! l'étrange chose que la vie! et que je puis bien dire, avec ce grand philosophe de l'antiquité, que qui terre a guerre a, et qu'un malheur ne vient jamais sans l'autre! Je n'avais qu'une seule femme, qui est morte.

MONSIEUR GUILLAUME

Et combien donc en vouliez-vous avoir?

SGANARELLE

.Elle est morte, monsieur Guillaume, mon ami. Cette perte m'est très sensible, et je ne puis m'en ressouvenir sans pleurer. Je n'étais pas fort satisfait de sa conduite, et nous avons le plus souvent dispute ensemble; mais enfin la mort rajuste toutes choses. Elle est morte; je la pleure. Si elle était en vie, nous nous querellerions. De tous les enfants que le ciel m'avait donnés, il ne m'a laissé qu'une fille, et cette fille est toute ma peine; car enfin je la vois dans une mélancolie la plus sombre

du monde, dans une tristesse épouvantable, dont il n'y a pas moyen de la retirer, et dont je ne saurais même apprendre la cause. Pour moi, j'en perds l'esprit, et j'aurais besoin d'un bon conseil sur cette matière. (A Lucrèce.) Vous êtes ma nièce; (A Aminte.) vous, ma voisine; (A M. Guillaume et à M. Josse.) et vous, mes com-pères et mes amis; je vous prie de me conseiller tous ce que je dois faire.

MONSIEUR JOSSE

Pour moi, je tiens que la braverie et l'ajustement est la chose qui réjouit le plus les filles, et si j'étais que de vous, je lui achèterais, dès aujourd'hui, une belle garniture de diamants, ou de rubis, ou d'éme-raudes.

MONSIEUR GUILLAUME

Et moi, si j'étais en votre place, j'achèterais une belle tenture de tapisserie de verdure, ou à person-nages, que je ferais mettre dans sa chambre, pour lui réjouir l'esprit et la vue.

AMINTE

Pour moi, je ne ferais pas tant de façons; je la marierais fort bien, et le plus tôt que je pourrais, avec cette personne qui vous la fit, dit-on, demander il y a quelque temps.

LUCRÈCE

Et moi, je tiens que votre fille n'est point du tout propre pour le mariage. Elle est d'une complexion trop délicate et trop peu saine, et c'est la vouloir envoyer bientôt en l'autre monde, que de l'exposer, comme elle est, à faire des enfants. Le monde n'est point du tout son fait, et je vous conseille de la mettre dans un

couvent, où elle trouvera des divertissements qui seront mieux de son humeur.

SGANARELLE

Tous ces conseils sont admirables, assurément; mais je les tiens un peu intéressés, et trouve que vous me conseillez fort bien pour vous. Vous êtes orfèvre, monsieur Josse, et votre conseil sent son homme qui a envie de se défaire de sa marchandise. Vous vendez des tapisseries, monsieur Guillaume, et vous avez la mine d'avoir quelque tenture qui vous incommode. Celui que vous aimez, ma voisine, a, dit-on, quelque inclination pour ma fille; et vous ne seriez pas fâchée de la voir la femme d'un autre. Et quant à vous, ma chère nièce, ce n'est pas mon dessein, comme on sait, de marier ma fille avec qui que ce soit, et j'ai mes raisons pour cela; mais le conseil que vous me donnez de la faire religieuse est d'une femme qui pourrait bien souhaiter charitablement d'être mon héritière universelle. Ainsi, messieurs et mesdames, quoique tous vos conseils soient les meilleurs du monde, vous trouverez bon, s'il vous plaît, que je n'en suive aucun. (Seul.) Voilà de mes donneurs de conseils à la mode.

SCÈNE II

LUCINDE, SGANARELLE

SGANARELLE

Ah! voilà ma fille qui prend l'air. Elle ne me voit pas. Elle soupire; elle lève les yeux au ciel. (A Lucinde.) Dieu vous garde! Bonjour, ma mie. Eh bien! qu'est-ce? Comme vous en va? Hé quoi! toujours triste et mélan-

colique comme cela, et tu ne veux pas me dire ce que tu as? Allons donc, découvre-moi ton petit cœur. Là, ma pauvre mie, dis, dis, dis tes petites pensées à ton petit papa mignon. Courage! veux-tu que je te baise? Viens. (A part.) J'enrage de la voir de cette humeur-là. (A Lucinde.) Mais, dis-moi, me veux-tu faire mourir de déplaisir, et ne puis-je savoir d'où vient cette grande langueur? Découvre-m'en la cause, et je te promets que je ferai toutes choses pour toi. Oui, tu n'as qu'à me dire le sujet de ta tristesse; je t'assure ici, et te fais serment qu'il n'y a rien que je ne fasse pour te satisfaire; c'est tout dire. Est-ce que tu es jalouse de quelqu'une de tes compagnes que tu vois plus brave que toi? et serait-il quelque étoffe nouvelle dont tu voulusses avoir un habit? Non. Est-ce que ta chambre ne te semble pas assez parée, et que tu souhaiterais quelque cabinet¹ de la foire Saint-Laurent? Ce n'est pas cela. Aurais-tu envie d'apprendre quelque chose, et veux-tu que je te donne un maître pour te montrer à jouer du clavecin? Nenni. Aimerais-tu quelqu'un, et souhaiterais-tu d'être mariée?

(Lucinde fait signe que oui.)

SCÈNE III

SGANARELLE, LUCINDE, LISETTE

LISETTE

Eh bien! monsieur, vous venez d'entretenir votre fille: avez-vous su la cause de sa mélancolie?

¹ Meuble garni de tiroirs, où les femmes enfermaient leurs bijoux.

SGANARELLE

Non. C'est une coquine qui me fait enrager.

LISETTE

Monsieur, laissez-moi faire; je m'en vais la sonder un peu.

SGANARELLE

Il n'est pas nécessaire; et puisqu'elle veut être de cette humeur, je suis d'avis qu'on l'y laisse.

LISETTE

Laissez-moi faire, vous dis-je. Peut-être qu'elle se découvrira plus librement à moi qu'à vous. Quoi! madame, vous ne nous direz point ce que vous avez, et vous voulez affliger ainsi tout le monde? Il me semble qu'on n'agit point comme vous faites, et que, si vous avez quelque répugnance à vous expliquer à un père, vous n'en devez avoir aucune à me découvrir votre cœur. Dites-moi, souhaitez-vous quelque chose de lui? Il nous a dit plus d'une fois qu'il n'épargnerait rien pour vous contenter. Est-ce qu'il ne vous donne pas toute la liberté que vous souhaiteriez? et les promenades et les cadeaux¹ ne tenteraient-ils point votre âme? Heu! avez-vous reçu quelques déplaisirs de quelqu'un? Heu! n'auriez-vous point quelque secrète inclination avec qui vous souhaiteriez que votre père vous mariât? Ah! je vous entends; voilà l'affaire. Que diable! pourquoi tant de façons? Monsieur, le mystère est découvert; et...

¹ *Donner un cadeau.* Ce mot signifiait autrefois *donner une fête, donner un repas.*

SGANARELLE

Va, fille ingrate, je ne te veux plus parler, et je te laisse dans ton obstination.

LUCINDE

Mon père, puisque vous voulez que je vous dise la chose...

SGANARELLE

Oui, je perds toute l'amitié que j'avais pour toi.

LISETTE

Monsieur, sa tristesse...

SGANARELLE

C'est une coquine qui me veut faire mourir.

LUCINDE

Mon père, je veux bien...

SGANARELLE

Ce n'est pas la récompense de t'avoir élevée comme j'ai fait.

LISETTE

Mais, monsieur...

SGANARELLE

Non, je suis contre elle dans une colère épouvantable.

LUCINDE

Mais, mon père...

SGANARELLE

Je n'ai plus aucune tendresse pour toi.

LISETTE

Mais...

SGANARELLE

C'est une friponne.

LUCINDE

Mais...

SGANARELLE

Une ingrata.

LISETTE

Mais...

SGANARELLE

Une coquine, qui ne me veut pas dire ce qu'elle a.

LISETTE

C'est un mari qu'elle veut.

SGANARELLE, faisant semblant de ne pas entendre.

Je l'abandonne.

LISETTE

Un mari.

SGANARELLE

Je la déteste.

LISETTE

Un mari.

SGANARELLE

Et la renonce pour ma fille.

LISETTE

Un mari.

SGANARELLE

Non, ne m'en parlez point.

LISETTE

Un mari.

SGANARELLE

Ne m'en parlez point.

LISETTE

Un mari, un mari, un mari.

SCÈNE IV

LUCINDE, LISETTE

LISETTE

On dit bien vrai qu'il n'y a point de pires sourds que ceux qui ne veulent point entendre.

LUCINDE

Eh bien, Lisette, j'avais tort de cacher mon déplaisir, et je n'avais qu'à parler pour avoir tout ce que je souhaitais de mon père! Tu le vois.

LISETTE

Par ma foi, voilà un vilain homme; et je vous avoue que j'aurais un plaisir extrême à lui jouer quelque tour. Mais d'où vient donc, madame, que jusqu'ici vous m'avez caché votre mal?

LUCINDE

Hélas! de quoi m'aurait servi de te le découvrir plus tôt? et n'aurais-je pas autant gagné à le tenir caché toute ma vie? Crois-tu que je n'aie pas bien prévu tout ce que tu vois maintenant, que je ne susse pas à fond tous les sentiments de mon père, et que le refus qu'il a fait porter à celui qui m'a demandée par un ami n'ait pas étouffé dans mon âme toute sorte d'espoir?

LISETTE

Quoil c'est cet inconnu qui vous a fait demander, pour qui vous...

LUCINDE

Peut-être n'est-il pas honnête à une jeune fille de s'expliquer si librement; mais enfin je t'avoue que s'il m'était permis de vouloir quelque chose, ce serait lui que je voudrais. Nous n'avons eu ensemble aucune conversation, et sa bouche ne m'a point déclaré la passion qu'il a pour moi; mais dans tous les lieux où il m'a pu voir, ses regards et ses actions m'ont toujours parlé si tendrement, et la demande qu'il a fait faire de moi m'a paru d'un si honnête homme, que mon cœur n'a pu s'empêcher d'être sensible à ses ardeurs; et cependant tu vois où la dureté de mon père réduit toute cette tendresse.

LISETTE

Allez, laissez-moi faire. Quelque sujet que j'aie de me plaindre de vous du secret que vous m'avez fait, je ne veux pas laisser de servir votre amour; et pourvu que vous ayez assez de résolution...

LUCINDE

Mais que veux-tu que je fasse contre l'autorité d'un père? Et s'il est inexorable à mes vœux...

LISETTE

Allez, allez, il ne faut pas se laisser mener comme un oison; et pourvu que l'honneur n'y soit pas offensé, on peut se libérer un peu de la tyrannie d'un père. Que prétend-il que vous fassiez? N'êtes-vous pas en âge d'être mariée? et croit-il que vous soyez de marbre? Allez, encore un coup, je veux servir votre passion; je prends, dès à présent, sur moi tout le soin de ses intérêts, et vous verrez que je sais des détours... Mais je vois votre père. Rentrons, et me laissez agir.

SCÈNE V

SGANARELLE

Il est bon quelquefois de ne point faire semblant d'entendre les choses qu'on n'entend que trop bien: et j'ai fait sagement de parer la déclaration d'un désir que je ne suis pas résolu de contenter. A-t-on jamais rien vu de plus tyrannique que cette coutume où l'on veut assujettir les pères; rien de plus impertinent et de plus ridicule que d'amasser du bien avec de grands travaux, et d'élever une fille avec beaucoup de soin et de tendresse, pour se dépouiller de l'un et de l'autre entre les mains d'un homme qui ne nous touche de rien? Non, non; je me moque de cet usage, et je veux garder mon bien et ma fille pour moi.

SCÈNE VI

SGANARELLE, LISETTE

LISETTE, courant sur le théâtre, et feignant de ne pas voir Sganarelle.

Ah! malheur! ah! disgrâce! Ah, pauvre seigneur Sganarelle, où pourrai-je te rencontrer?

SGANARELLE, à part.

Que dit-elle là?

LISETTE, courant toujours.

Ah! misérable père! que feras-tu quand tu sauras cette nouvelle?

SGANARELLE, à part.

Que sera-ce?

LISETTE

Ma pauvre maîtresse!

SGANARELLE, à part.

Je suis perdu!

LISETTE

Ah!

SGANARELLE, courant après Lisette.

Lisette!

LISETTE

Quelle infortune!

SGANARELLE

Lisette!

LISETTE

Quel accident!

SGANARELLE

Lisette!

LISETTE

Quelle fatalité!

SGANARELLE

Lisette!

LISETTE, s'arrêtant.

Ah! monsieur!

SGANARELLE

Qu'est-ce?

LISETTE

Monsieur!

SGANARELLE

Qu'y a-t-il?

LISETTE

Votre fille...

SGANARELLE

Ah! ah!

LISETTE

Monsieur, ne pleurez donc point comme cela, car vous me feriez rire.

SGANARELLE

Dis donc vite.

LISETTE

Votre fille, toute saisie des paroles que vous lui avez dites et de la colère effroyable où elle vous a vu contre

elle, est montée vite dans sa chambre, et, pleine de désespoir, a ouvert la fenêtre qui regarde sur la rivière.

SGANARELLE

Eh bien?

LISETTE

Alors, levant les yeux au ciel: Non, a-t-elle dit, il m'est impossible de vivre avec le courroux de mon père; et puisqu'il me renonce pour sa fille, je veux mourir.

SGANARELLE

Elle s'est jetée?

LISETTE

Non, monsieur. Elle a fermé tout doucement la fenêtre, et s'est allée mettre sur son lit. Là, elle s'est prise à pleurer amèrement, et tout d'un coup son visage a pâli, ses yeux se sont tournés, le cœur lui a manqué, et elle est demeurée entre mes bras.

SGANARELLE

Ah! ma fille! [Elle est morte?

LISETTE

Non, monsieur¹.] A force de la tourmenter, je l'ai fait revenir; mais cela lui reprend de moment en moment, et je crois qu'elle ne passera pas la journée.

SGANARELLE

Champagne! Champagne! Champagne!

¹ Ce qui est renfermé entre des crochets n'existe point dans l'édition originale.

SCÈNE VII

SGANARELLE, CHAMPAGNE, LISETTE

SGANARELLE

Vite, qu'on m'aille querir des médecins, et en quantité. On n'en peut trop avoir dans une pareille aventure. Ah! ma fille! ma pauvre fille!

SCÈNE VIII

PREMIER INTERMÈDE

(Champagne, valet de Sganarelle, frappe, en dansant, aux portes de quatre médecins.)

SCÈNE IX

(Les quatre médecins dansent, et entrent avec cérémonie chez Sganarelle.)

RIDEAU

ACTE SECOND

SCÈNE PREMIÈRE

SGANARELLE, LISETTE

LISETTE

Que voulez-vous donc faire, monsieur, de quatre médecins? N'est-ce pas assez d'un pour tuer une personne?

SGANARELLE

Taisez-vous. Quatre conseils valent mieux qu'un.

LISETTE

Est-ce que votre fille ne peut pas bien mourir sans le secours de ces messieurs-là?

SGANARELLE

Est-ce que les médecins font mourir?

LISETTE

Sans doute; et j'ai connu un homme qui prouvait, par bonnes raisons, qu'il ne faut jamais dire, une telle personne est morte d'une fièvre et d'une fluxion sur

la poitrine, mais elle est morte de quatre médecins et de deux apothicaires.

SGANARELLE

Chut! n'offensez pas ces messieurs-là.

LISETTE

Ma foi, monsieur, notre chat est réchappé depuis peu d'un saut qu'il fit du haut de la maison dans la rue; et il fut trois jours sans manger, et sans pouvoir remuer ni pied ni patte; mais il est bien heureux de ce qu'il n'y a point de chats médecins, car ses affaires étaient faites, et ils n'auraient pas manqué de le purger et de le saigner.

SGANARELLE

Voulez-vous vous taire? vous dis-je. Mais voyez quelle impertinence! Les voici.

LISETTE

Prenez garde, vous allez être bien édifié. Ils vous diront en latin que votre fille est malade.

SCÈNE II

MESSIEURS TOMÈS, DESFONANDRÈS, MACROTON, BAHIS ¹,
SGANARELLE, LISETTE

SGANARELLE

Eh bien, messieurs?

¹ Sous ces noms grecs, Molière osa jouer, devant le roi, les quatre premiers médecins de la cour: Desfougerais, Esprit, Guenaut, et Dacquin. Comme Molière voulait déguiser leurs

MONSIEUR TOMÈS

Nous avons vu suffisamment la malade, et sans doute qu'il y a beaucoup d'impuretés en elle.

SGANARELLE

Ma fille est impure?

MONSIEUR TOMÈS

Je veux dire qu'il y a beaucoup d'impuretés dans son corps, quantité d'humeurs corrompues.

SGANARELLE

Ah! je vous entends.

MONSIEUR TOMÈS

Mais nous allons consulter ensemble.

SGANARELLE

Allons, faites donner des sièges.

LISETTE, à monsieur Tomès.

Ah! monsieur, vous en êtes!

noms, il pria M. Despréaux de leur en faire de convenables. Il en fit en effet qui étaient tirés du grec, et qui marquaient le caractère de chacun de ces médecins. Il donna à M. Desfougerais le nom de Desfonandrès, qui signifie *tueur d'hommes*; à M. Esprit, qui bredouillait, celui de Bahis, qui signifie *jappant, aboyant*; Macroton fut le nom qu'il donna à M. Guenant, parce qu'il parlait fort lentement; et enfin celui de Tomès, qui signifie un *saigneur*, à M. Dacquin, qui aimait beaucoup la saignée. (*Cizeron Rival*, page 25.) Il suffit de lire les lettres de Gui Patin, pour se convaincre que Molière n'a rien exagéré en peignant les médecins de son siècle.

SGANARELLE, à Lisette.

De quoi donc connaissez-vous monsieur ?

LISETTE

De l'avoir vu l'autre jour chez la bonne amie de madame votre nièce.

MONSIEUR TOMÈS

Comment se porte son cocher ?

LISETTE

Fort bien. Il est mort.

MONSIEUR TOMÈS

Mort ?

LISETTE

Oui.

MONSIEUR TOMÈS

Cela ne se peut.

LISETTE

Je ne sais pas si cela se peut, mais je sais bien que cela est.

MONSIEUR TOMÈS

Il ne peut pas être mort, vous dis-je.

LISETTE

Et moi, je vous dis qu'il est mort et enterré.

MONSIEUR TOMÈS

Vous vous trompez.

LISETTE

Je l'ai vu.

MONSIEUR TOMÈS

Cela est impossible. Hippocrate dit que ces sortes de maladies ne se terminent qu'au quatorze ou au vingt-un; et il n'y a que six jours qu'il est tombé malade.

LISETTE

Hippocrate dira ce qu'il lui plaira; mais le cocher est mort.

SGANARELLE

Paix! discoureuse. Allons, sortons d'ici. Messieurs, je vous supplie de consulter de la bonne manière. Quoique ce ne soit pas la coutume de payer auparavant, toutefois, de peur que je ne l'oublie, et afin que ce soit une affaire faite, voici...

(Il leur donne de l'argent, et chacun, en le recevant, fait un geste différent.)

SCÈNE III

MESSIEURS DESFONANDRÈS, TOMÈS, MACROTON, BAHIS

(Ils s'asseyent et toussent.)

MONSIEUR DESFONANDRÈS

Paris est étrangement grand, et il faut faire de longs trajets quand la pratique donne un peu.

MONSIEUR TOMÈS

Il faut avouer que j'ai une mule admirable pour cela, et qu'on a peine à croire le chemin que je lui fais faire tous les jours.

MONSIEUR DESFONANDRÈS

J'ai un cheval merveilleux, et c'est un animal infatigable.

MONSIEUR TOMÈS

Savez-vous le chemin que ma mule a fait aujourd'hui? J'ai été, premièrement, tout contre l'Arsenal; de l'Arsenal, au bout du faubourg Saint-Germain; du faubourg Saint-Germain, au fond du Marais; du fond du Marais, à la porte Saint-Honoré; de la porte Saint-Honoré, au faubourg Saint-Jacques; du faubourg Saint-Jacques, à la porte de Richelieu¹; de la porte de Richelieu, ici, et d'ici je dois aller encore à la place Royale.

MONSIEUR DESFONANDRÈS

Mon cheval a fait tout cela aujourd'hui; et de plus j'ai été à Ruel voir un malade.

MONSIEUR TOMÈS

Mais, à propos, quel parti prenez-vous dans la querelle des deux médecins Théophraste et Artémus? car c'est une affaire qui partage tout notre corps.

MONSIEUR DESFONANDRÈS

Moi, je suis pour Artémus.

MONSIEUR TOMÈS

Et moi aussi. Ce n'est pas que son avis, comme on a vu, n'ait tué le malade, et que celui de Théophraste ne fût beaucoup meilleur assurément; mais enfin il a

¹ Cette porte s'élevait à l'extrémité de la rue de Richelieu; elle fut démolie en 1701.

tort dans les circonstances, et il ne devait pas être d'un autre avis que son ancien. Qu'en dites-vous ?

MONSIEUR DESFONANDRÈS

Sans doute. Il faut toujours garder les formalités, quoi qu'il puisse arriver.

MONSIEUR TOMÈS

Pour moi, j'y suis sévère en diable, à moins que ce soit entre amis ; et l'on nous assembla, un jour, trois de nous autres, avec un médecin de dehors, pour une consultation où j'arrêtai toute l'affaire, et ne voulus point endurer qu'on opinât, si les choses n'allaient dans l'ordre. Les gens de la maison faisaient ce qu'ils pouvaient, et la maladie pressait ; mais je n'en voulus point démordre, et la malade mourut bravement pendant cette contestation.

MONSIEUR DESFONANDRÈS

C'est fort bien fait d'apprendre aux gens à vivre, et de leur montrer leur bec jaune¹.

MONSIEUR TOMÈS

Un homme mort n'est qu'un homme mort, et ne fait point de conséquence ; mais une formalité négligée porte un notable préjudice à tout le corps des médecins.

¹ Mot qui exprime la niaiserie et l'inexpérience, par allusion aux jeunes oiseaux qui naissent presque tous avec le bec jaune. (*Festin de Pierre*, acte II, scène V, page 94.)

SCÈNE IV

SGANARELLE, MESSIEURS TOMÈS, DESFONANDRÈS, MACROTON,
BAHIS

SGANARELLE

Messieurs, l'oppression de ma fille augmente; je vous prie de me dire vite ce que vous avez résolu.

MONSIEUR TOMÈS, à monsieur Desfonandrès.

Allons, monsieur.

MONSIEUR DESFONANDRÈS

Non, monsieur; parlez, s'il vous plaît.

MONSIEUR TOMÈS

Vous vous moquez.

MONSIEUR DESFONANDRÈS

Je ne parlerai pas le premier.

MONSIEUR TOMÈS

Monsieur.

MONSIEUR DESFONANDRÈS

Monsieur.

SGANARELLE

Eh! de grâce, monsieur, laissez toutes ces cérémonies; songez que les choses pressent.

(Ils parlent tous quatre à la fois.)

MONSIEUR TOMÈS

La maladie de votre fille...

MONSIEUR DESFONANDRÈS

L'avis de tous ces messieurs tous ensemble...

MONSIEUR MACROTON

A-près a-voir bi-en con-sul-té...

MONSIEUR BAHIS

Pour raisonner...

SGANARELLE

Eh! messieurs, parlez l'un après l'autre, de grâce.

MONSIEUR TOMÈS

Monsieur, nous avons raisonné sur la maladie de votre fille, et mon avis, à moi, est que cela procède d'une grande chaleur de sang; ainsi je conclus à la saigner le plus tôt que vous pourrez.

MONSIEUR DESFONANDRÈS

Et moi, je dis que sa maladie est une pourriture d'humeurs causée par une trop grande réplétion; ainsi je conclus à lui donner de l'émétique.

MONSIEUR TOMÈS

Je soutiens que l'émétique la tuera.

MONSIEUR DESFONANDRÈS

Et moi, que la saignée la fera mourir.

MONSIEUR TOMÈS

C'est bien à vous de faire l'habile homme!

MONSIEUR DESFONANDRÈS

Oui, c'est à moi; et je vous prêterai le collet en tout genre d'érudition.

MONSIEUR TOMÈS

Souvenez-vous de l'homme que vous fites crever ces jours passés.

MONSIEUR DESFONANDRÈS

Souvenez-vous de la dame que vous avez envoyée en l'autre monde il y a trois jours.

MONSIEUR TOMÈS, à Sganarelle.

Je vous ai dit mon avis.

MONSIEUR DESFONANDRÈS, à Sganarelle.

Je vous ai dit ma pensée.

MONSIEUR TOMÈS

Si vous ne faites saigner tout à l'heure votre fille, c'est une personne morte. (Il sort.)

MONSIEUR DESFONANDRÈS

Si vous la faites saigner, elle ne sera pas en vie dans un quart d'heure. (Il sort.)

SCÈNE V

SGANARELLE, MESSIEURS MACROTON, BAHIS

SGANARELLE

A qui croire des deux ? et quelle résolution prendre sur des avis si opposés ? Messieurs, je vous conjure de déterminer mon esprit, et de me dire, sans passion, ce que vous croyez le plus propre à soulager ma fille.

MONSIEUR MACROTON

Mon-si-eur, dans ces ma-ti-è-res-là, il faut pro-cé-der a-vec-que cir-con-spec-ti-on, et ne ri-en fai-re, com-me

on dit, à la vo-lé-e; d'au-tant que les fau-tes qu'on y peut fai-re sont, se-lon no-tre maî-tre Hip-po-cra-te, d'u-ne dan-ge-reu-se con-sé-quen-ce.

MONSIEUR BAHIS, bredouillant.

Il est vrai, il faut bien prendre garde à ce qu'on fait; car ce ne sont pas ici jeux d'enfant; et, quand on a failli, il n'est pas aisé de réparer le manquement, et de rétablir ce qu'on a gâté: *experimentum periculosum*. C'est pourquoi il s'agit de raisonner auparavant comme il faut, de peser mûrement les choses, de regarder le tempérament des gens, d'examiner les causes de la maladie, et de voir les remèdes qu'on y doit apporter.

SGANARELLE, à part.

L'un va en tortue, et l'autre court la poste.

MONSIEUR MACROTON

Or, mon-si-eur, pour ve-nir au fait, je trou-ve que vo-tre fil-le a u-ne ma-la-die chro-ni-que, et qu'el-le peut pé-ri-cli-ter, si on ne lui don-ne du se-cours, d'au-tant que les symp-tô-mes qu'el-le a sont in-di-ca-tifs d'u-ne va-peur fu-li-gi-neu-se et mor-di-can-te qui lui pi-co-te les mem-bra-nes du cer-veau. Or cet-te va-peur, que nous nom-mons en grec *at-mos*, est cau-sé-e par des hu-meurs pu-tri-des, te-na-ces et con-glu-ti-neu-ses, qui sont con-te-nu-es dans le bas-ven-tre.

MONSIEUR BAHIS

Et comme ces humeurs ont été là engendrées par une longue succession de temps, elles s'y sont recuites, et ont acquis cette malignité qui fume vers la région du cerveau.

MONSIEUR MACROTON

Si bi-en donc que, pour ti-rer, dé-ta-cher, ar-ra-cher, ex-pul-ser, é-va-cu-er les-di-tes hu-meurs, il fau-dra u-ne pur-ga-ti-on vi-gou-reu-se. Mais, au pré-a-la-ble, je trou-ve à pro-pos, et il n'y a pas d'in-con-vé-ni-ent, d'u-ser de pe-tits re-mè-des a-no-dins, c'est-à-di-re, de pe-tits la-ve-ments ré-mol-li-ents et dé-ter-sifs, de ju-leps et de si-rops ra-fraî-chis-sants qu'on mê-le-ra dans sa ti-sa-ne.

MONSIEUR BAHIS

Après, nous en viendrons à la purgation et à la saignée, que nous réitérerons s'il en est besoin.

MONSIEUR MACROTON

Ce n'est pas qu'a-vec-que tout ce-la vo-tre fil-le ne puis-se mou-rir; mais au moins vous au-rez fait quel-que cho-se, et vous au-rez la con-so-la-ti-on qu'el-le se-ra mor-te dans les for-mes.

MONSIEUR BAHIS

Il vaut mieux mourir selon les règles que de ré-chapper contre les règles.

MONSIEUR MACROTON

Nous vous di-sons sin-cè-re-ment no-tre pen-sé-e.

MONSIEUR BAHIS

Et nous avons parlé comme nous parlerions à notre propre frère.

SGANARELLE, à monsieur Macroton, en allongeant ses mots.

Je vous rends très hum-bles grâ-ces. (A M. Bahis, en bredouillant.) Et vous suis infiniment obligé de la peine que vous avez prise.

SCÈNE VI

SGANARELLE

Me voilà justement un peu plus incertain que je n'étais auparavant. Morbleu! il me vient une fantaisie. Il faut que j'aille acheter de l'orviétan, et que je lui en fasse prendre: l'orviétan est un remède dont beaucoup de gens se sont bien trouvés¹. Holà!

SCÈNE VII

SGANARELLE, UN OPÉRATEUR

SGANARELLE

Monsieur, je vous prie de me donner une boîte de votre orviétan, que je m'en vais vous payer.

L'OPÉRATEUR chante.

L'or de tous les climats qu'entoure l'Océan
 Peut-il jamais payer ce secret d'importance?
 Mon remède guérit, par sa rare excellence,
 Plus de maux qu'on n'en peut nombrer dans tout un an.

La gale,
 La rogne,
 La teigne,
 La fièvre,
 La peste,
 La goutte,
 Vérole,
 Descente,
 Rougeole.

O grande puissance
 De l'orviétan!

¹ L'orviétan est un électuaire dont la composition est extrêmement compliquée. Il fut apporté à Paris en 1647 par un charlatan d'Orviète, ville d'Italie, et vendu en place publique sur des tréteaux. Le nom de la ville d'Orviète avait passé au charlatan, et du charlatan au remède.

SGANARELLE

Monsieur, je crois que tout l'or du monde n'est pas capable de payer votre remède; mais pourtant voici une pièce de trente sous que vous prendrez, s'il vous plaît.

L'OPÉRATEUR chante.

Admirez mes bontés, et le peu qu'on vous vend.
Ce trésor merveilleux que ma main vous dispense.
Vous pouvez, avec lui, braver en assurance
Tous les maux que sur nous l'ire du ciel répand :

La gale,
La rogne,
La teigne,
La fièvre,
La peste,
La goutte,
Vérole,
Descente,
Rougeole.

O grande puissance
De l'orviétan !

SCÈNE VIII

(Plusieurs Trivelins et plusieurs Scaramouches, valets de l'opérateur, se réjouissent en dansant.)

RIDEAU

ACTE TROISIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

MESSIEURS FILERIN, TOMÈS, DESFONANDRÈS

MONSIEUR FILERIN ¹

N'avez-vous point de honte, messieurs, de montrer si peu de prudence, pour des gens de votre âge, et de vous être querellés comme de jeunes étourdis? Ne voyez-vous pas bien quel tort ces sortes de querelles nous font parmi le monde? et n'est-ce pas assez que les savants voient les contrariétés et les dissensions qui sont entre nos auteurs et nos anciens maîtres, sans découvrir encore au peuple, par nos débats et nos querelles, la forfanterie de notre art? Pour moi, je ne comprends rien du tout à cette méchante politique de quelques-uns de nos gens; et il faut confesser que toutes ces contestations nous ont décriés depuis peu d'une étrange manière, et que si nous n'y prenons garde, nous allons nous ruiner nous-mêmes. Je n'en parle pas pour mon intérêt; car, Dieu merci, j'ai déjà établi mes petites affaires. Qu'il vente, qu'il pleuve, qu'il grêle, ceux qui sont morts sont morts, et j'ai de

¹ Quelques commentateurs ont pensé que, sous le nom de Filerin, Molière avait personnifié la Faculté. Ce nom vient des mots grecs φίλος et ἕρως, ami de la mort.

quoi me passer des vivants; mais enfin toutes ces disputes ne valent rien pour la médecine. Puisque le ciel nous fait la grâce que, depuis tant de siècles, on demeure infatué de nous, ne désabusons point les hommes avec nos cabales extravagantes, et profitons de leurs sottises le plus doucement que nous pourrons. Nous ne sommes pas les seuls, comme vous savez, qui tâchons à nous prévaloir de la faiblesse humaine. C'est là que va l'étude de la plupart du monde, et chacun s'efforce de prendre les hommes par leur faible, pour en tirer quelque profit. Les flatteurs, par exemple, cherchent à profiter de l'amour que les hommes ont pour les louanges, en leur donnant tout le vain encens qu'ils souhaitent; et c'est un art où l'on fait, comme on voit, des fortunes considérables. Les alchimistes tâchent à profiter de la passion que l'on a pour les richesses, en promettant des montagnes d'or à ceux qui les écoutent; et les diseurs d'horoscopes, par leurs prédictions trompeuses, profitent de la vanité et de l'ambition des crédules esprits. Mais le plus grand faible des hommes, c'est l'amour qu'ils ont pour la vie; et nous en profitons, nous autres, par notre pompeux galimatias, et savons prendre nos avantages de cette vénération que la peur de mourir leur donne pour notre métier. Conservons-nous donc dans le degré d'estime où leur faiblesse nous a mis, et soyons de concert auprès des malades, pour nous attribuer les heureux succès de la maladie, et rejeter sur la nature toutes les bévues de notre art. N'allons point, dis-je, détruire sottement les heureuses préventions d'une erreur qui donne du pain à tant de personnes, [et, de l'argent de ceux que nous mettons en terre, nous fait élever de tous côtés de beaux héritages.]

MONSIEUR TOMÈS

Vous avez raison en tout ce que vous dites; mais ce sont chaleurs de sang, dont parfois on n'est pas le maître.

MONSIEUR FILERIN

Allons donc, messieurs, mettez bas toute rancune, et faisons ici votre accommodement.

MONSIEUR DESFONANDRÈS

J'y consens. Qu'il me passe mon émétique pour la malade dont il s'agit, et je lui passerai tout ce qu'il voudra pour le premier malade dont il sera question.

MONSIEUR FILERIN

On ne peut pas mieux dire, et voilà se mettre à la raison.

MONSIEUR DESFONANDRÈS

Cela est fait.

MONSIEUR FILERIN

Touchez donc là. Adieu. Une autre fois, montrez plus de prudence.

SCÈNE II

MONSIEUR TOMÈS, MONSIEUR DESFONANDRÈS, LISETTE

LISETTE

Quoi! messieurs, vous voilà, et vous ne songez pas à réparer le tort qu'on vient de faire à la médecine?

MONSIEUR TOMÈS

Comment! Qu'est-ce?

LISETTE

Un insolent, qui a eu l'effronterie d'entreprendre sur votre métier, et qui, sans votre ordonnance, vient de tuer un homme d'un grand coup d'épée au travers du corps.

MONSIEUR TOMÈS

Écoutez, vous faites la railleuse; mais vous passerez par nos mains quelque jour.

LISETTE

Je vous permets de me tuer lorsque j'aurai recours à vous.

SCÈNE III

CLITANDRE, en habit de médecin; LISETTE

CLITANDRE

Eh bien! Lisette, [que dis-tu de mon équipage? Crois-tu qu'avec cet habit je puisse duper le bon-homme?] Me trouves-tu bien ainsi?

LISETTE

Le mieux du monde; et je vous attendais avec impatience. Enfin le ciel m'a fait d'un naturel le plus humain du monde, et je ne puis voir deux amants soupirer l'un pour l'autre qu'il ne me prenne une tendresse charitable, et un désir ardent de soulager les maux qu'ils souffrent. Je veux, à quelque prix que ce soit, tirer Lucinde de la tyrannie où elle est, et la mettre en votre pouvoir. Vous m'avez plu d'abord; je me connais en gens, et elle ne peut pas mieux choisir.

L'amour risque des choses extraordinaires, et nous avons concerté ensemble une manière de stratagème qui pourra peut-être nous réussir. Toutes nos mesures sont déjà prises : l'homme à qui nous avons affaire n'est pas des plus fins de ce monde ; et si cette aventure nous manque, nous trouverons mille autres voies pour arriver à notre but. Attendez-moi là seulement, je reviens vous querir.

(Clitandre se retire dans le fond du théâtre.)

SCÈNE IV

SGANARELLE, LISETTE

LISETTE

Monsieur, allégresse ! allégresse !

SGANARELLE

Qu'est-ce ?

LISETTE

Réjouissez-vous.

SGANARELLE

De quoi ?

LISETTE

Réjouissez-vous, vous dis-je.

SGANARELLE

Dis-moi donc ce que c'est, et puis je me réjouirai peut-être.

LISETTE

Non. Je veux que vous vous réjouissiez auparavant, que vous chantiez, que vous dansiez.

SGANARELLE

Sur quoi?

LISETTE

Sur ma parole.

SGANARELLE

Allons donc. (Il chante et danse.) La, lera la, la, la, lera la. Que diable!

LISETTE

Monsieur, votre fille est guérie.

SGANARELLE

Ma fille est guérie!

LISETTE

Oui. Je vous amène un médecin, mais un médecin d'importance, qui fait des cures merveilleuses, et qui se moque des autres médecins.

SGANARELLE

Où est-il?

LISETTE

Je vais le faire entrer.

SGANARELLE, seul.

Il faut voir si celui-ci fera plus que les autres.

SCÈNE V

CLITANDRE, en habit de médecin; SGANARELLE, LISETTE

LISETTE, amenant Clitandre.

Le voici.

SGANARELLE

Voilà un médecin qui a la barbe bien jeune.

LISETTE

La science ne se mesure pas à la barbe, et ce n'est pas par le menton qu'il est habile.

SGANARELLE

Monsieur, on m'a dit que vous aviez des remèdes admirables pour faire aller à la selle.

CLITANDRE

Monsieur, mes remèdes sont différents de ceux des autres. Ils ont l'émétique, des saignées, les médecines et les lavements; mais moi, je guéris par des paroles, par des sons, par des lettres, par des talismans, et par des anneaux constellés.

LISETTE

Que vous ai-je dit?

SGANARELLE

Voilà un grand homme!

LISETTE

Monsieur, comme votre fille est là tout habillée dans une chaise, je vais la faire passer ici.

SGANARELLE

Oui, fais.

CLITANDRE, tâtant le pouls à Sganarelle.

Votre fille est bien malade.

SGANARELLE

Vous connaissez cela ici?

CLITANDRE

Oui, par la sympathie qu'il y a entre le père et la fille.

SCÈNE VI

SGANARELLE, LUCINDE, CLITANDRE, LISETTE

LISETTE, à Clitandre.

Tenez, monsieur, voilà une chaise auprès d'elle.
(A Sganarelle.) Allons, laissez-les là tous deux.

SGANARELLE

Pourquoi? Je veux demeurer là.

LISETTE

Vous moquez-vous? Il faut s'éloigner. Un médecin a cent choses à demander qu'il n'est pas honnête qu'un homme entende.
(Sganarelle et Lisette s'éloignent.)

CLITANDRE, bas, à Lucinde.

Ah! madame, que le ravissement où je me trouve est grand! et que je sais peu par où vous commencer mon discours! Tant que je ne vous ai parlé que des

yeux, j'avais, ce me semblait, cent choses à vous dire; et maintenant que j'ai la liberté de vous parler de la façon que je souhaitais, je demeure interdit, et la grande joie où je suis étouffe toutes mes paroles.

LUCINDE

Je puis vous dire la même chose; et je sens, comme vous, des mouvements de joie qui m'empêchent de pouvoir parler.

CLITANDRE

Ah! madame, que je serais heureux s'il était vrai que vous sentissiez tout ce que je sens, et qu'il me fût permis de juger de votre âme par la mienne! Mais, madame, puis-je au moins croire que ce soit à vous à qui je doive la pensée de cet heureux stratagème qui me fait jouir de votre présence?

LUCINDE

Si vous ne m'en devez pas la pensée, vous m'êtes redevable au moins d'en avoir approuvé la proposition avec beaucoup de joie.

SGANARELLE, à Lisette.

Il me semble qu'il lui parle de bien près.

LISETTE, à Sganarelle.

C'est qu'il observe sa physionomie et tous les traits de son visage.

CLITANDRE, à Lucinde.

Serez-vous constante, madame, dans ces bontés que vous me témoignez?

LUCINDE

Mais vous, serez-vous ferme dans les résolutions que vous avez montrées?

CLITANDRE

Ah! madame, jusqu'à la mort. Je n'ai point de plus forte envie que d'être à vous, et je vais le faire paraître dans ce que vous m'allez voir faire.

SGANARELLE, à Clitandre.

Eh bien! notre malade? Elle me semble un peu plus gaie.

CLITANDRE

C'est que j'ai déjà fait agir sur elle un de ces remèdes que mon art m'enseigne. Comme l'esprit a grand empire sur le corps, et que c'est de lui bien souvent que procèdent les maladies, ma coutume est de courir à guérir les esprits avant que de venir aux corps. J'ai donc observé ses regards, les traits de son visage, et les lignes de ses deux mains; et, par la science que le ciel m'a donnée, j'ai reconnu que c'était de l'esprit qu'elle était malade, et que tout son mal ne venait que d'une imagination dérégulée, d'un désir dépravé de vouloir être mariée. Pour moi, je ne vois rien de plus extravagant et de plus ridicule que cette envie qu'on a du mariage.

SGANARELLE, à part.

Voilà un habile homme!

CLITANDRE

Et j'ai eu et aurai pour lui toute ma vie une aversion effroyable.

SGANARELLE, à part.

Voilà un grand médecin!

CLITANDRE

Mais comme il faut flatter l'imagination des malades, et que j'ai vu en elle de l'aliénation d'esprit, et même qu'il y avait du péril à ne lui pas donner un prompt secours, je l'ai prise par son faible, et lui ai dit que j'étais venu ici pour vous la demander en mariage. Soudain son visage a changé, son teint s'est éclairci, ses yeux se sont animés; et si vous voulez, pour quelques jours, l'entretenir dans cette erreur, vous verrez que nous la tirerons d'où elle est.

SGANARELLE

Oui-dà, je le veux bien.

CLITANDRE

Après, nous ferons agir d'autres remèdes pour la guérir entièrement de cette fantaisie.

SGANARELLE

Oui, cela est le mieux du monde. Eh bien! ma fille, voilà monsieur qui a envie de t'épouser, et je lui ai dit que je le voulais bien.

LUCINDE

Hélas! est-il possible?

SGANARELLE

Oui.

LUCINDE

Mais tout de bon?

SGANARELLE

Oui, oui.

LUCINDE, à Clitandre.

Quoi! vous êtes dans les sentiments d'être mon mari?

CLITANDRE

Oui, madame.

LUCINDE

Et mon père y consent?

SGANARELLE

Oui, ma fille.

LUCINDE

Ah! que je suis heureuse, si cela est véritable!

CLITANDRE

N'en doutez point, madame. Ce n'est pas d'aujourd'hui que je vous aime, et que je brûle de me voir votre mari. Je ne suis venu ici que pour cela; et si vous voulez que je vous dise nettement les choses comme elles sont, cet habit n'est qu'un pur prétexte inventé, et je n'ai fait le médecin que pour m'approcher de vous, et obtenir [plus facilement] ce que je souhaite.

LUCINDE

C'est me donner des marques d'un amour bien tendre, et j'y suis sensible autant que je le puis.

SGANARELLE, à part.

O la folle! ô la folle! ô la folle!

LUCINDE

Vous voulez donc bien, mon père, me donner monsieur pour époux?

SGANARELLE

Oui. Ça, donne-moi ta main. Donnez-moi un peu aussi la vôtre, pour voir.

CLITANDRE

Mais, monsieur...

SGANARELLE, étouffant de rire.

Non, non, c'est pour... pour lui contenter l'esprit. Touchez là. Voilà qui est fait.

CLITANDRE

Acceptez, pour gage de ma foi, cet anneau que je vous donne. (Bas, à Sganarelle.) C'est un anneau constellé, qui guérit les égarements d'esprit.

LUCINDE

Faisons donc le contrat, afin que rien n'y manque.

CLITANDRE

Hélas! je le veux bien. (Bas, à Sganarelle.) Je vais faire monter l'homme qui écrit mes remèdes, et lui faire croire que c'est un notaire.

SGANARELLE

Fort bien.

CLITANDRE

Holà! faites monter le notaire que j'ai amené avec moi.

LUCINDE

Quoi! vous aviez amené un notaire?

CLITANDRE

Oui, madame.

LUCINDE

J'en suis ravie.

SGANARELLE

O la folle! ô la folle!

SCÈNE VII

LE NOTAIRE, CLITANDRE, SGANARELLE, LUCINDE, LISETTE

(Clitandre parle bas au notaire.)

SGANARELLE, au notaire.

Oui, monsieur, il faut faire un contrat pour ces deux personnes-là. Écrivez. (A Lucinde.) Voilà le contrat qu'on fait. (Au notaire.) Je lui donne vingt mille écus en mariage. Écrivez.

LUCINDE

Je vous suis bien obligée, mon père.

LE NOTAIRE

Voilà qui est fait. Vous n'avez qu'à venir signer.

SGANARELLE

Voilà un contrat bientôt bâti.

CLITANDRE, à Sganarelle.

[Mais] au moins, [monsieur...]

SGANARELLE

Eh! non, vous dis-je. Sait-on pas bien... (Au notaire.) Allons, donnez-lui la plume pour signer. (A Lucinde.) Allons, signe, signe, signe. Va, va, je signerai tantôt, moi.

LUCINDE

Non, non, je veux avoir le contrat entre mes mains.

SGANARELLE

Eh bien! tiens. (Après avoir signé.) Es-tu contente?

LUCINDE

Plus qu'on ne peut s'imaginer.

SGANARELLE

Voilà qui est bien, voilà qui est bien.

CLITANDRE

Au reste, je n'ai pas eu seulement la précaution d'amener un notaire; j'ai eu celle encore de faire venir des voix et des instruments [et des danseurs] pour célébrer la fête, et pour nous réjouir. Qu'on les fasse venir. Ce sont des gens que je mène avec moi, et dont je me sers tous les jours pour pacifier avec leur harmonie [et leurs danses] les troubles de l'esprit.

SCÈNE VIII

LA COMÉDIE, LE BALLET, LA MUSIQUE, ensemble.

Sans nous tous les hommes
Deviendraient malsains,
Et c'est nous qui sommes
Leurs grands médecins.

LA COMÉDIE

Veut-on qu'on rabatte,
Par des moyens doux,
Les vapeurs de rate
Qui vous minent tous?
Qu'on laisse Hippocrate,
Et qu'on vienne à nous.

TOUS TROIS ENSEMBLE

Sans nous tous les hommes
Deviendraient malsains,
Et c'est nous qui sommes
Leurs grands médecins.

(Pendant que les Jeux, les Ris et les Plaisirs dansent, Clitandre emmène Lucinde.)

SCÈNE IX

SGANARELLE, LISETTE, LA COMÉDIE, LA MUSIQUE, LE BALLET,
JEUX, RIS, PLAISIRS

SGANARELLE

Voilà une plaisante façon de guérir ! Où est donc ma fille et le médecin ?

LISETTE

Ils sont allés achever le reste du mariage.

SGANARELLE

Comment, le mariage ?

LISETTE

Ma foi, monsieur, la bécasse est bridée¹, et vous avez cru faire un jeu, qui demeure une vérité.

SGANARELLE

Comment diable ! (Il veut aller après Clitandre et Lucinde, les danseurs le retiennent.) Laissez-moi aller, laissez-moi aller, vous dis-je. (Les danseurs le retiennent toujours.) Encore ? (Ils veulent faire danser Sganarelle de force.) Peste des gens !

¹ Locution proverbiale tirée de la chasse. On prend les bécasses avec des lacets ou collets, et elles se brident elles-mêmes. (P.)

LE MISANTHROPE

COMÉDIE (1666)

PERSONNAGES

ACTEURS

ALCESTE, amant de Célimène

PHILINTE, ami d'Alceste

ORONTE, amant de Célimène

CÉLIMÈNE, amante d'Alceste

ÉLIANTE, cousine de Célimène

ARSINOË, amie de Célimène

ACASTE

CLITANDRE } marquis

BASQUE, valet de Célimène

UN GARDE, de la maréchaussée de France

DUBOIS, valet d'Alceste

MOLIÈRE

LA THORILLIÈRE

DU CROISY

Arm. BÉJART

M^{lle} DE BRIEM^{lle} DU PARC

LA GRANGE

DE BRIE

BÉJART

La scène se passe à Paris, dans la maison de Célimène.

LE MISANTHROPE

COMÉDIE EN CINQ ACTES

(1666)

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

PHILINTE, ALCESTE

PHILINTE

Qu'est-ce donc ? qu'avez-vous ?

ALCESTE, assis.

Laissez-moi, je vous prie.

PHILINTE

Mais encor, dites-moi, quelle bizarrerie...

ALCESTE

Laissez-moi là, vous dis-je, et courez vous cacher.

PHILINTE

Mais on entend les gens au moins sans se fâcher.

ALCESTE

Moi, je veux me fâcher, et ne veux point entendre.

PHILINTE

Dans vos brusques chagrins je ne puis vous comprendre,
Et, quoique amis, enfin, je suis tout des premiers...

ALCESTE, se levant brusquement.

Moi, votre ami? Rayez cela de vos papiers.
J'ai fait jusques ici profession de l'être;
Mais, après ce qu'en vous je viens de voir paraître,
Je vous déclare net que je ne le suis plus,
Et ne veux nulle place en des cœurs corrompus.

PHILINTE

Je suis donc bien coupable, Alceste, à votre compte?

ALCESTE

Allez, vous devriez mourir de pure honte;
Une telle action ne saurait s'excuser,
Et tout homme d'honneur s'en doit scandaliser.
Je vous vois accabler un homme de caresses,
Et témoigner pour lui les dernières tendresses;
De protestations, d'offres, et de serments,
Vous chargez la fureur de vos embrassements,
Et quand je vous demande après quel est cet homme,
A peine pouvez-vous dire comme il se nomme;
Votre chaleur pour lui tombe en vous séparant,
Et vous me le traitez, à moi, d'indifférent.
Morbleu! c'est une chose indigne, lâche, infâme,
De s'abaisser ainsi jusqu'à trahir son âme;
Et si, par un malheur, j'en avais fait autant,
Je m'irais, de regret, pendre tout à l'instant.

PHILINTE

Je ne vois pas, pour moi, que le cas soit pendable;

Et je vous supplierai d'avoir pour agréable
Que je me fasse un peu grâce sur votre arrêt,
Et ne me pende pas pour cela, s'il vous plaît.

ALCESTE

Que la plaisanterie est de mauvaise grâce!

PHILINTE

Mais, sérieusement, que voulez-vous qu'on fasse?

ALCESTE

Je veux qu'on soit sincère, et qu'en homme d'honneur
On ne lâche aucun mot qui ne parte du cœur.

PHILINTE

Lorsqu'un homme vous vient embrasser avec joie,
Il faut bien le payer de la même monnaie,
Répondre comme on peut à ses empressements,
Et rendre offre pour offre, et serments pour serments.

ALCESTE

Non, je ne puis souffrir cette lâche méthode
Qu'affectent la plupart de vos gens à la mode;
Et je ne hais rien tant que les contorsions
De tous ces grands faiseurs de protestations,
Ces affables donneurs d'embrassades frivoles,
Ces obligeants diseurs d'inutiles paroles,
Qui de civilités avec tous font combat
Et traitent du même air l'honnête homme et le fat.
Quel avantage a-t-on qu'un homme vous caresse,
Vous jure amitié, foi, zèle, estime, tendresse,
Et vous fasse de vous un éloge éclatant,
Lorsqu'au premier faquin il court en faire autant?

Non, non, il n'est point d'âme un peu bien située
 Qui veuille d'une estime ainsi prostituée;
 Et la plus glorieuse a des régals peu chers,
 Dès qu'on voit qu'on nous mêle avec tout l'univers;
 Sur quelque préférence une estime se fonde,
 Et c'est n'estimer rien qu'estimer tout le monde.
 Puisque vous y donnez, dans ces vices du temps,
 Morbleu! vous n'êtes pas pour être de mes gens;
 Je refuse d'un cœur la vaste complaisance
 Qui ne fait de mérite aucune différence;
 Je veux qu'on me distingue; et, pour le trancher net,
 L'ami du genre humain n'est point du tout mon fait.

PHILINTE

Mais, quand on est du monde, il faut bien que l'on rende
 Quelques dehors civils que l'usage demande.

ALCESTE

Non, vous dis-je; on devrait châtier sans pitié
 Ce commerce honteux de semblants d'amitié.
 Je veux que l'on soit homme, et qu'en toute rencontre
 Le fond de notre cœur dans nos discours se montre,
 Que ce soit lui qui parle, et que nos sentiments
 Ne se masquent jamais sous de vains compliments.

PHILINTE

Il est bien des endroits où la pleine franchise
 Deviendrait ridicule, et serait peu permise;
 Et parfois, n'en déplaît à votre austère honneur,
 Il est bon de cacher ce qu'on a dans le cœur.
 Serait-il à propos, et de la bienséance,
 De dire à mille gens tout ce que d'eux on pense?

Et quand on a quelqu'un qu'on hait ou qui déplaît,
Lui doit-on déclarer la chose comme elle est ?

ALCESTE

Oui.

PHILINTE

Quoi ! vous iriez dire à la vieille Émilie
Qu'à son âge il sied mal de faire la jolie,
Et que le blanc qu'elle a scandalise chacun ?

ALCESTE

Sans doute.

PHILINTE

A Dorilas, qu'il est trop importun ;
Et qu'il n'est, à la cour, oreille qu'il ne lasse
A conter sa bravoure et l'éclat de sa race ?

ALCESTE

Fort bien.

PHILINTE

Vous vous moquez.

ALCESTE

Je ne me moque point,
Et je vais n'épargner personne sur ce point.
Mes yeux sont trop blessés, et la cour et la ville
Ne m'offrent rien qu'objets à m'échauffer la bile ;
J'entre en une humeur noire, en un chagrin profond,
Quand je vois vivre entre eux les hommes comme ils
Je ne trouve partout que lâche flatterie, [font.
Qu'injustice, intérêt, trahison, fourberie ;

Je n'y puis plus tenir, j'enrage; et mon dessein
Est de rompre en visière à tout le genre humain.

PHILINTE

Ce chagrin philosophe est un peu trop sauvage.
Je ris des noirs accès où je vous envisage,
Et crois voir en nous deux, sous mêmes soins nourris,
Les deux frères que peint *l'École des maris*,
Dont...

ALCESTE

Mon Dieu! laissons là vos comparaisons fades.

PHILINTE

Non: tout de bon, quittez toutes ces incartades.
Le monde par vos soins ne se changera pas:
Et, puisque la franchise a pour vous tant d'appas,
Je vous dirai tout franc que cette maladie,
Partout où vous allez, donne la comédie;
Et qu'un si grand courroux contre les mœurs du temps
Vous tourne en ridicule auprès de bien des gens.

ALCESTE

[demande:

Tant mieux, morbleu! tant mieux, c'est ce que je
Ce m'est un fort bon signe, et ma joie en est grande.
Tous les hommes me sont à tel point odieux,
Que je serais fâché d'être sage à leurs yeux.

PHILINTE

Vous voulez un grand mal à la nature humaine.

ALCESTE

Oui, j'ai conçu pour elle une effroyable haine.

PHILINTE

Tous les pauvres mortels, sans nulle exception,
Seront enveloppés dans cette aversion?
Encore en est-il bien, dans le siècle où nous sommes...

ALCESTE

Non, elle est générale, et je hais tous les hommes :
Les uns, parce qu'ils sont méchants et malfaisants,
Et les autres, pour être aux méchants complaisants,
Et n'avoir pas pour eux ces haines vigoureuses
Que doit donner le vice aux âmes vertueuses.
De cette complaisance on voit l'injuste excès
Pour le franc scélérat avec qui j'ai procès.
Au travers de son masque on voit à plein le traître ;
Partout il est connu pour tout ce qu'il peut être ;
Et ses roulements d'yeux, et son ton radouci,
N'imposent qu'à des gens qui ne sont point d'ici.
On sait que ce pied-plat, digne qu'on le confonde,
Par de sales emplois s'est poussé dans le monde,
Et que par eux son sort, de splendeur revêtu,
Fait gronder le mérite et rougir la vertu.
Quelques titres honteux qu'en tous lieux on lui donne,
Son misérable honneur ne voit pour lui personne !
Nommez-le fourbe, infâme, et scélérat maudit,
Tout le monde en convient, et nul n'y contredit,
Cependant sa grimace est partout bien venue ;
On l'accueille, on lui rit, partout il s'insinue ;
Et s'il est, par la brigue, un rang à disputer,
Sur le plus honnête homme on le voit l'emporter.
Têtebleu ! ce me sont de mortelles blessures,
De voir qu'avec le vice on garde des mesures ;
Et parfois il me prend des mouvements soudains
De fuir dans un désert l'approche des humains.

PHILINTE

Mon Dieu! des mœurs du temps mettons-nous moins en
 Et faisons un peu grâce à la nature humaine; [peine,
 Ne l'examinons point dans la grande rigueur,
 Et voyons ses défauts avec quelque douceur.
 Il faut, parmi le monde, une vertu traitable:
 A force de sagesse on peut être blâmable;
 La parfaite raison fuit toute extrémité,
 Et veut que l'on soit sage avec sobriété.
 Cette grande roideur des vertus des vieux âges
 Heurte trop notre siècle et les communs usages;
 Elle veut aux mortels trop de perfection:
 Il faut fléchir au temps sans obstination;
 Et c'est une folie à nulle autre seconde
 De vouloir se mêler de corriger le monde.
 J'observe, comme vous, cent choses tous les jours
 Qui pourraient mieux aller, prenant un autre cours;
 Mais, quoi qu'à chaque pas je puisse voir paraître,
 En courroux, comme vous, on ne me voit point être;
 Je prends tout doucement les hommes comme ils sont,
 J'accoutume mon âme à souffrir ce qu'ils font;
 Et je crois qu'à la cour, de même qu'à la ville,
 Mon flegme est philosophe autant que votre bile.

ALCESTE

Mais ce flegme, monsieur, qui raisonnez si bien,
 Ce flegme pourra-t-il ne s'échauffer de rien?
 Et s'il faut, par hasard, qu'un ami vous trahisse,
 Que pour avoir vos biens on dresse un artifice,
 Ou qu'on tâche à semer de méchants bruits de vous,
 Verrez-vous tout cela sans vous mettre en courroux?

PHILINTE

Oui, je vois ces défauts, dont votre âme murmure,

Comme vices unis à l'humaine nature ;
Et mon esprit enfin n'est pas plus offensé
De voir un homme fourbe, injuste, intéressé,
Que de voir des vautours affamés de carnage,
Des singes malfaisants, et des loups pleins de rage.

ALCESTE

Je me verrai trahir, mettre en pièces, voler,
Sans que je sois... Morbleu ! je ne veux point parler,
Tant ce raisonnement est plein d'impertinence !

PHILINTE

Ma foi, vous feriez bien de garder le silence.
Contre votre partie éclatez un peu moins,
Et donnez au procès une part de vos soins.

ALCESTE

Je n'en donnerai point, c'est une chose dite.

PHILINTE

Mais qui voulez-vous donc qui pour vous sollicite ?

ALCESTE

Qui je veux ? La raison, mon bon droit, l'équité.

PHILINTE

Aucun juge par vous ne sera visité ?

ALCESTE

Non. Est-ce que ma cause est injuste ou douteuse ?

PHILINTE

J'en demeure d'accord ; mais la brigue est fâcheuse,
Et...

ALCESTE

Non. J'ai résolu de n'en pas faire un pas.
J'ai tort, ou j'ai raison.

PHILINTE

Ne vous y fiez pas.

ALCESTE

Je ne remuerai point.

PHILINTE

Votre partie est forte,
Et peut, par sa cabale, entraîner...

ALCESTE

Il n'importe.

PHILINTE

Vous vous tromperez.

ALCESTE

Soit. J'en veux voir le succès.

PHILINTE

Mais...

ALCESTE

J'aurai le plaisir de perdre mon procès.

PHILINTE

Mais enfin...

ALCESTE

Je verrai dans cette plaiderie
Si les hommes auront assez d'effronterie,

Seront assez méchants, scélérats, et pervers,
Pour me faire injustice aux yeux de l'univers.

PHILINTE

Quel homme!

ALCESTE

Je voudrais, m'en coûtât-il grand'chose,
Pour la beauté du fait, avoir perdu ma cause.

PHILINTE

On se rirait de vous, Alceste, tout de bon,
Si l'on vous entendait parler de la façon.

ALCESTE

Tant pis pour qui rirait.

PHILINTE

Mais cette rectitude
Que vous voulez en tout avec exactitude;
Cette pleine droiture où vous vous renfermez,
La trouvez-vous ici dans ce que vous aimez?
Je m'étonne, pour moi, qu'étant, comme il le semble,
Vous et le genre humain si fort brouillés ensemble,
Malgré tout ce qui peut vous le rendre odieux,
Vous ayez pris chez lui ce qui charme vos yeux;
Et ce qui me surprend encore davantage,
C'est cet étrange choix où votre cœur s'engage.
La sincère Éliante a du penchant pour vous,
La prude Arsinoé vous voit d'un œil fort doux:
Cependant à leurs vœux votre âme se refuse,
Tandis qu'en ses liens Célimène l'amuse,
De qui l'humeur coquette et l'esprit médisant
Semblent si fort donner dans les mœurs d'à présent.

D'où vient que, leur portant une haine mortelle,
 Vous pouvez bien souffrir ce qu'en tient cette belle?
 Ne sont-ce plus défauts dans un objet si doux?
 Ne les voyez-vous pas, ou les excusez-vous?

ALCESTE

Non. L'amour que je sens pour cette jeune veuve
 Ne ferme point mes yeux aux défauts qu'on lui trouve;
 Et je suis, quelque ardeur qu'elle m'ait pu donner,
 Le premier à les voir, comme à les condamner.
 Mais avec tout cela, quoi que je puisse faire,
 Je confesse mon faible; elle a l'art de me plaire:
 J'ai beau voir ses défauts, et j'ai beau l'en blâmer,
 En dépit qu'on en ait, elle se fait aimer;
 Sa grâce est la plus forte; et sans doute ma flamme
 De ces vices du temps pourra purger son âme.

PHILINTE

Si vous faites cela, vous ne ferez pas peu.
 Vous croyez être donc aimé d'elle?

ALCESTE

Oui, parbleu!
 Je ne l'aimerais pas, si je ne croyais l'être.

PHILINTE

Mais si son amitié pour vous se fait paraître,
 D'où vient que vos rivaux vous causent de l'ennui?

ALCESTE

C'est qu'un cœur bien atteint veut qu'on soit tout à lui;
 Et je ne viens ici qu'à dessein de lui dire
 Tout ce que là-dessus ma passion m'inspire.

PHILINTE

Pour moi, si je n'avais qu'à former des désirs,
 Sa cousine Éliante aurait tous mes soupirs;
 Son cœur, qui vous estime, est solide et sincère;
 Et ce choix plus conforme était mieux votre affaire.

ALCESTE

Il est vrai: ma raison me le dit chaque jour:
 Mais la raison n'est pas ce qui règle l'amour.

PHILINTE

Je crains fort pour vos feux, et l'espoir où vous êtes
 Pourrait...

SCÈNE II

ORONTE, ALCESTE, PHILINTE

ORONTE, à Alceste.

J'ai su là-bas que, pour quelques emplettes,
 Éliante est sortie, et Célimène aussi;
 Mais comme l'on m'a dit que vous étiez ici,
 J'ai monté pour vous dire, et d'un cœur véritable,
 Que j'ai conçu pour vous une estime incroyable,
 Et que, depuis longtemps, cette estime m'a mis
 Dans un ardent désir d'être de vos amis.
 Oui, mon cœur au mérite aime à rendre justice,
 Et je brûle qu'un nœud d'amitié nous unisse.
 Je crois qu'un ami chaud, et de ma qualité,
 N'est pas assurément pour être rejeté.

(Pendant le discours d'Oronte, Alceste est rêveur, et semble ne pas entendre que c'est à lui qu'on parle. Il ne sort de sa rêverie que quand Oronte lui dit:)

C'est à vous, s'il vous plaît, que ce discours s'adresse.

ALCESTE

A moi, monsieur?

ORONTE

A vous. Trouvez-vous qu'il vous blesse?

ALCESTE

Non pas. Mais la surprise est fort grande pour moi,
Et je n'attendais pas l'honneur que je reçois.

ORONTE

L'estime où je vous tiens ne doit point vous surprendre,
Et de tout l'univers vous la pouvez prétendre.

ALCESTE

Monsieur...

ORONTE

L'État n'a rien qui ne soit au-dessous
Du mérite éclatant que l'on découvre en vous.

ALCESTE

Monsieur...

ORONTE

Oui, de ma part, je vous tiens préférable
A tout ce que j'y vois de plus considérable.

ALCESTE

Monsieur...

ORONTE

Sois-je du ciel écrasé, si je mens!
Et, pour vous confirmer ici mes sentiments,
Souffrez qu'à cœur ouvert, monsieur, je vous embrasse,

Et qu'en votre amitié je vous demande place.
Touchez là, s'il vous plaît. Vous me la promettez,
Votre amitié?

ALCESTE

Monsieur...

ORONTE

Quoi! vous y résistez?

ALCESTE

Monsieur, c'est trop d'honneur que vous me voulez
Mais l'amitié demande un peu plus de mystère; [faire;
Et c'est assurément en profaner le nom
Que de vouloir le mettre à toute occasion.
Avec lumière et choix cette union veut naître;
Avant que nous lier, il faut nous mieux connaître;
Et nous pourrions avoir telles complexions,
Que tous deux du marché nous nous repentirions.

ORONTE

Parbleu! c'est là-dessus parler en homme sage,
Et je vous en estime encore davantage.
Souffrons donc que le temps forme des nœuds si doux;
Mais cependant je m'offre entièrement à vous.
S'il faut faire à la cour pour vous quelque ouverture,
On sait qu'auprès du roi je fais quelque figure;
Il m'écoute, et dans tout il en use, ma foi,
Le plus honnêtement du monde avecque moi.
Enfin je suis à vous de toutes les manières;
Et comme votre esprit a de grandes lumières,
Je viens, pour commencer entre nous ce beau nœud,
Vous montrer un sonnet que j'ai fait depuis peu
Et savoir s'il est bon qu'au public je l'expose.

ALCESTE

Monsieur, je suis mal propre à décider la chose.
Veuillez m'en dispenser.

ORONTE

Pourquoi?

ALCESTE

J'ai le défaut
D'être un peu plus sincère en cela qu'il ne faut.

ORONTE

C'est ce que je demande; et j'aurais lieu de plainte,
Si, m'exposant à vous pour me parler sans feinte,
Vous alliez me trahir, et me déguiser rien.

ALCESTE

Puisqu'il vous plaît ainsi, monsieur, je le veux bien.

ORONTE

Sonnet. C'est un sonnet... *L'espoir...* C'est une dame
Qui de quelque espérance avait flatté ma flamme.
L'espoir... Ce ne sont point de ces grands vers pompeux
Mais de petits vers doux, tendres, et langoureux.

ALCESTE

Nous verrons bien.

ORONTE

L'espoir... Je ne sais si le style
Pourra vous en paraître assez net et facile,
Et si du choix des mots vous vous contenterez.

ALCESTE

Nous allons voir, monsieur.

ORONTE

Au reste, vous saurez
Que je n'ai demeuré qu'un quart d'heure à le faire.

ALCESTE

Voyons, monsieur; le temps ne fait rien à l'affaire.

ORONTE, lit.

L'espoir, il est vrai, nous soulage,
Et nous berce un temps notre ennui;
Mais, Philis, le triste avantage,
Lorsque rien ne marche après lui!

PHILINTE

Je suis déjà charmé de ce petit morceau.

ALCESTE, bas, à Philinte.

Quoi! vous avez le front de trouver cela beau?

ORONTE

Vous êtes de la complaisance;
Mais vous en deviez moins avoir,
Et ne vous pas mettre en dépense
Pour ne me donner que l'espoir.

PHILINTE

Ah! qu'en termes galants ces choses-là sont mises!

ALCESTE, bas, à Philinte.

Morbleu! vil complaisant, vous louez des sottises.

ORONTE

S'il faut qu'une attente éternelle
 Pousse à bout l'ardeur de mon zèle,
 Le trépas sera mon recours.
 Vos soins ne m'en peuvent distraire :
 Belle Philis, on désespère
 Alors qu'on espère toujours.

PHILINTE

La chute en est jolie, amoureuse, admirable.

ALCESTE, bas, à part.

La peste de ta chute, empoisonneur, au diable!
 En eusses-tu fait une à te casser le nez!

PHILINTE

Je n'ai jamais ouï de vers si bien tournés.

ALCESTE, bas, à part.

Morbleu!

ORONTE, à Philinte.

Vous me flattez; et vous croyez peut-être...

PHILINTE

Non, je ne flatte point.

ALCESTE, bas, à part.

Eh! que fais-tu donc, traître?

ORONTE, à Alceste.

Mais, pour vous, vous savez quel est notre traité.
 Parlez-moi, je vous prie, avec sincérité.

ALCESTE

Monsieur, cette matière est toujours délicate,
Et sur le bel esprit nous aimons qu'on nous flatte.
Mais un jour, à quelqu'un dont je tairai le nom,
Je disais, en voyant des vers de sa façon,
Qu'il faut qu'un galant homme ait toujours grand empire
Sur les démangeaisons qui nous prennent d'écrire;
Qu'il doit tenir la bride aux grands empressements
Qu'on a de faire éclat de tels amusements;
Et que, par la chaleur de montrer ses ouvrages,
On s'expose à jouer de mauvais personnages.

ORONTE

Est-ce que vous voulez me déclarer par là
Que j'ai tort de vouloir...

ALCESTE

Je ne dis pas cela.

Mais je lui disais, moi, qu'un froid écrit assomme;
Qu'il ne faut que ce faible à décrier un homme;
Et qu'eût-on d'autre part cent belles qualités,
On regarde les gens par leurs méchants côtés.

ORONTE

Est-ce qu'à mon sonnet vous trouvez à redire?

ALCESTE

Je ne dis pas cela. Mais, pour ne point écrire,
Je lui mettais aux yeux comme, dans notre temps,
Cette soif a gâté de fort honnêtes gens.

ORONTE

Est-ce que j'écris mal? et leur ressemblerais-je?

ALCESTE

Je ne dis pas cela. Mais enfin, lui disais-je,
 Quel besoin si pressant avez-vous de rimer ?
 Et qui diantre vous pousse à vous faire imprimer ?
 Si l'on peut pardonner l'essor d'un mauvais livre,
 Ce n'est qu'aux malheureux qui composent pour vivre.
 Croyez-moi, résistez à vos tentations,
 Dérobez au public ces occupations,
 Et n'allez point quitter, de quoi que l'on vous somme,
 Le nom que dans la cour vous avez d'honnête homme,
 Pour prendre, de la main d'un avide imprimeur,
 Celui de ridicule et misérable auteur.
 C'est ce que je tâchai de lui faire comprendre.

ORONTE

Voilà qui va fort bien, et je crois vous entendre.
 Mais ne puis-je savoir ce que dans mon sonnet...

ALCESTE

Franchement, il est bon à mettre au cabinet¹.
 Vous vous êtes réglé sur de méchants modèles,
 Et vos expressions ne sont point naturelles.

Qu'est-ce que : *Nous berce un temps notre ennui ?*
 Et que, *Rien ne marche après lui ?*

¹ Un grand nombre de termes ont vieilli depuis Molière, et leur signification a été considérablement altérée. A cette époque, le mot de *cabinet*, exclusivement consacré à un lieu de recueillement et d'étude, n'avait point encore été détourné à l'acception qu'il a reçue des utiles et commodes innovations de l'architecture moderne. Du temps de Molière, des vers bons à *mettre au cabinet*, ne signifiaient autre chose que des vers indignes de voir le jour et de recevoir les honneurs de l'impression.

*Que, Ne vous pas mettre en dépense,
 Pour ne me donner que l'espoir ?
 Et que, Philis, on désespère,
 Alors qu'on espère toujours ?*

Ce style figuré, dont on fait vanité,
 Sort du bon caractère et de la vérité;
 Ce n'est que jeu de mots, qu'affectation pure,
 Et ce n'est point ainsi que parle la nature.
 Le méchant goût du siècle en cela me fait peur;
 Nos pères, tout grossiers, l'avaient beaucoup meilleur
 Et je prise bien moins tout ce que l'on admire,
 Qu'une vieille chanson que je m'en vais vous dire.

Si le roi m'avait donné
 Paris, sa grand'ville,
 Et qu'il me fallût quitter
 L'amour de ma mie,
 Je dirais au roi Henri:
 Reprenez votre Paris,
 J'aime mieux ma mie, ô gué!
 J'aime mieux ma mie.

La rime n'est pas riche, et le style en est vieux:
 Mais ne voyez-vous pas que cela vaut bien mieux
 Que ces colifichets dont le bon sens murmure,
 Et que la passion parle là toute pure ?

Si le roi m'avait donné
 Paris, sa grand'ville,
 Et qu'il me fallût quitter
 L'amour de ma mie,
 Je dirais au roi Henri:
 Reprenez votre Paris,
 J'aime mieux ma mie, ô gué!
 J'aime mieux ma mie.

Voilà ce que peut dire un cœur vraiment épris.

(A Philinte, qui rit.)

Oui, monsieur le rieur, malgré vos beaux esprits,
J'estime plus cela que la pompe fleurie
De tous ces faux brillants où chacun se récrie.

ORONTE

Et moi, je vous soutiens que mes vers sont fort bons.

ALCESTE

Pour les trouver ainsi, vous avez vos raisons;
Mais vous trouverez bon que j'en puisse avoir d'autres
Qui se dispenseront de se soumettre aux vôtres.

ORONTE

Il me suffit de voir que d'autres en font cas.

ALCESTE

C'est qu'ils ont l'art de feindre; et moi, je ne l'ai pas.

ORONTE

Croyez-vous donc avoir tant d'esprit en partage?

ALCESTE

Si je louais vos vers, j'en aurais davantage.

ORONTE

Je me passerai fort que vous les approuviez.

ALCESTE

Il faut bien, s'il vous plaît, que vous vous en passiez.

ORONTE

Je voudrais bien, pour voir, que, de votre manière,
Vous en composassiez sur la même matière.

ALCESTE

J'en pourrais, par malheur, faire d'aussi méchants;
Mais je me garderais de les montrer aux gens.

ORONTE

Vous me parlez bien ferme; et cette suffisance...

ALCESTE

Autre part que chez moi cherchez qui vous encense.

ORONTE

Mais, mon petit monsieur, prenez-le un peu moins haut.

ALCESTE

Ma foi, mon grand monsieur, je le prends comme il faut.

PHILINTE, se mettant entre deux.

Eh! messieurs, c'en est trop; laissez cela, de grâce.

ORONTE

Ah! j'ai tort, je l'avoue, et je quitte la place.
Je suis votre valet, monsieur, de tout mon cœur.

ALCESTE

Et moi, je suis, monsieur, votre humble serviteur.

SCÈNE III

PHILINTE, ALCESTE

PHILINTE

Eh bien! vous le voyez. Pour être trop sincère,
Vous voilà sur les bras une fâcheuse affaire;
Et j'ai bien vu qu'Oronte, afin d'être flatté...

ALCESTE

Ne me parlez pas.

PHILINTE

Mais...

ALCESTE

Plus de société.

PHILINTE

C'est trop...

ALCESTE

Laissez-moi là.

PHILINTE

Si je...

ALCESTE

Point de langage.

PHILINTE

Mais quoi!...

ALCESTE

Je n'entends rien.

PHILINTE

Mais...

ALCESTE

Encore?

PHILINTE

On outrage...

ALCESTE

Ah! parbleu! c'en est trop. Ne suivez point mes pas.

PHILINTE

Vous vous moquez de moi; je ne vous quitte pas.

RIDEAU

ACTE SECOND

SCÈNE PREMIÈRE

ALCESTE, CÉLIMÈNE

ALCESTE

Madame, voulez-vous que je vous parle net ?
De vos façons d'agir je suis mal satisfait :
Contre elles dans mon cœur trop de bile s'assemble,
Et je sens qu'il faudra que nous rompions ensemble :
Oui, je vous tromperais de parler autrement,
Tôt ou tard nous romprons indubitablement ;
Et je vous promettrais mille fois le contraire,
Que je ne serais pas en pouvoir de le faire.

CÉLIMÈNE

C'est pour me quereller donc, à ce que je voi,
Que vous avez voulu me ramener chez moi ?

ALCESTE

Je ne querelle point. Mais votre humeur, madame,
Ouvre au premier venu trop d'accès dans votre âme :
Vous avez trop d'amants qu'on voit vous obséder ;
Et mon cœur de cela ne peut s'accommoder.

CÉLIMÈNE

Des amants que je fais me rendez-vous coupable ?
 Puis-je empêcher les gens de me trouver aimable ?
 Et lorsque pour me voir ils font de doux efforts,
 Dois-je prendre un bâton pour les mettre dehors ?

ALCESTE

Non, ce n'est pas, madame, un bâton qu'il faut prendre,
 Mais un cœur à leurs vœux moins facile et moins tendre.
 Je sais que vos appas vous suivent en tous lieux ;
 Mais votre accueil retient ceux qu'attirent vos yeux ;
 Et sa douceur, offerte à qui vous rend les armes,
 Achève sur les cœurs l'ouvrage de vos charmes.
 Le trop riant espoir que vous leur présentez
 Attache autour de vous leurs assiduités ;
 Et votre complaisance, un peu moins étendue,
 De tant de soupirants chasserait la cohue.
 Mais, au moins, dites-moi, madame, par quel sort
 Votre Clitandre a l'heur de vous plaire si fort ?
 Sur quel fonds de métier et de vertu sublime
 Appuyez-vous en lui l'honneur de votre estime ?
 Est-ce par l'ongle long qu'il porte au petit doigt
 Qu'il s'est acquis chez vous l'estime où l'on le voit ?
 Vous êtes-vous rendue, avec tout le beau monde,
 Au mérite éclatant de sa perruque blonde ?
 Sont-ce ses grands canons qui vous le font aimer ?
 L'amas de ses rubans a-t-il su vous charmer ?
 Est-ce par les appas de sa vaste rhingrave¹
 Qu'il a gagné votre âme en faisant votre esclave ?

¹ Sorte de haute-de-chausses fort amples, ainsi appelés du nom d'un seigneur allemand, gouverneur de Maëstricht, qui en introduisit la mode. (MÉNAGE.)

Ou sa façon de rire, et son ton de fausset,
Ont-ils de vous toucher su trouver le secret?

CÉLIMÈNE

Qu'injustement de lui vous prenez de l'ombrage!
Ne savez-vous pas bien pourquoi je le ménage;
Et que dans mon procès, ainsi qu'il m'a promis,
Il peut intéresser tout ce qu'il a d'amis?

ALCESTE

Perdez votre procès, madame, avec constance,
Et ne ménagez point un rival qui m'offense.

CÉLIMÈNE

Mais de tout l'univers vous devenez jaloux!

ALCESTE

C'est que tout l'univers et bien reçu de vous.

CÉLIMÈNE

C'est ce qui doit rasseoir votre âme effarouchée,
Puisque ma complaisance est sur tous épanchée:
Et vous auriez plus lieu de vous en offenser,
Si vous me la voyiez sur un seul ramasser.

ALCESTE

Mais moi, que vous blâmez de trop de jalousie,
Qu'ai-je de plus qu'eux tous, madame, je vous prie?

CÉLIMÈNE

Le bonheur de savoir que vous êtes aimé.

ALCESTE

Et quel lieu de le croire, à mon cœur enflammé?

CÉLIMÈNE

Je pense qu'ayant pris le soin de vous le dire,
Un aveu de la sorte a de quoi vous suffire.

ALCESTE

Mais qui m'assurera que, dans le même instant,
Vous n'en disiez peut-être aux autres tout autant?

CÉLIMÈNE

Certes, pour un amant, la fleurette est mignonne,
Et vous me traitez là de gentille personne.
Eh bien! pour vous ôter d'un semblable souci,
De tout ce que j'ai dit je me dédis ici;
Et rien ne saurait plus vous tromper que vous-même;
Soyez content.

ALCESTE

Morbleu! faut-il que je vous aime!
Ah! que si de vos mains je rattrape mon cœur,
Je bénirai le ciel de ce rare bonheur!
Je ne le cèle pas, je fais tout mon possible
A rompre de ce cœur l'attachement terrible;
Mais mes plus grands efforts n'ont rien fait jusqu'ici,
Et c'est pour mes péchés que je vous aime ainsi.

CÉLIMÈNE

Il est vrai, votre ardeur est pour moi sans seconde.

ALCESTE

Oui, je puis là-dessus défier tout le monde.
Mon amour ne se peut concevoir; et jamais
Personne n'a, madame, aimé comme je fais.

CÉLIMÈNE

En effet, la méthode en est toute nouvelle,
Car vous aimez les gens pour leur faire querelle;
Ce n'est qu'en mots fâcheux qu'éclate votre ardeur,
Et l'on n'a vu jamais un amour si grondeur.

ALCESTE

Mais il ne tient qu'à vous que son chagrin ne passe.
A tous nos démêlés coupons chemin, de grâce;
Parlons à cœur ouvert, et voyons d'arrêter...

SCÈNE II

CÉLIMÈNE, ALCESTE, BASQUE

CÉLIMÈNE

Qu'est-ce ?

BASQUE

Acaste est là-bas.

CÉLIMÈNE

Eh bien ! faites monter.

SCÈNE III

CÉLIMÈNE, ALCESTE

ALCESTE

Quoi ! l'on ne peut jamais vous parler tête à tête ?
A recevoir le monde on vous voit toujours prête ;
Et vous ne pouvez pas, un seul moment de tous,
Vous résoudre à souffrir de n'être pas chez vous ?

CÉLIMÈNE

Voulez-vous qu'avec lui je me fasse une affaire?

ALCESTE

Vous avez des égards qui ne sauraient me plaire.

CÉLIMÈNE

C'est un homme à jamais ne me le pardonner,
S'il savait que sa vue eût pu m'importuner.

ALCESTE

Et que vous fait cela pour vous gêner de sorte...

CÉLIMÈNE

Mon Dieu! de ses pareils la bienveillance importe
Et ce sont de ces gens qui, je ne sais comment,
Ont gagné, dans la cour, de parler hautement.
Dans tous les entretiens on les voit s'introduire;
Ils ne sauraient servir, mais ils peuvent vous nuire;
Et jamais, quelque appui qu'on puisse avoir d'ailleurs,
On ne doit se brouiller avec ces grands brailleurs.

ALCESTE

Enfin, quoi qu'il en soit, et sur quoi qu'on se fonde,
Vous trouvez des raisons pour souffrir tout le monde;
Et les précautions de votre jugement...

SCÈNE IV

ALCESTE, CÉLIMÈNE, BASQUE

BASQUE

Voici Clitandre encor, madame.

ALCESTE

Justement.

CÉLIMÈNE

Où courez-vous?

ALCESTE

Je sors.

CÉLIMÈNE

Demeurez.

ALCESTE

Pourquoi faire?

CÉLIMÈNE

Demeurez.

ALCESTE

Je ne puis.

CÉLIMÈNE

Je le veux.

ALCESTE

Point d'affaire.

Ces conversations ne font que m'ennuyer,
Et c'est trop que vouloir me les faire essayer.

CÉLIMÈNE

Je le veux, je le veux.

ALCESTE

Non, il m'est impossible.

CÉLIMÈNE

Eh bien! allez, sortez, il vous est tout loisible.

SCÈNE V

ÉLIANTE, PHILINTE, ACASTE, CLITANDRE, ALCESTE, CÉLIMÈNE,
BASQUE

ÉLIANTE, à Célimène.

Voici les deux marquis qui montent avec nous.
Vous l'est-on venu dire ?

CÉLIMÈNE

(A Basque.)

Oui. Des sièges pour tous.
(Basque donne des sièges, et sort.)

(A Alceste.)

Vous n'êtes pas sorti ?

ALCESTE

Non ; mais je veux, madame,
Ou pour eux, ou pour moi, faire expliquer votre âme.

CÉLIMÈNE

Taisez-vous.

ALCESTE

Aujourd'hui vous vous expliquerez.

CÉLIMÈNE

Vous perdez le sens.

ALCESTE

Point. Vous vous déclarerez.

CÉLIMÈNE

Ah !

ALCESTE

Vous prendrez parti.

CÉLIMÈNE

Vous vous moquez, je pense.

ALCESTE

Non. Mais vous choisirez. C'est trop de patience.

CLITANDRE

Parbleu! je viens du Louvre, où Cléonte, au levé,
Madame, a bien paru ridicule achevé.
N'a-t-il point quelque ami qui pût, sur ses manières,
D'un charitable avis lui prêter les lumières?

CÉLIMÈNE

Dans le monde, à vrai dire, il se barbouille fort;
Partout il porte un air qui saute aux yeux d'abord;
Et lorsqu'on le revoit après un peu d'absence,
On le retrouve encor plus plein d'extravagance.

ACASTE

Parbleu! s'il faut parler de gens extravagants,
Je viens d'en essayer un des plus fatigants;
Damon le raisonneur, qui m'a, ne vous déplaît,
Une heure, au grand soleil, tenu hors de ma chaise.

CÉLIMÈNE

C'est un parleur étrange, et qui trouve toujours
L'art de ne vous rien dire avec de grands discours;
Dans les propos qu'il tient on ne voit jamais goutte,
Et ce n'est que du bruit que tout ce qu'on écoute.

ÉLIANTE, à Philinte.

Ce début n'est pas mal; et, contre le prochain,
La conversation prend un assez bon train.

CLITANDRE

Timante encor, madame, est un bon caractère.

CÉLIMÈNE

C'est de la tête aux pieds un homme tout mystère,
Qui vous jette, en passant, un coup d'œil égaré,
Et, sans aucune affaire, est toujours affairé.
Tout ce qu'il vous débite en grimaces abonde;
A force de façons, il assomme le monde;
Sans cesse il a tout bas, pour rompre l'entretien,
Un secret à vous dire, et ce secret n'est rien;
De la moindre vétille il fait une merveille,
Et, jusques au bonjour, il dit tout à l'oreille.

ACASTE

Et Géralde, madame?

CÉLIMÈNE

O l'ennuyeux conteur!

Jamais on ne le voit sortir du grand seigneur;
Dans le brillant commerce il se mêle sans cesse,
Et ne cite jamais que duc, prince, ou princesse.
La qualité l'entête, et tous ses entretiens
Ne sont que de chevaux, d'équipage, et de chiens
Il tutaye, en parlant, ceux du plus haut étage,
Et le nom de monsieur est chez lui hors d'usage.

CLITANDRE

On dit qu'avec Bélise il est du dernier bien.

CÉLIMÈNE

Le pauvre esprit de femme, et le sec entretien
 Lorsqu'elle vient me voir, je souffre le martyre;
 Il faut suer sans cesse à chercher que lui dire;
 Et la stérilité de son expression
 Fait mourir à tous coups la conversation.
 En vain, pour attaquer son stupide silence,
 De tous les lieux communs vous prenez l'assistance,
 Le beau temps et la pluie, et le froid et le chaud,
 Sont des fonds qu'avec elle on épuise bientôt.
 Cependant sa visite, assez insupportable,
 Traîne en une longueur encore épouvantable;
 Et l'on demande l'heure, et l'on bâille vingt fois,
 Qu'elle grouille¹ aussi peu qu'une pièce de bois.

ACASTE

Que vous semble d'Adraste?

CÉLIMÈNE

Ah! quel orgueil extrême;
 C'est un homme gonflé de l'amour de soi-même.
 Son mérite jamais n'est content de la cour;
 Contre elle il fait métier de pester chaque jour;
 Et l'on ne donne emploi, charge ni bénéfice,
 Qu'à tout ce qu'il se croit on ne fasse injustice.

CLITANDRE

Mais le jeune Cléon, chez qui vont aujourd'hui
 Nos plus honnêtes gens, que dites-vous de lui?

¹ Vieux mot qui signifie *remuer*. Il était fort usité alors; c'est au moins ce qu'on peut conclure du passage suivant de *Ménage*: NOUS DISONS *je ne puis me grouiller*, pour dire, je ne puis me remuer. Molière l'a encore employé dans le *Bourgeois gentilhomme*. Il a vieilli.

CÉLIMÈNE

Que de son cuisiner il s'est fait un mérite,
Et que c'est à sa table à qui l'on rend visite.

ÉLIANTE

Il prend soin d'y servir des mets fort délicats.

CÉLIMÈNE

Oui; mais je voudrais bien qu'il ne s'y servit pas :
C'est un fort méchant plat que sa sottise personne,
Et qui gâte, à mon goût, tous les repas qu'il donne.

PHILINTE

On fait assez de cas de son oncle Damis ;
Qu'en dites-vous, madame ?

CÉLIMÈNE

Il est de mes amis.

PHILINTE

Je le trouve honnête homme, et d'un air assez sage.

CÉLIMÈNE

Oui; mais il veut avoir trop d'esprit, dont j'enrage.
Il est guindé sans cesse : et, dans tous ses propos,
On voit qu'il se travaille à dire de bons mots.
Depuis que dans la tête il s'est mis d'être habile,
Rien ne touche son goût, tant il est difficile.
Il veut voir des défauts à tout ce qu'on écrit,
Et pense que louer n'est pas d'un bel esprit,
Que c'est être savant que trouver à redire,
Qu'il n'appartient qu'aux sots d'admirer et de rire,
Et qu'en n'approuvant rien des ouvrages du temps,
Il se met au-dessus de tous les autres gens.

Aux conversations même il trouve à reprendre :
 Ce sont propos trop bas pour y daigner descendre ;
 Et, les deux bras croisés, du haut de son esprit,
 Il regarde en pitié tout ce que chacun dit.

ACASTE

Dieu me damne ! voilà son portrait véritable.

CLITANDRE, à Célième.

Pour bien peindre les gens vous êtes admirable.

ALCESTE

Allons, ferme, poussez, mes bons amis de cour ;
 Vous n'en épargnez point, et chacun a son tour :
 Cependant aucun d'eux à vos yeux ne se montre,
 Qu'on ne vous voie en hâte aller à sa rencontre,
 Lui présenter la main, et d'un baiser flatteur
 Appuyer les serments d'être son serviteur.

CLITANDRE

[blesse,

Pourquoi s'en prendre à nous ? Si ce qu'on dit vous
 Il faut que le reproche à madame s'adresse.

ALCESTE

Non, morbleu ! c'est à vous ; et vos ris complaisants
 Tirent de son esprit tous ces traits médisants.
 Son humeur satirique est sans cesse nourrie
 Par le coupable encens de votre flatterie ;
 Et son cœur à railler trouverait moins d'appas,
 S'il avait observé qu'on ne l'applaudît pas.
 C'est ainsi qu'aux flatteurs on doit partout se prendre
 Des vices où l'on voit les humains se répandre.

PHILINTE

Mais pourquoi pour ces gens un intérêt si grand,
 Vous qui condamneriez ce qu'en eux on reprend ?

CÉLIMÈNE

Et ne faut-il pas bien que monsieur contredise ?
 A la commune voix veut-on qu'il se réduise,
 Et qu'il ne fasse pas éclater en tous lieux
 L'esprit contrariant qu'il a reçu des cieux ?
 Le sentiment d'autrui n'est jamais pour lui plaire :
 Il prend toujours en main l'opinion contraire.
 Et penserait paraître un homme du commun,
 Si l'on voyait qu'il fût de l'avis de quelqu'un.
 L'honneur de contredire a pour lui tant de charmes,
 Qu'il prend contre lui-même assez souvent les armes ;
 Et ses vrais sentiments sont combattus par lui,
 Aussitôt qu'il les voit dans la bouche d'autrui.

ALCESTE

Les rieurs sont pour vous, madame, c'est tout dire ;
 Et vous pouvez pousser contre moi la satire.

PHILINTE

Mais il est véritable aussi que votre esprit
 Se gendarme toujours contre tout ce qu'on dit ;
 Et que par un chagrin que lui-même il avoue,
 Il ne saurait souffrir qu'on blâme ni qu'on loue.

ALCESTE

C'est que jamais, morbleu ! les hommes n'ont raison ;
 Que le chagrin contre eux est toujours de saison,
 Et que je vois qu'ils sont, sur toutes les affaires,
 Loueurs impertinents, ou censeurs téméraires.

CÉLIMÈNE

Mais...

ALCESTE

Non, madame, non, quand j'en devrais mourir,
Vous avez des plaisirs que je ne puis souffrir;
Et l'on a tort ici de nourrir dans votre âme
Ce grand attachement aux défauts qu'on y blâme.

CLITANDRE

Pour moi, je ne sais pas; mais j'avouerai tout haut
Que j'ai cru jusqu'ici madame sans défaut.

ACASTE

De grâces et d'attraits je vois qu'elle est pourvue;
Mais les défauts qu'elle a ne frappent point ma vue.

ALCESTE

Ils frappent tous la mienne; et, loin de m'en cacher,
Elle sait que j'ai soin de les lui reprocher.
Plus on aime quelqu'un, moins il faut qu'on le flatte;
A ne rien pardonner le pur amour éclate;
Et je bannirais, moi, tous ces lâches amants
Que je verrais soumis à tous mes sentiments,
Et dont, à tout propos, les molles complaisances
Donneraient de l'encens à mes extravagances.

CÉLIMÈNE

Enfin, s'il faut qu'à vous s'en rapportent les cœurs,
On doit, pour bien aimer, renoncer aux douceurs
Et du parfait amour mettre l'honneur suprême
A bien injurier les personnes qu'on aime.

ÉLIANTE

L'amour pour l'ordinaire, est peu fait à ces lois,
 Et l'on voit les amants vanter toujours leur choix.
 Jamais leur passion n'y voit rien de blâmable,
 Et dans l'objet aimé tout leur devient aimable;
 Ils comptent les défauts pour des perfections,
 Et savent y donner de favorables noms.
 La pâle est au jasmin en blancheur comparable;
 La noire à faire peur, une brune adorable;
 La maigre a de la taille et de la liberté;
 La grasse est, dans son port, pleine de majesté,
 La malpropre sur soi, de peu d'attraits chargée,
 Est mise sous le nom de beauté négligée;
 La géante paraît une déesse aux yeux;
 La naine, un abrégé des merveilles des cieus;
 L'orgueilleuse a le cœur digne d'une couronne;
 La fourbe a de l'esprit; la sottie est toute bonne;
 La trop grande parleuse est d'agréable humeur;
 Et la muette garde une honnête pudeur.
 C'est ainsi qu'un amant, dont l'ardeur est extrême,¹
 Aime jusqu'aux défauts des personnes qu'il aime¹.

ALCESTE

Et moi, je soutiens, moi...

CÉLIMÈNE

Brisons là ce discours,
 Et dans la galerie allons faire deux tours.
 Quoi! vous vous en allez, messieurs?

¹ Ce morceau charmant est tout ce qui nous reste d'une traduction de Lucrèce en prose et en vers, que Molière avait achevée, et dont il brûla le manuscrit.

CLITANDRE et ACASTE

Non pas, madame.

ALCESTE

La peur de leur départ occupe fort votre âme.
Sortez quand vous voudrez, messieurs; mais j'avertis
Que je ne sors qu'après que vous serez sortis.

ACASTE

A moins de voir madame en être importunée,
Rien ne m'appelle ailleurs de toute la journée.

CLITANDRE

Moi, pourvu que je puisse être au petit couché,
Je n'ai point d'autre affaire où je sois attaché.

CÉLIMÈNE, à Alceste.

C'est pour rire, je crois.

ALCESTE

Non, en aucune sorte.

Nous verrons si c'est moi que vous voudrez qui sorte.

SCÈNE VI

ALCESTE, CÉLIMÈNE, ÉLIANTE, ACASTE, PHILINTE, CLITANDRE,
BASQUE

BASQUE, à Alceste.

Monsieur, un homme est là qui voudrait vous parler
Pour affaire, dit-il, qu'on ne peut reculer.

ALCESTE

Dis-lui que je n'ai point d'affaires si pressées.

BASQUE

Il porte une jaquette à grand'basques plissées,
Avec du dor dessus¹.

CÉLIMÈNE, à Alceste.

Allez voir ce que c'est,
Ou bien faites-le entrer.

SCÈNE VII

ALCESTE, CÉLIMÈNE, ÉLIANTE, ACASTE, PHILINTE, CLITANDRE,
UN GARDE de la maréchaussée.

ALCESTE, allant au devant du garde.

Qu'est-ce donc qu'il vous plaît ?
Venez, monsieur.

LE GARDE

Monsieur, j'ai deux mots à vous dire.

ALCESTE

Vous pouvez parler haut, monsieur, pour m'en instruire.

LE GARDE

Messieurs les maréchaux, dont j'ai commandement,
Vous mandent de venir les trouver promptement,
Monsieur.

ALCESTE

Qui ? moi, monsieur ?

¹ C'est ici la peinture de l'uniforme d'usage pour les exempts des maréchaux.

LE GARDE

Vous-même.

ALCESTE

Et pourquoi faire ?

PHILINTE, à Alceste.

C'est d'Oronte et de vous la ridicule affaire.

CÉLIMÈNE, à Philinte.

Comment ?

PHILINTE

Oronte et lui se sont tantôt bravés
Sur certains petits vers qu'il n'a pas approuvés ;
Et l'on veut assoupir la chose en sa naissance.

ALCESTE

Moi, je n'aurai jamais de lâche complaisance.

PHILINTE

Mais il faut suivre l'ordre : allons, disposez-vous.

ALCESTE

Quel accommodement veut-on faire entre nous ?
La voix de ces messieurs me condamnera-t-elle
A trouver bons les vers qui font notre querelle ?
Je ne me dédis point de ce que j'en ai dit,
Je les trouve méchants.

PHILINTE

Mais d'un plus doux esprit...

ALCESTE

Je n'en démordrai point, les vers sont exécrables.

PHILINTE

Vous devez faire voir des sentiments traitables.
Allons, venez.

ALCESTE

J'irai; mais rien n'aura pouvoir
De me faire dédire.

PHILINTE

Allons vous faire voir.

ALCESTE

Hors qu'un commandement exprès du roi me vienne
De trouver bons les vers dont on se met en peine,
Je soutiendrai toujours, morbleu! qu'ils sont mauvais.
Et qu'un homme est pendable après les avoir faits.

(A Clitandre et à Acaste, qui rient.)

Par la sambleu! messieurs, je ne croyais pas être
Si plaisant que je suis.

CÉLIMÈNE

Allez vite paraître

Où vous devez.

ALCESTE

J'y vais, madame; et sur mes pas
Je reviens en ce lieu pour vider nos débats.

RIDEAU

ACTE TROISIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

CLITANDRE, ACASTE

CLITANDRE

Cher marquis, je te vois l'âme bien satisfaite ;
Toute chose t'égaie, et rien ne t'inquiète.
En bonne foi, crois-tu, sans t'éblouir les yeux,
Avoir de grands sujets de paraître joyeux ?

ACASTE

Parbleu ! je ne vois pas, lorsque je m'examine,
Où prendre aucun sujet d'avoir l'âme chagrine.
J'ai du bien, je suis jeune, et sors d'une maison
Qui se peut dire noble avec quelque raison ;
Et je crois, par le rang que me donne ma race,
Qu'il est fort peu d'emplois dont je ne sois en passe.
Pour le cœur, dont surtout nous devons faire cas,
On sait sans vanité, que je n'en manque pas ;
Et l'on m'a vu pousser dans le monde une affaire
D'une assez vigoureuse et gaillarde manière.
Pour de l'esprit, j'en ai, sans doute ; et du bon goût
A juger sans étude et raisonner de tout ;

A faire aux nouveautés, dont je suis idolâtre,
 Figure de savant sur les bancs du théâtre¹;
 Y décider en chef, et faire du fracas
 A tous les beaux endroits qui méritent des has.
 Je suis assez adroit; j'ai bon air, bonne mine,
 Les dents belles surtout, et la taille fort fine.
 Quant à se mettre bien, je crois, sans me flatter,
 Qu'on serait mal venu de me le disputer.
 Je me vois dans l'estime autant qu'on y puisse être,
 Fort aimé du beau sexe, et bien auprès du maître.
 Je crois qu'avec cela, mon cher marquis, je crois,
 Qu'on peut, par tout pays, être content de soi.

CLITANDRE

Oui. Mais, trouvant ailleurs des conquêtes faciles,
 Pourquoi pousser ici des soupirs inutiles?

ACASTE

Moi? Parbleu! je ne suis de taille ni d'humeur
 A pouvoir d'une belle essayer la froideur.
 C'est aux gens mal tournés, aux mérites vulgaires,
 A brûler constamment pour les beautés sévères,
 A languir à leurs pieds et souffrir leurs rigueurs,
 A chercher le secours des soupirs et des pleurs,
 Et tâcher, par des soins d'une très longue suite,
 D'obtenir ce qu'on nie à leur peu de mérite.
 Mais les gens de mon air, marquis, ne sont pas faits
 Pour aimer à crédit, et faire tous les frais.

¹ Les jeunes seigneurs se plaçaient autrefois sur le théâtre; et ce voisinage, loin de gêner Molière, le forçait sans doute à donner plus de vérité à ses peintures. Ainsi le public avait le plaisir de contempler en même temps et les originaux et les copies.

Quelque rare que soit le mérite des belles,
Je pense, Dieu merci, qu'on vaut son prix comme elles ;
Que, pour se faire honneur d'un cœur comme le mien,
Ce n'est pas la raison qu'il ne leur coûte rien ;
Et qu'au moins, à tout mettre en de justes balances,
Il faut qu'à frais communs se fassent les avances.

CLITANDRE

Tu penses donc, marquis, être fort bien ici ?

ACASTE

J'ai quelque lieu, marquis, de le penser ainsi.

CLITANDRE

Crois-moi ; détache-toi de cette erreur extrême :
Tu te flattes, mon cher, et t'aveugles toi-même.

ACASTE

Il est vrai, je me flatte et m'aveugle, en effet.

CLITANDRE .

Mais qui te fait juger ton bonheur si parfait ?

ACASTE

Je me flatte.

CLITANDRE

Sur quoi fonder tes conjectures ?

ACASTE

Je m'aveugle.

CLITANDRE

En as-tu des preuves qui soient sûres ?

ACASTE

Je m'abuse, te dis-je.

CLITANDRE

Est-ce que de ses vœux
Célimène t'a fait quelques secrets aveux ?

ACASTE

Non, je suis maltraité.

CLITANDRE

Réponds-moi, je te prie.

ACASTE

Je n'ai que des rebuts.

CLITANDRE

Laissons la raillerie,
Et me dis quel espoir on peut t'avoir donné.

ACASTE

Je suis le misérable, et toi le fortuné ;
On a pour ma personne une aversion grande,
Et quelqu'un de ces jours il faut que je me pende.

CLITANDRE

Oh ! ça, veux-tu, marquis, pour ajuster nos vœux,
Que nous tombions d'accord d'une chose tous deux ;
Que qui pourra montrer une marque certaine
D'avoir meilleure part au cœur de Célimène,
L'autre ici fera place au vainqueur prétendu,
Et le délivrera d'un rival assidu ?

ACASTE

Ah! parbleu, tu me plais avec un tel langage,
Et, du bon de mon cœur, à cela je m'engage.
Mais chut!

SCÈNE II

CÉLIMÈNE, ACASTE, CLITANDRE .

CÉLIMÈNE

Encore ici?

CLITANDRE

L'amour retient nos pas.

CÉLIMÈNE

Je viens d'ouïr entrer un carrosse là-bas.
Savez-vous qui c'est?

CLITANDRE

Non.

SCÈNE III

CÉLIMÈNE, ACASTE, CLITANDRE, BASQUE

BASQUE

Arsinoé, madame,
Monte ici pour vous voir.

CÉLIMÈNE

Que me veut cette femme ?

BASQUE

Éliante là-bas est à l'entretenir.

CÉLIMÈNE

De quoi s'avise-t-elle, et qui la fait venir ?

ACASTE

Pour prude consommée en tous lieux elle passe,
Et l'ardeur de son zèle...

CÉLIMÈNE

Oui, oui, franche grimace.

Dans l'âme elle est du monde ; et ses soins tentent tout
Pour accrocher quelqu'un, sans en venir à bout.
Elle ne saurait voir qu'avec un œil d'envie
Les amants déclarés dont une autre est suivie ;
Et son triste mérite, abandonné de tous,
Contre le siècle aveugle est toujours en courroux.
Elle tâche à couvrir d'un faux voile de prude
Ce que chez elle on voit d'affreuse solitude ;
Et, pour sauver l'honneur de ses faibles appas,
Elle attache du crime au pouvoir qu'ils n'ont pas.
Cependant un amant plairait fort à la dame,
Et même pour Alceste elle a tendresse d'âme.
Ce qu'il me rend de soins outrage ses attraits ;
Elle veut que ce soit un vol que je lui fais ;
Et son jaloux dépit, qu'avec peine elle cache,
En tous endroits sous main contre moi se détache.
Enfin je n'ai rien vu de si sot à mon gré :
Elle est impertinente au suprême degré,
Et...

SCÈNE IV

ARSINOÉ, CÉLIMÈNE, CLITANDRE, ACASTE

CÉLIMÈNE

Ah! quel heureux sort en ce lieu vous amène?
Madame, sans mentir, j'étais de vous en peine.

ARSINOÉ

Je viens pour quelque avis que j'ai cru vous devoir.

CÉLIMÈNE

Ah! mon Dieu! que je suis contente de vous voir!
(Clitandre et Acaste sortent en riant.)

SCÈNE V

ARSINOÉ, CÉLIMÈNE

ARSINOÉ

Leur départ ne pouvait plus à propos se faire.

CÉLIMÈNE

Voulons-nous nous asseoir?

ARSINOÉ

Il n'est pas nécessaire.

Madame, l'amitié doit surtout éclater
Aux choses qui le plus nous peuvent importer;
Et comme il n'en est point de plus grande importance
Que celles de l'honneur et de la bienséance,
Je viens, par un avis qui touche votre honneur,
Témoigner l'amitié que pour vous a mon cœur.

Hier j'étais chez des gens de vertu singulière,
Où sur vous du discours on tourna la matière;
Et là votre conduite, avec ses grands éclats,
Madame, eut le malheur qu'on ne la loua pas.
Cette foule de gens dont vous souffrez visite,
Votre galanterie, et les bruits qu'elle excite,
Trouvèrent des censeurs plus qu'il n'aurait fallu,
Et bien plus rigoureux que je n'eusse voulu.
Vous pouvez bien penser quel parti je sus prendre;
Je fis ce que je pus pour vous pouvoir défendre;
Je vous excusai fort sur votre intention,
Et voulus de votre âme être la caution.
Mais vous savez qu'il est des choses dans la vie
Qu'on ne peut excuser, quoiqu'on en ait envie;
Et je me vis contrainte à demeurer d'accord
Que l'air dont vous vivez vous faisait un peu tort;
Qu'il prenait dans le monde une méchante face;
Qu'il n'est conte fâcheux que partout on n'en fasse;
Et que, si vous vouliez, tous vos déportements
Pourraient moins donner prise aux mauvais jugements
Non que j'y croie au fond l'honnêteté blessée:
Me préserve le ciel d'en avoir la pensée!
Mais aux ombres du crime on prête aisément foi,
Et ce n'est pas assez de bien vivre pour soi.
Madame, je vous crois l'âme trop raisonnable
Pour ne pas prendre bien cet avis profitable,
Et pour l'attribuer qu'aux mouvements secrets
D'un zèle qui m'attache à tous vos intérêts.

CÉLIMÈNE

Madame, j'ai beaucoup de grâces à vous rendre;
Un tel avis m'oblige; et, loin de le mal prendre,
J'en prétends reconnaître à l'instant la faveur

Par un avis aussi qui touche votre honneur ;
Et comme je vous vois vous montrer mon amie,
En m'apprenant les bruits que de moi l'on publie,
Je veux suivre, à mon tour, un exemple si doux,
En vous avertissant de ce qu'on dit de vous.
En un lieu, l'autre jour, où je faisais visite,
Je trouvai quelques gens d'un très rare mérite,
Qui, parlant des vrais soins d'une âme qui vit bien,
Firent tomber sur vous, madame, l'entretien.
Là, votre pruderie et vos éclats de zèle
Ne furent pas cités comme un fort bon modèle ;
Cette affectation d'un grave extérieur,
Vos discours éternels de sagesse et d'honneur,
Vos mines et vos cris aux ombres d'indécence
Que d'un mot ambigu peut avoir l'innocence,
Cette hauteur d'estime où vous êtes de vous,
Et ces yeux de pitié que vous jetez sur tous,
Vos fréquentes leçons et vos aigres censures
Sur des choses qui sont innocentes et pures,
Tout cela, si je puis vous parler franchement,
Madame, fut blâmé d'un commun sentiment.
A quoi bon, disaient-ils, cette mine modeste,
Et ce sage dehors que dément tout le reste ?
Elle est à bien prier exacte au dernier point ;
Mais elle bat ses gens, et ne les paye point.
Dans tous les lieux dévots elle étale un grand zèle ;
Mais elle met du blanc et veut paraître belle.
Elle fait des tableaux couvrir les nudités ;
Mais elle a de l'amour pour les réalités.
Pour moi, contre chacun je pris votre défense,
Et leur assurai fort que c'était médisance ;
Mais tous les sentiments combattirent le mien,
Et leur conclusion fut que vous feriez bien

De prendre moins de soin des actions des autres,
 Et de vous mettre un peu plus en peine des vôtres;
 Qu'on doit se regarder soi-même un fort long temps
 Avant que de songer à condamner les gens;
 Qu'il faut mettre le poids d'une vie exemplaire
 Dans les corrections qu'aux autres on veut faire;
 Et qu'encor vaut-il mieux s'en remettre, au besoin,
 A ceux à qui le ciel en a commis le soin.
 Madame, je vous crois aussi trop raisonnable
 Pour ne pas prendre bien cet avis profitable,
 Et pour l'attribuer qu'aux mouvements secrets
 D'un zèle qui m'attache à tous vos intérêts.

ARSINOË

A quoi qu'en reprenant on soit assujettie,
 Je ne m'attendais pas à cette repartie,
 Madame; et je vois bien, par ce qu'elle a d'aigreur,
 Que mon sincère avis vous a blessée au cœur.

CÉLIMÈNE

Au contraire, madame; et, si l'on était sage,
 Ces avis mutuels seraient mis en usage.
 On détruirait par là, traitant de bonne foi,
 Ce grand aveuglement où chacun est pour soi.
 Il ne tiendra qu'à vous qu'avec le même zèle
 Nous ne continuions cet office fidèle,
 Et ne prenions grand soin de nous dire entre nous
 Ce que nous entendrons, vous de moi, moi de vous.

ARSINOË

Ah! madame, de vous je ne puis rien entendre;
 C'est en moi que l'on peut trouver fort à reprendre.

CÉLIMÈNE

Madame, on peut, je crois, louer et blâmer tout;
 Et chacun a raison, suivant l'âge ou le goût.
 Il est une saison pour la galanterie,
 Il en est une aussi propre à la pruderie.
 On peut, par politique, en prendre le parti,
 Quand de nos jeunes ans l'éclat est amorti;
 Cela sert à couvrir de fâcheuses disgrâces.
 Je ne dis pas qu'un jour je ne suive vos traces:
 L'âge amènera tout; et ce n'est pas le temps,
 Madame, comme on sait, d'être prude à vingt ans.

ARSINOË

Certes, vous vous targuez d'un bien faible avantage,
 Et vous faites sonner terriblement votre âge¹.
 Ce que de plus que vous on en pourrait avoir
 N'est pas un si grand cas² pour s'en tant prévaloir;
 Et je ne sais pourquoi votre âme ainsi s'emporte,
 Madame, à me pousser de cette étrange sorte.

CÉLIMÈNE

Et moi, je ne sais pas, madame, aussi pourquoi
 On vous voit en tous lieux vous déchaîner sur moi.
 Faut-il de vos chagrins sans cesse à moi vous prendre?
 Et puis-je mais des soins qu'on ne va pas vous rendre?

¹ Cette métaphore expressive, tirée du bruit de la cloche, se trouve aussi dans *La Fontaine*. Faire sonner son âge, c'est avertir tout le monde qu'on est jeune, comme une cloche avertit d'un grand événement.

² *N'est pas un si grand cas*, pour dire, n'est pas une si grande chose. Cette locution, qui se trouve dans le Dictionnaire de l'Académie, édition de 1694, n'est plus d'aucun usage. (A.)

Si ma personne aux gens inspire de l'amour,
 Et si l'on continue à m'offrir chaque jour
 Des vœux que votre cœur peut souhaiter qu'on m'ôte,
 Je n'y saurais que faire, et ce n'est pas ma faute;
 Vous avez le champ libre, et je n'empêche pas
 Que, pour les attirer, vous n'ayez des appas.

ARSINOË

Hélas! et croyez-vous que l'on se mette en peine
 De ce nombre d'amants dont vous faites la vaine,
 Et qu'il ne nous soit pas fort aisé de juger
 A quel prix aujourd'hui l'on peut les engager?
 Pensez-vous faire croire, à voir comme tout roule,
 Que votre seul mérite attire cette foule?
 Qu'ils ne brûlent pour vous que d'un honnête amour,
 Et que pour vos vertus ils vous font tous la cour?
 On ne s'aveugle point par de vaines défaites;
 Le monde n'est point dupe; et j'en vois qui sont faites
 A pouvoir inspirer de tendres sentiments,
 Qui chez elles pourtant ne fixent point d'amants;
 Et de là nous pouvons tirer des conséquences [avances;
 Qu'on n'acquiert point leurs cœurs sans de grandes
 Qu'aucun, pour nos beaux yeux, n'est notre soupirant,
 Et qu'il faut acheter tous les soins qu'on nous rend.
 Ne vous enflez donc pas d'une si grande gloire
 Pour les petits brillants¹ d'une faible victoire;
 Et corrigez un peu l'orgueil de vos appas,
 De traiter pour cela les gens de haut en bas.

¹ Ce mot de *brillants* était autrefois d'un usage plus qu'aujourd'hui: on disait, *il y a bien des brillants, de grands brillants dans ce poème*: ces exemples sont tirés du Dictionnaire de l'Académie, édition de 1694. (A.)

Si nos yeux enviaient les conquêtes des vôtres,
Je pense qu'on pourrait faire comme les autres,
Ne se point ménager, et vous faire bien voir
Que l'on a des amants quand on en veut avoir.

CÉLIMÈNE

Ayez-en donc, madame, et voyons cette affaire;
Par ce rare secret efforcez-vous de plaire;
Et sans...

ARSINOË

Brisons, madame, un pareil entretien,
Il pousserait trop loin votre esprit et le mien;
Et j'aurais pris déjà le congé qu'il faut prendre,
Si mon carrosse encor ne m'obligeait d'attendre.

CÉLIMÈNE

Autant qu'il vous plaira vous pouvez arrêter,
Madame; et là-dessus rien ne doit vous hâter.
Mais, sans vous fatiguer de ma cérémonie,
Je m'en vais vous donner meilleure compagnie,
Et monsieur, qu'à propos le hasard fait venir,
Remplira mieux ma place à vous entretenir.

SCÈNE VI

ALCESTE, CÉLIMÈNE, ARSINOË

CÉLIMÈNE

Alceste, il faut que j'aille écrire un mot de lettre
Que, sans me faire tort, je ne saurais remettre.

Soyez avec madame; elle aura la bonté
D'excuser aisément mon incivilité.

SCÈNE VII

ALCESTE, ARSINOË

ARSINOË

Vous voyez, elle veut que je vous entretienne,
Attendant un moment que mon carrosse vienne;
Et jamais tous ses soins ne pouvaient m'offrir rien
Qui me fût plus charmant qu'un pareil entretien.
En vérité, les gens d'un mérite sublime
Entraînent de chacun et l'amour et l'estime;
Et le vôtre, sans doute, a des charmes secrets
Qui font entrer mon cœur dans tous vos intérêts.
Je voudrais que la cour, par un regard propice,
A ce que vous valez rendît plus de justice.
Vous avez à vous plaindre; et je suis en courroux
Quand je vois chaque jour qu'on ne fait rien pour vous.

ALCESTE

Moi, madame? Et sur quoi pourrais-je en rien prétendre?
Quel service à l'État est-ce qu'on m'a vu rendre?
Qu'ai-je fait, s'il vous plaît, de si brillant de soi,
Pour me plaindre à la cour qu'on ne fait rien pour moi?

ARSINOË

Tous ceux sur qui la cour jette des yeux propices
N'ont pas toujours rendu de ces fameux services.

Il faut l'occasion ainsi que le pouvoir;
Et le mérite enfin que vous nous faites voir
Devrait...

ALCESTE

Mon Dieu! laissons mon mérite, de grâce;
De quoi voulez-vous là que la cour s'embarrasse?
Elle aurait fort à faire, et ses soins seraient grands
D'avoir à déterrer le mérite de gens.

ARSINOË

Un mérite éclatant se déterre lui-même.
Du vôtre en bien des lieux on fait un cas extrême,
Et vous saurez de moi qu'en deux fort bons endroits
Vous fûtes hier loué par des gens d'un grand poids.

ALCESTE

Eh! madame, l'on loue aujourd'hui tout le monde,
Et le siècle par là n'a rien qu'on ne confonde.
Tout est d'un grand mérite également doué,
Ce n'est plus un honneur que de se voir loué;
D'éloges on regorge, à la tête on les jette,
Et mon valet de chambre est mis dans la gazette.

ARSINOË

[mieux,

Pour moi, je voudrais bien que, pour vous montrer
Une charge à la cour vous pût frapper les yeux.
Pour peu que d'y songer vous nous fassiez les mines,
On peut, pour vous servir, remuer des machines;
Et j'ai des gens en main que j'emploierai pour vous,
Qui vous feront à tout un chemin assez doux.

ALCESTE

Et que voudriez-vous, madame, que j'y fisse ?
 L'humeur dont je me sens veut que je m'en bannisse ;
 Le ciel ne m'a point fait, en me donnant le jour,
 Une âme compatible avec l'air de la cour.
 Je ne me trouve point les vertus nécessaires
 Pour y bien réussir, et faire mes affaires.
 Être franc et sincère est mon plus grand talent ;
 Je ne sais point jouer les hommes en parlant ;
 Et qui n'a pas le don de cacher ce qu'il pense.
 Doit faire en ce pays fort peu de résidence.
 Hors de la cour, sans doute, on n'a pas cet appui,
 Et ces titres d'honneur qu'elle donne aujourd'hui ;
 Mais on n'a pas aussi, perdant ces avantages,
 Le chagrin de jouer de fort sots personnages :
 On n'a point à souffrir mille rebuts cruels,
 On n'a point à louer les vers de messieurs tels,
 A donner de l'encens à madame une telle,
 Et de nos francs marquis essayer la cervelle.

ARSINOË

Laissons, puisqu'il vous plaît, ce chapitre de cour :
 Mais il faut que mon cœur vous plaigne en votre amour,
 Et, pour vous découvrir là-dessus mes pensées,
 Je souhaiterais fort vos ardeurs mieux placées.
 Vous méritez sans doute un sort beaucoup plus doux,
 Et celle qui vous charme est indigne de vous.

ALCESTE

Mais en disant cela, songez-vous, je vous prie,
 Que cette personne est, madame, votre amie ?

ARSINOË

Oui. Mais ma conscience est blessée en effet
De souffrir plus longtemps le tort que l'on vous fait.
L'état où je vous vois afflige trop mon âme,
Et je vous donne avis qu'on trahit votre flamme.

ALCESTE

C'est me montrer, madame, un tendre mouvement,
Et de pareils avis obligent un amant.

ARSINOË

Oui, toute mon amie, elle est et je la nomme
Indigne d'asservir le cœur d'un galant homme;
Et le sien n'a pour vous que de feintes douceurs.

ALCESTE

Cela se peut, madame, on ne voit pas les cœurs :
Mais votre charité se serait bien passée
De jeter dans le mien une telle pensée.

ARSINOË

Si vous ne voulez pas être désabusé,
Il faut ne vous rien dire; il est assez aisé.

ALCESTE

Non. Mais sur ce sujet, quoi que l'on nous expose,
Les doutes sont fâcheux plus que toute autre chose;
Et je voudrais, pour moi, qu'on ne me fit savoir
Que ce qu'avec clarté l'on peut me faire voir.

ARSINOË

Eh bien! c'est assez dit; et, sur cette matière,
Vous allez recevoir une pleine lumière.

Oui, je veux que de tout vos yeux vous fassent foi.
Donnez-moi seulement la main jusque chez moi ;
Là je vous ferai voir une preuve fidèle
De l'infidélité du cœur de votre belle ;
Et si pour d'autres yeux le vôtre peut brûler,
On pourra vous offrir de quoi vous consoler.

RIDEAU

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

ÉLIANTE, PHILINTE

PHILINTE

Non, l'on n'a point vu d'âme à manier si dure,
Ni d'accommodement plus pénible à conclure :
En vain de tous côtés on l'a voulu tourner,
Hors de son sentiment on n'a pu l'entraîner,
Et jamais différend si bizarre, je pense,
N'avait de ces messieurs occupé la prudence.
« Non, messieurs, disait-il, je ne me dédis point,
« Et tomberai d'accord de tout, hors de ce point.
« De quoi s'offense-t-il ? et que veut-il me dire ?
« Y va-t-il de sa gloire à ne pas bien écrire ?
« Que lui fait mon avis, qu'il a pris de travers ?
« On peut être honnête homme, et faire mal des vers :
« Ce n'est point à l'honneur que touchent ces matières.
« Je le tiens galant homme en toutes les manières,
« Homme de qualité, de mérite et de cœur,
« Tout ce qu'il vous plaira ; mais fort méchant auteur.
« Je louerai, si l'on veut, son train et sa dépense,
« Son adresse à cheval, aux armes, à la danse ;

« Mais, pour louer ses vers, je suis son serviteur ;
 « Et lorsque d'en mieux faire on n'a pas le bonheur,
 « On ne doit de rimer avoir aucune envie,
 « Qu'on n'y soit condamné sur peine de la vie. »
 Enfin toute la grâce et l'accommodement
 Où s'est avec effort plié son sentiment,
 C'est de dire, croyant adoucir bien son style :
 « Monsieur, je suis fâché d'être si difficile ;
 « Et, pour l'amour de vous, je voudrais, de bon cœur,
 « Avoir trouvé tantôt votre sonnet meilleur. »
 Et dans une embrassade on leur a, pour conclure,
 Fait vite envelopper toute la procédure.

ÉLIANTE

Dans ses façons d'agir il est fort singulier,
 Mais j'en fais, je l'avoue, un cas particulier ;
 Et la sincérité dont son âme se pique
 A quelque chose en soi de noble et d'héroïque.
 C'est une vertu rare, au siècle d'aujourd'hui,
 Et je la voudrais voir partout comme chez lui.

PHILINTE

Pour moi, plus je le vois, plus surtout je m'étonne
 De cette passion où son cœur s'abandonne.
 De l'humeur dont le ciel a voulu le former,
 Je ne sais pas comment il s'avise d'aimer ;
 Et je sais moins encor comment votre cousine
 Peut être la personne où son penchant l'incline.

ÉLIANTE

Cela fait assez voir que l'amour, dans les cœurs,
 N'est pas toujours produit par un rapport d'humeurs ;
 Et toutes ces raisons de douces sympathies
 Dans cet exemple-ci se trouvent démenties.

PHILINTE

Mais croyez-vous qu'on l'aime, aux choses qu'on peut
[voir?

ÉLIANTE

C'est un point qu'il n'est pas fort aisé de savoir.
Comment pouvoir juger s'il est vrai qu'elle l'aime?
Son cœur de ce qu'il sent n'est pas bien sûr lui-même;
Il aime quelquefois sans qu'il le sache bien,
Et croit aimer aussi, parfois qu'il n'en est rien.

PHILINTE

Je crois que notre ami, près de cette cousine,
Trouvera des chagrins plus qu'il ne s'imagine;
Et, s'il avait mon cœur, à dire vérité,
Il tournerait ses vœux tout d'un autre côté:
Et, par un choix plus juste, on le verrait, madame,
Profiter des bontés que lui montre votre âme.

ÉLIANTE

Pour moi, je n'en fais point de façons, et je crois
Qu'on doit, sur de tels points, être de bonne foi.
Je ne m'oppose point à toute sa tendresse;
Au contraire, mon cœur pour elle s'intéresse;
Et, si c'était qu'à moi la chose pût tenir,
Moi-même à ce qu'il aime on me verrait l'unir.
Mais si dans un tel choix, comme tout se peut faire,
Son amour éprouvait quelque destin contraire,
S'il fallait que d'un autre on couronnât les feux,
Je pourrais me résoudre à recevoir ses vœux;
Et le refus souffert en pareille occurrence
Ne m'y ferait trouver aucune répugnance.

PHILINTE

Et moi, de mon côté, je ne m'oppose pas,
 Madame, à ces bontés qu'ont pour lui vos appas;
 Et lui-même, s'il veut, il peut bien vous instruire
 De ce que là-dessus j'ai pris soin de lui dire.
 Mais si, par un hymen qui les joindrait eux deux,
 Vous étiez hors d'état de recevoir ses vœux,
 Tous les miens tenteraient la faveur éclatante
 Qu'avec tant de bonté votre âme lui présente:
 Heureux si, quand son cœur s'y pourra dérober,
 Elle pouvait sur moi, madame, retomber!

ÉLIANTE

Vous vous divertissez, Philinte.

PHILINTE

Non, madame,
 Et je vous parle ici du meilleur de mon âme;
 J'attends l'occasion de m'offrir hautement,
 Et, de tous mes souhaits, j'en presse le moment.

SCÈNE II

ALCESTE, ÉLIANTE, PHILINTE

ALCESTE

Ah! faites-moi raison, madame, d'une offense
 Qui vient de triompher de toute ma constance.

ÉLIANTE

Qu'est-ce donc? Qu'avez-vous qui vous puisse
 [émouvoir?

ALCESTE

J'ai ce que, sans mourir, je ne puis concevoir;
Et le déchaînement de toute la nature
Ne m'accablerait pas comme cette aventure.
C'en est fait... Mon amour... Je ne saurais parler.

ÉLIANTE

Que votre esprit un peu tâche à se rappeler.

ALCESTE

O juste ciel! faut-il qu'on joigne à tant de grâces
Les vices odieux des âmes les plus basses?

ÉLIANTE

Mais encor, qui vous peut...

ALCESTE

Ah! tout est ruiné;
Je suis, je suis trahi, je suis assassiné.
Célimène... (eût-on pu croire cette nouvelle?)
Célimène me trompe, et n'est qu'une infidèle.

ÉLIANTE

Avez-vous, pour le croire, un juste fondement?

PHILINTE

Peut-être est-ce un soupçon conçu légèrement;
Et votre esprit jaloux prend parfois des chimères...

ALCESTE

Ah! morbleu, mêlez-vous, monsieur, de vos affaires.

(A Éliante.)

C'est de sa trahison n'être que trop certain,
Que l'avoir, dans ma poche, écrite de sa main.

Oui, madame, une lettre, écrite pour Oronte,
A produit à mes yeux ma disgrâce et sa honte;
Oronte, dont j'ai cru qu'elle fuyait les soins,
Et que de mes rivaux je redoutais le moins.

PHILINTE

Une lettre peut bien tromper par l'apparence,
Et n'est pas quelquefois si coupable qu'on pense.

ALCESTE

Monsieur, encore un coup, laissez-moi, s'il vous plaît,
Et ne prenez souci que de votre intérêt.

ÉLIANTE

Vous devez modérer vos transports; et l'outrage...

ALCESTE

Madame, c'est à vous qu'appartient cet ouvrage;
C'est à vous que mon cœur a recours aujourd'hui
Pour pouvoir s'affranchir de son cuisant ennui.
Vengez-moi d'une ingrâte et perfide parente
Qui trahit lâchement une ardeur si constante;
Vengez-moi de ce trait qui doit vous faire horreur.

ÉLIANTE

Moi, vous venger? Comment?

ALCESTE

En recevant mon cœur.

Acceptez-le, madame, au lieu de l'infidèle:
C'est par là que je puis prendre vengeance d'elle;
Et je la veux punir par les sincères vœux,
Par le profond amour, les soins respectueux,

Les devoirs empressés et l'assidu service,
Dont ce cœur va vous faire un ardent sacrifice.

ÉLIANTE

Je compatis, sans doute, à ce que vous souffrez,
Et ne méprise point le cœur que vous m'offrez;
Mais peut-être le mal n'est pas si grand qu'on pense,
Et vous pourrez quitter ce désir de vengeance.
Lorsque l'injure part d'un objet plein d'appas,
On fait force desseins qu'on n'exécute pas;
On a beau voir, pour rompre, une raison puissante,
Une coupable aimée est bientôt innocente:
Tout le mal qu'on lui veut se dissipe aisément,
Et l'on sait ce que c'est qu'un courroux d'un amant.

ALCESTE

Non, non, madame, non. L'offense est trop mortelle;
Il n'est point de retour, et je romps avec elle;
Rien ne saurait changer le dessein que j'en fais,
Et je me punirais de l'estimer jamais.
La voici. Mon courroux redouble à cette approche;
Je vais de sa noirceur lui faire un vif reproche,
Pleinement la confondre, et vous porter après
Un cœur tout dégagé de ses trompeurs attraits.

SCÈNE III

CÉLIMÈNE, ALCESTE

ALCESTE, à part.

O ciel! de mes transports puis-je être ici le maître?

CÉLIMÈNE, à part.

(A Alceste.)

Ouais ! Quel est donc le trouble où je vous vois paraître ?
 Et que me veulent dire, et ces soupirs poussés,
 Et ces sombres regards que sur moi vous lancez ?

ALCESTE

Que toutes les horreurs dont une âme est capable,
 A vos déloyautés n'ont rien de comparable ;
 Que le sort, les démons, et le ciel en courroux,
 N'ont jamais rien produit de si méchant que vous.

CÉLIMÈNE

Voilà certainement des douceurs que j'admire.

ALCESTE

Ah ! ne plaisantez point, il n'est pas temps de rire :
 Rougissez bien plutôt, vous en avez raison ;
 Et j'ai de sûrs témoins de votre trahison.
 Voilà ce que marquaient les troubles de mon âme ;
 Ce n'était pas en vain que s'alarmait ma flamme ;
 Par ces fréquents soupçons qu'on trouvait odieux,
 Je cherchais le malheur qu'ont rencontré mes yeux ;
 Et, malgré tous vos soins et votre adresse à feindre,
 Mon astre me disait ce que j'avais à craindre :
 Mais ne présumez pas que, sans être vengé,
 Je souffre le dépit de me voir outragé,
 Je sais que sur les vœux on n'a point de puissance,
 Que l'amour veut partout naître sans dépendance,
 Que jamais par la force on n'entra dans un cœur,
 Et que toute âme est libre à nommer son vainqueur :
 Aussi ne trouverais-je aucun sujet de plainte,
 Si pour moi votre bouche avait parlé sans feinte ;

Et, rejetant mes vœux dès le premier abord,
Mon cœur n'aurait eu droit de s'en prendre qu'au sort.
Mais d'un aveu trompeur voir ma flamme applaudie,
C'est une trahison, c'est une perfidie,
Qui ne saurait trouver de trop grands châtimens ;
Et je puis tout permettre à mes ressentimens.
Oui, oui, redoutez tout après un tel outrage ;
Je ne suis plus à moi, je suis tout à la rage.
Percé du coup mortel dont vous m'assassinez,
Mes sens par la raison ne sont plus gouvernés ;
Je cède aux mouvemens d'une juste colère,
Et je ne réponds pas de ce que je puis faire.

CÉLIMÈNE

D'où vient donc, je vous prie, un tel emportement ?
Avez-vous, dites-moi, perdu le jugement ?

ALCESTE

Oui, oui, je l'ai perdu, lorsque dans votre vue
J'ai pris, pour mon malheur, le poison qui me tue,
Et que j'ai cru trouver quelque sincérité
Dans les traîtres appas dont je fus enchanté.

CÉLIMÈNE

De quelle trahison pouvez-vous donc vous plaindre ?

ALCESTE

Ah ! que ce cœur est double, et sait bien l'art de feindre !
Mais, pour le mettre à bout, j'ai des moyens tout prêts.
Jetez ici les yeux, et connaissez vos traits ;
Ce billet découvert suffit pour vous confondre,
Et contre ce témoin on n'a rien à répondre.

CÉLIMÈNE

Voilà donc le sujet qui vous trouble l'esprit?

ALCESTE

Vous ne rougissez pas en voyant cet écrit!

CÉLIMÈNE

Et par quelle raison faut-il que j'en rougisse?

ALCESTE

Quoi! vous joignez ici l'audace à l'artifice?
Le désavouerez-vous, pour n'avoir point de seing?

CÉLIMÈNE

Pourquoi désavouer un billet de ma main?

ALCESTE

Et vous pouvez le voir, sans demeurer confuse
Du crime dont vers moi son style vous accuse!

CÉLIMÈNE

Vous êtes, sans mentir, un grand extravagant.

ALCESTE

Quoi! vous bravez ainsi ce témoin convaincant!
Et ce qu'il m'a fait voir de douceur pour Oronte
N'a donc rien qui m'outrage et qui vous fasse honte?

CÉLIMÈNE

Oronte! Qui vous dit que la lettre est pour lui?

ALCESTE

Les gens qui dans mes mains l'ont remise aujourd'hui.

Mais je veux consentir qu'elle soit pour un autre.
Mon cœur en a-t-il moins à se plaindre du vôtre ?
En serez-vous vers moi moins coupable en effet ?

CÉLIMÈNE

Mais si c'est une femme à qui va ce billet,
En quoi vous blesse-t-il, et qu'a-t-il de coupable ?

ALCESTE

Ah ! le détour est bon, et l'excuse admirable.
Je ne m'attendais pas, je l'avoue, à ce trait :
Et me voilà par là convaincu tout à fait.
Osez-vous recourir à ces ruses grossières ?
Et croyez-vous les gens si privés de lumières ?
Voyons, voyons un peu par quel biais, de quel air,
Vous voulez soutenir un mensonge si clair ;
Et comment vous pourrez tourner pour une femme
Tous les mots d'un billet qui montre tant de flamme.
Ajustez, pour couvrir un manquement de foi,
Ce que je m'en vais lire...

CÉLIMÈNE

Il ne me plaît pas, moi.
Je vous trouve plaisant d'user d'un tel empire,
Et de me dire au nez ce que vous m'osez dire !

ALCESTE

Non, non, sans s'emporter, prenez un peu souci
De me justifier les termes que voici.

CÉLIMÈNE

Non, je n'en veux rien faire ; et, dans cette occurrence,
Tout ce que vous croirez m'est de peu d'importance.

ALCESTE

De grâce, montrez-moi, je serai satisfait,
Qu'on peut pour une femme expliquer ce billet.

CÉLIMÈNE

Non, il est pour Oronte; et je veux qu'on le croie.
Je reçois tous ses soins avec beaucoup de joie;
J'admire ce qu'il dit, j'estime ce qu'il est,
Et je tombe d'accord de tout ce qu'il vous plaît.
Faites, prenez parti, que rien ne vous arrête,
Et ne me rompez pas davantage la tête.

ALCESTE, à part.

Ciel! rien de plus cruel peut-il être inventé,
Et jamais cœur fut-il de la sorte traité?
Quoi! d'un juste courroux je suis ému contre elle,
C'est moi que me viens plaindre, et c'est moi qu'on
[querelle!

On pousse ma douleur et mes soupçons à bout,
On me laisse tout croire, on fait gloire de tout;
Et cependant mon cœur est encore assez lâche
Pour ne pouvoir briser la chaîne qui l'attache,
Et pour ne pas s'armer d'un généreux mépris
Contre l'ingrat objet dont il est trop épris!

(A Céli-même.)

Ah! que vous savez bien ici, contre moi-même,
Perfide, vous servir de ma faiblesse extrême,
Et ménager pour vous l'excès prodigieux
De ce fatal amour né de vos traîtres yeux!
Défendez-vous au moins d'un crime qui m'accable,
Et cessez d'affecter d'être envers moi coupable.
Rendez-moi, s'il se peut, ce billet innocent;
A vous prêter les mains ma tendresse consent;

Efforcez-vous ici de paraître fidèle,
Et je m'efforcerai, moi, de vous croire telle.

CÉLIMÈNE

Allez, vous êtes fou dans vos transports jaloux,
Et ne méritez pas l'amour qu'on a pour vous.
Je voudrais bien savoir qui pourrait me contraindre
À descendre pour vous aux bassesses de feindre;
Et pourquoi! si mon cœur penchait d'autre côté,
Je ne le dirais pas avec sincérité.
Quoi! de mes sentiments l'obligeante assurance
Contre tous vos soupçons ne prend pas ma défense?
Après d'un tel garant sont-ils de quelque poids?
N'est-ce pas m'outrager que d'écouter leur voix?
Et puisque notre cœur fait un effort extrême
Lorsqu'il peut se résoudre à confesser qu'il aime;
Puisque l'honneur du sexe, ennemi de nos feux,
S'oppose fortement à de pareils aveux,
L'amant qui voit pour lui franchir un tel obstacle
Doit-il impunément douter de cet oracle?
Et n'est-il pas coupable, en ne s'assurant pas
A ce qu'on ne dit point qu'après de grands combats?
Allez, de tels soupçons méritent ma colère,
Et vous ne valez pas que l'on vous considère.
Je suis sotte, et veux mal à ma simplicité
De conserver encor pour vous quelque bonté;
Je devrais autre part attacher mon estime,
Et vous faire un sujet de plainte légitime.

ALCESTE

Ah! traîtresse! mon faible est étrange pour vous;
Vous me trompez, sans doute, avec des mots si doux;
Mais il n'importe, il faut suivre ma destinée:

A votre foi mon âme est tout abandonnée ;
 Je veux voir jusqu'au bout quel sera votre cœur,
 Et si de me trahir il aura la noirceur.

CÉLIMÈNE

Non, vous ne m'aimez point comme il faut que l'on aime.

ALCESTE

Ah ! rien n'est comparable à mon amour extrême ;
 Et, dans l'ardeur qu'il a de se montrer à tous,
 Il va jusqu'à former des souhaits contre vous.
 Oui, je voudrais qu'aucun ne vous trouvât aimable,
 Que vous fussiez réduite en un sort misérable ;
 Que le ciel, en naissant, ne vous eût donné rien ;
 Que vous n'eussiez ni rang, ni naissance, ni bien,
 Afin que de mon cœur l'éclatant sacrifice
 Vous pût d'un pareil sort réparer l'injustice ;
 Et que j'eusse la joie et la gloire en ce jour
 De vous voir tenir tout des mains de mon amour.

CÉLIMÈNE

C'est me vouloir du bien d'une étrange manière !
 Me préserve le ciel que vous ayez matière...
 Voici monsieur Dubois plaisamment figuré.

SCÈNE IV

CÉLIMÈNE, ALCESTE, DUBOIS

ALCESTE

Que veut cet équipage et cet air effaré ?
 Qu'as-tu ?

DUBOIS

Monsieur...

ALCESTE

Eh bien ?

DUBOIS

Voici bien des mystères.

ALCESTE

Qu'est-ce ?

DUBOIS

Nous sommes mal, monsieur, dans nos affaires.

ALCESTE

Quoi ?

DUBOIS

Parlerai-je haut ?

ALCESTE

Oui, parle, et promptement.

DUBOIS

N'est-il point là quelqu'un ?

ALCESTE

Ah ! que d'amusement !

Veux-tu parler ?

DUBOIS

Monsieur, il faut faire retraite.

ALCESTE

Comment ?

DUBOIS

Il faut d'ici déloger sans trompette.

ALCESTE

Et pourquoi?

DUBOIS

Je vous dis qu'il faut quitter ce lieu.

ALCESTE

La cause?

DUBOIS

Il faut partir, monsieur, sans dire adieu.

ALCESTE

Mais par quelle raison me tiens-tu ce langage?

DUBOIS

Par la raison, monsieur, qu'il faut plier bagage.

ALCESTE

Ah! je te casserai la tête assurément,
Si tu ne veux, maraud, t'expliquer autrement.

DUBOIS

Monsieur, un homme noir et d'habit et de mine
Est venu nous laisser, jusque dans la cuisine,
Un papier griffonné d'une telle façon,
Qu'il faudrait, pour le lire, être pis qu'un démon.
C'est de votre procès, je n'en fais aucun doute;
Mais le diable d'enfer, je crois, n'y verrait goutte.

ALCESTE

Eh bien! quoi? Ce papier, qu'a-t-il à démêler,
Traître, avec le départ dont tu viens me parler?

DUBOIS

C'est pour vous dire ici, monsieur, qu'une heure ensuite,
Un homme qui souvent vous vient rendre visite
Est venu vous chercher avec empressement,
Et, ne vous trouvant pas, m'a chargé doucement,
Sachant que je vous sers avec beaucoup de zèle,
De vous dire... Attendez, comme est-ce qu'il s'appelle?

ALCESTE

Laisse là son nom, traître, et dis ce qu'il t'a dit.

DUBOIS

C'est un de vos amis; enfin, cela suffit.
Il m'a dit que d'ici votre péril vous chasse,
Et que d'être arrêté le sort vous y menace.

ALCESTE

Mais quoi! n'a-t-il voulu te rien spécifier?

DUBOIS

Non. Il m'a demandé de l'encre et du papier,
Et vous a fait un mot où vous pourrez, je pense,
Du fond de ce mystère avoir la connaissance.

ALCESTE

Donne-le donc.

CÉLIMÈNE

Que peut envelopper ceci?

ALCESTE

Je ne sais ; mais j'aspire à m'en voir éclairci.
Auras-tu bientôt fait, impertinent, au diable ?

DUBOIS, après avoir longtemps cherché le billet.
Ma foi, je l'ai, monsieur, laissé sur votre table.

ALCESTE

Je ne sais qui me tient...

CÉLIMÈNE

Ne vous emportez pas,
Et courez démêler un pareil embarras.

ALCESTE

Il semble que le sort, quelque soin que je prenne,
Ait juré d'empêcher que je vous entretienne ;
Mais, pour en triompher, souffrez à mon amour
De vous revoir, madame, avant la fin du jour.

RIDEAU

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

ALCESTE, PHILINTE

ALCESTE

La résolution en est prise, vous dis-je.

PHILINTE

Mais, quel que soit ce coup, faut-il qu'il vous oblige...

ALCESTE

Non, vous avez beau faire et beau me raisonner,
Rien de ce que je dis ne peut me détourner;
Trop de perversité règne au siècle où nous sommes,
Et je veux me tirer du commerce des hommes.
Quoi! contre ma partie on voit tout à la fois
L'honneur, la probité, la pudeur et les lois;
On publie en tous lieux l'équité de ma cause;
Sur la foi de mon droit mon âme se repose:
Cependant je me vois trompé par le succès,
J'ai pour moi la justice, et je perds mon procès.
Un traître, dont on sait la scandaleuse histoire,
Est sorti triomphant d'une fausseté noire!

Toute la bonne foi cède à sa trahison !
 Il trouve, en m'égorgeant, moyen d'avoir raison !
 Le poids de sa grimace, où brille l'artifice,
 Renverse le bon droit et tourne la justice !
 Il fait par un arrêt couronner son forfait !
 Et, non content encor du tort que l'on me fait,
 Il court parmi le monde un livre abominable,
 Et de qui la lecture est même condamnable ;
 Un livre à mériter la dernière rigueur,
 Dont le fourbe a le front de me faire l'auteur !
 Et là-dessus on voit Oronte qui murmure,
 Et tâche méchamment d'appuyer l'imposture !
 Lui qui d'un honnête homme à la cour tient le rang,
 A qui je n'ai rien fait qu'être sincère et franc,
 Qui me vient malgré moi, d'une ardeur empressée,
 Sur des vers qu'il a faits demander ma pensée ;
 Et parce que j'en use avec honnêteté,
 Et ne le veux trahir, lui, ni la vérité,
 Il aide à m'accabler d'un crime imaginaire !
 Le voilà devenu mon plus grand adversaire !
 Et jamais de son cœur je n'aurai de pardon,
 Pour n'avoir pas trouvé que son sonnet fût bon :
 Et les hommes, morbleu ! sont faits de cette sorte !
 C'est à ces actions que la gloire les porte !
 Voilà la bonne foi, le zèle vertueux,
 La justice et l'honneur que l'on trouve chez eux !
 Allons, c'est trop souffrir les chagrins qu'on nous forge :
 Tirons-nous de ce bois et de ce coupe-gorge,
 Puisque entre humains ainsi vous vivez en vrais loups,
 Traîtres, vous ne m'aurez de ma vie avec vous.

PHILINTE

Je trouve un peu bien prompt le dessein où vous êtes ;

Et tout le mal n'est pas si grand que vous le faites.
Ce que votre partie ose vous imputer
N'a point eu le crédit de vous faire arrêter ;
On voit son faux rapport lui-même se détruire,
Et c'est une action qui pourrait bien lui nuire.

ALCESTE

Lui? de semblables tours il ne craint point l'éclat :
Il a permission d'être franc scélérat ;
Et, loin qu'à son crédit nuise cette aventure,
On l'en verra demain en meilleure posture.

PHILINTE

Enfin, il est constant qu'on n'a point trop donné
Au bruit que contre vous sa malice a tourné ;
De ce côté déjà vous n'avez rien à craindre :
Et pour votre procès, dont vous pouvez vous plaindre,
Il vous est en justice aisé d'y revenir,
Et contre cet arrêt...

ALCESTE

Non, je veux m'y tenir.
Quelque sensible tort qu'un tel arrêt me fasse,
Je me garderai bien de vouloir qu'on le casse :
On y voit trop à plein le bon droit maltraité,
Et je veux qu'il demeure à la postérité
Comme une marque insigne, un fameux témoignage
De la méchanceté des hommes de notre âge.
Ce sont vingt mille francs qu'il m'en pourra coûter ;
Mais pour vingt mille francs j'aurai droit de pester
Contre l'iniquité de la nature humaine,
Et de nourrir pour elle une immortelle haine.

PHILINTE

Mais enfin...

ALCESTE

Mais enfin vos soins sont superflus.
 Que pouvez-vous, monsieur, me dire là-dessus?
 Aurez-vous bien le front de me vouloir, en face,
 Excuser les horreurs de tout ce qui se passe?

PHILINTE

Non, je tombe d'accord de tout ce qu'il vous plaît.
 Tout marche par cabale et par pur intérêt;
 Ce n'est plus que la ruse aujourd'hui qui l'emporte,
 Et les hommes devraient être faits d'autre sorte;
 Mais est-ce une raison que leur peu d'équité,
 Pour vouloir se tirer de leur société?
 Tous ces défauts humains nous donnent, dans la vie,
 Des moyens d'exercer notre philosophie:
 C'est le plus bel emploi que trouve la vertu;
 Et si de probité tout était revêtu,
 Si tous les cœurs étaient francs, justes et dociles,
 La plupart des vertus nous seraient inutiles,
 Puisqu'on en met l'usage à pouvoir, sans ennui,
 Supporter dans nos droits l'injustice d'autrui;
 Et, de même qu'un cœur d'une vertu profonde...

ALCESTE

Je sais que vous parlez, monsieur, le mieux du monde;
 En beaux raisonnements vous abondez toujours;
 Mais vous perdez le temps et tous vos beaux discours.
 La raison, pour mon bien, veut que je me retire:
 Je n'ai point sur ma langue un assez grand empire:
 De ce que je dirais je ne répondrais pas;
 Et je me jetterais cent choses sur les bras.

Laissez-moi, sans dispute, attendre Célimène.
Il faut qu'elle consente au dessein qui m'amène;
Je vais voir si son cœur a de l'amour pour moi,
Et c'est ce moment-ci qui doit m'en faire foi.

PHILINTE

Montons chez Éliante, attendant sa venue.

ALCESTE

Non, de trop de souci je me sens l'âme émue.
Allez-vous-en la voir, et me laissez enfin
Dans ce petit coin sombre avec mon noir chagrin.

PHILINTE

C'est une compagnie étrange pour attendre;
Et je vais obliger Éliante à descendre.

SCÈNE II

CÉLIMÈNE, ORONTE, ALCESTE

ORONTE

Oui, c'est à vous de voir si, par des nœuds si doux,
Madame, vous voulez m'attacher tout à vous.
Il me faut de votre âme une pleine assurance:
Un amant là-dessus n'aime point qu'on balance.
Si l'ardeur de mes feux a pu vous émouvoir,
Vous ne devez point feindre à me le faire voir:
Et la preuve, après tout, que je vous en demande,
C'est de ne plus souffrir qu'Alceste vous prétende;
De le sacrifier, madame, à mon amour,
Et de chez vous enfin le bannir dès ce jour.

CÉLIMÈNE

Mais quel sujet si grand contre lui vous irrite,
 Vous à qui j'ai tant vu parler de son mérite?

ORONTE

Madame, il ne faut point ces éclaircissements;
 Il s'agit de savoir quels sont vos sentiments.
 Choisissez, s'il vous plaît, de garder l'un ou l'autre :
 Ma résolution n'attend rien que la vôtre.

ALCESTE, sortant du coin où il était.

Oui, monsieur a raison, madame, il faut choisir;
 Et sa demande ici s'accorde à mon désir.
 Pareille ardeur me presse et même soin m'amène;
 Mon amour veut du vôtre une marque certaine :
 Les choses ne sont plus pour traîner en longueur,
 Et voici le moment d'expliquer votre cœur.

ORONTE

Je ne veux point, monsieur, d'une flamme importune
 Troubler aucunement votre bonne fortune.

ALCESTE

Je ne veux point, monsieur, jaloux ou non jaloux,
 Partager de son cœur rien du tout avec vous.

ORONTE

Si votre amour au mien lui semble préférable...

ALCESTE

Si du moindre penchant elle est pour vous capable...

ORONTE

Je jure de n'y rien prétendre désormais.

ALCESTE

Je jure hautement de ne la voir jamais.

ORONTE

Madame, c'est à vous de parler sans contrainte.

ALCESTE

Madame, vous pouvez vous expliquer sans crainte.

ORONTE

Vous n'avez qu'à nous dire où s'attachent vos vœux.

ALCESTE

Vous n'avez qu'à trancher, et choisir de nous deux.

ORONTE

Quoi! sur un pareil choix vous semblez être en peine!

ALCESTE

Quoi! votre âme balance, et paraît incertaine!

CÉLIMÈNE

Mon Dieu! que cette instance est là hors de saison!
Et que vous témoignez tous deux peu de raison!
Je sais prendre parti sur cette préférence,
Et ce n'est pas mon cœur maintenant qui balance:
Il n'est point suspendu sans doute entre vous deux;
Et rien n'est sitôt fait que le choix de nos vœux.
Mais je souffre, à vrai dire, une gêne trop forte
A prononcer en face un aveu de la sorte.

Je trouve que ces mots, qui sont désobligeants,
Ne se doivent point dire en présence des gens ;
Qu'un cœur de son penchant donne assez de lumière,
Sans qu'on nous fasse aller jusqu'à rompre en visière ;
Et qu'il suffit enfin que de plus doux témoins
Instruisent un amant du malheur de ses soins.

ORONTE

Non, non, un franc aveu n'a rien que j'appréhende ;
J'y consens pour ma part.

ALCESTE

Et moi, je le demande ;
C'est son éclat surtout qu'ici j'ose exiger,
Et je ne prétends point vous voir rien ménager.
Conserver tout le monde est votre grande étude :
Mais plus d'amusement, et plus d'incertitude ;
Il faut vous expliquer nettement là-dessus,
Ou bien pour un arrêt je prends votre refus ;
Je saurai, de ma part, expliquer ce silence,
Et me tiendrai pour dit tout le mal que j'en pense.

ORONTE

Je vous sais fort bon gré, monsieur, de ce courroux,
Et je lui dis ici même chose que vous.

CÉLIMÈNE

Que vous me fatiguez avec un tel caprice !
Ce que vous demandez a-t-il de la justice ?
Et ne vous dis-je pas quel motif me retient ?
J'en vais prendre pour juge Éliante qui vient.

SCÈNE III

ÉLIANTE, PHILINTE, CÉLIMÈNE, ORONTE, ALCESTE

CÉLIMÈNE

Je me vois, ma cousine, ici persécutée
Par des gens dont l'humeur y paraît concertée.
Ils veulent l'un et l'autre, avec même chaleur,
Que je prononce entre eux le choix que fait mon cœur,
Et que, par un arrêt qu'en face il me faut rendre,
Je défende à l'un d'eux tous les soins qu'il peut prendre.
Dites-moi si jamais cela se fait ainsi.

ÉLIANTE

N'allez point là-dessus me consulter ici ;
Peut-être y pourriez-vous être mal adressée,
Et je suis pour les gens qui disent leur pensée.

ORONTE

Madame, c'est en vain que vous vous défendez.

ALCESTE

Tous vos détours ici seront mal secondés.

ORONTE

Il faut, il faut parler, et lâcher la balance.

ALCESTE

Il ne faut que poursuivre à garder le silence.

ORONTE

Je ne veux qu'un seul mot pour finir nos débats.

ALCESTE

Et moi, je vous entends, si vous ne parlez pas.

SCÈNE IV

ARSINOË, CÉLIMÈNE, ÉLIANTE, ALCESTE, PHILINTE, ACASTE,
CLITANDRE, ORONTE

ACASTE, à Célimène.

Madame, nous venons tous deux, sans vous déplaire,
Éclaircir avec vous une petite affaire.

CLITANDRE, à Oronte et à Alceste.

Fort à propos, messieurs, vous vous trouvez ici;
Et vous êtes mêlés dans cette affaire aussi.

ARSINOË, à Célimène.

Madame, vous serez surprise de ma vue;
Mais ce sont ces messieurs qui causent ma venue;
Tous deux ils m'ont trouvée, et se sont plaints à moi
D'un trait à qui mon cœur ne saurait prêter foi.
J'ai du fond de votre âme une trop haute estime
Pour vous croire jamais capable d'un tel crime;
Mes yeux ont démenti leurs témoins les plus forts,
Et, l'amitié passant sur de petits discords,
J'ai bien voulu chez vous leur faire compagnie,
Pour vous voir vous laver de cette calomnie.

ACASTE

Oui, madame, voyons d'un esprit adouci
Comment vous vous prendrez à soutenir ceci.
Cette lettre, par vous, est écrite à Clitandre.

CLITANDRE

Vous avez, pour Acaste, écrit ce billet tendre.

ACASTE, à Oronte et à Alceste.

Messieurs, ces traits pour vous n'ont point d'obscurité,
Et je ne doute pas que sa civilité
A connaître sa main n'ait trop su vous instruire.
Mais ceci vaut assez la peine de le lire :

« Vous êtes un étrange homme, de condamner mon
« enjouement, et de me reprocher que je n'ai jamais
« tant de joie que lorsque je ne suis pas avec vous.
« Il n'y a rien de plus injuste ; et si vous ne venez bien
« vite me demander pardon de cette offense, je ne vous
« la pardonnerai de ma vie. Notre grand flandrin de
« vicomte...

Il devrait être ici.

« Notre grand flandrin de vicomte, par qui vous com-
« mencez vos plaintes, est un homme qui ne saurait
« me revenir ; et, depuis que je l'ai vu, trois quarts
« d'heure durant, cracher dans un puits pour faire des
« ronds, je n'ai pu jamais prendre bonne opinion de
« lui. Pour le petit marquis...

C'est moi-même, messieurs, sans nulle vanité.

« Pour le petit marquis, qui me tint hier longtemps la
« main, je trouve qu'il n'y a rien de si mince que toute
« sa personne, et ce sont de ces mérites qui n'ont que
« la cape et l'épée. Pour l'homme aux rubans verts...

(A Alceste.)

A vous le dé, monsieur.

« Pour l'homme aux rubans verts, il me divertit quelque-
« fois avec ses brusqueries et son chagrin bourru ; mais
« il est cent moments où je le trouve le plus fâcheux
« du monde. Et pour l'homme au sonnet...

(A Oronte.)

Voici votre paquet.

« Et pour l'homme au sonnet, qui s'est jeté dans le bel
 « esprit, et veut être auteur malgré tout le monde, je
 « ne puis me donner la peine d'écouter ce qu'il dit :
 « et sa prose me fatigue autant que ses vers. Mettez-
 « vous donc en tête que je ne me divertis pas toujours
 « si bien que vous pensez ; que je vous trouve à dire
 « plus que je ne voudrais dans toutes les parties où
 « l'on m'entraîne ; et que c'est un merveilleux assai-
 « sonnement aux plaisirs qu'on goûte, que la présence
 « des gens qu'on aime.

CLITANDRE

Me voici maintenant, moi.

« Votre Clitandre, dont vous me parlez, et qui fait
 « tant le doucereux, est le dernier des hommes pour
 « qui j'aurais de l'amitié. Il est extravagant de se per-
 « suader qu'on l'aime ; et vous l'êtes de croire qu'on ne
 « vous aime pas. Changez, pour être raisonnable, vos
 « sentiments contre les siens ; et voyez-moi le plus que
 « vous pourrez, pour m'aider à porter le chagrin d'en
 « être obsédée. »

D'un fort beau caractère on voit là le modèle,
 Madame ; et vous savez comment cela s'appelle.

Il suffit. Nous allons, l'un et l'autre, en tous lieux,
 Montrer de votre cœur le portrait glorieux.

ACASTE

J'aurais de quoi vous dire, et belle est la matière ;
 Mais je ne vous tiens pas digne de ma colère ;
 Et je vous ferai voir que les petits marquis
 Ont, pour se consoler, des cœurs du plus haut prix.

SCÈNE V

CÉLIMÈNE, ÉLIANTE, ARSINOÉ, ALCESTE, ORONTE, PHILINTE

ORONTE

Quoi! de cette façon je vois qu'on me déchire,
Après tout ce qu'à moi je vous ai vu m'écrire!
Et votre cœur, paré de beaux semblants d'amour,
A tout le genre humain se promet tour à tour!
Allez, j'étais trop dupe, et je vais ne plus l'être;
Vous me faites un bien, me faisant vous connaître:
J'y profite d'un cœur qu'ainsi vous me rendez,
Et trouve ma vengeance en ce que vous perdez.

(A Alceste.)

Monsieur, je ne fais plus d'obstacle à votre flamme,
Et vous pouvez conclure affaire avec madame.

SCÈNE VI

CÉLIMÈNE, ÉLIANTE, ARSINOÉ, ALCESTE, PHILINTE

ARSINOÉ, à Célimène.

Certes, voilà le trait du monde le plus noir;
Je ne m'en saurais taire, et me sens émouvoir.
Voit-on des procédés qui soient pareils aux vôtres?
Je ne prends point de part aux intérêts des autres;

(Montrant Alceste.)

Mais monsieur, que chez vous fixait votre bonheur,
Un homme, comme lui, de mérite et d'honneur
Et qui vous chérissait avec idolâtrie,
Devait-il...

ALCESTE

Laissez-moi, madame, je vous prie,
 Vider mes intérêts moi-même là-dessus ;
 Et ne vous chargez point de ces soins superflus.
 Mon cœur a beau vous voir prendre ici sa querelle,
 Il n'est point en état de payer ce grand zèle ;
 Et ce n'est pas à vous que je pourrai songer,
 Si, par un autre choix, je cherche à me venger.

ARSINOË

Eh ! croyez-vous, monsieur, qu'on ait cette pensée,
 Et que de vous avoir on soit tant empressée ?
 Je vous trouve un esprit bien plein de vanité,
 Si de cette créance il peut s'être flatté.
 Le rebut de madame est une marchandise
 Dont on aurait grand tort d'être si fort éprise.
 Détrompez-vous, de grâce, et portez-le moins haut.
 Ce ne sont pas des gens comme moi qu'il vous faut.
 Vous ferez bien encor de soupirer pour elle,
 Et je brûle de voir une union si belle.

SCÈNE VII

CÉLIMÈNE, ÉLIANTE, ALCESTE, PHILINTE

ALCESTE, à Célimène.

Eh bien ! je me suis tu, malgré ce que je voi,
 Et j'ai laissé parler tout le monde avant moi.
 Ai-je pris sur moi-même un assez long empire ?
 Et puis-je maintenant...

CÉLIMÈNE

Oui, vous pouvez tout dire ;

Vous en êtes en droit, lorsque vous vous plaindrez,
Et de me reprocher tout ce que vous voudrez.

J'ai tort, je le confesse ; et mon âme confuse

Ne cherche à vous payer d'aucune vaine excuse.

J'ai des autres ici méprisé le courroux ;

Mais je tombe d'accord de mon crime envers vous.

Votre ressentiment, sans doute, est raisonnable ;

Je sais combien je dois vous paraître coupable,

Que toute chose dit que j'ai pu vous trahir,

Et qu'enfin vous avez sujet de me haïr.

Faites-le, j'y consens.

ALCESTE

Eh ! le puis-je, traîtresse ?

Puis-je ainsi triompher de toute ma tendresse ?

Et quoique avec ardeur je veuille vous haïr,

Trouvé-je un cœur en moi tout prêt à m'obéir ?

(A Éliante et à Philinte.)

Vous voyez ce que peut une indigne tendresse,

Et je vous fais tous deux témoins de ma faiblesse.

Mais, à vous dire vrai, ce n'est pas encor tout,

Et vous allez me voir la pousser jusqu'au bout,

Montrer que c'est à tort que sages on nous nomme,

Et que dans tous les cœurs il est toujours de l'homme.

(A Célimène.)

Oui, je veux bien, perfide, oublier vos forfaits ;

J'en saurai, dans mon âme, excuser tous les traits,

Et me les couvrirai du nom d'une faiblesse

Où le vice du temps porte votre jeunesse,

Pourvu que votre cœur veuille donner les mains

Au dessein que j'ai fait de fuir tous les humains,

Et que dans mon désert, où j'ai fait vœu de vivre,
 Vous soyez, sans tarder, résolue à me suivre.
 C'est par là seulement que, dans tous les esprits,
 Vous pouvez réparer le mal de vos écrits,
 Et qu'après cet éclat qu'un noble cœur abhorre,
 Il peut m'être permis de vous aimer encore.

CÉLIMÈNE

Moi, renoncer au monde avant que de vieillir,
 Et dans votre désert aller m'ensevelir!

ALCESTE

Et s'il faut qu'à mes feux votre flamme réponde,
 Que vous doit importer tout le reste du monde?
 Vos désirs avec moi ne sont-ils pas contents?

CÉLIMÈNE

La solitude effraye une âme de vingt ans.
 Je ne sens point la mienne assez grande, assez forte,
 Pour me résoudre à prendre un dessein de la sorte.
 Si le don de ma main peut contenter vos vœux,
 Je pourrai me résoudre à serrer de tels nœuds;
 Et l'hymen...

ALCESTE

Non. Mon cœur à présent vous déteste,
 Et ce refus lui seul fait plus que tout le reste.
 Puisque vous n'êtes point, en des liens si doux,
 Pour trouver tout en moi, comme moi tout en vous,
 Allez, je vous refuse; et ce sensible outrage
 De vos indignes fers pour jamais me dégage.

SCÈNE VIII

ÉLIANTE, ALCESTE, PHILINTE

ALCESTE, à Éliante.

Madame, cent vertus ornent votre beauté,
Et je n'ai vu qu'en vous de la sincérité;
De vous depuis longtemps je fais un cas extrême;
Mais laissez-moi toujours vous estimer de même,
Et souffrez que mon cœur, dans ses troubles divers,
Ne se présente point à l'honneur de vos fers;
Je m'en sens trop indigne, et commence à connaître
Que le ciel pour ce nœud ne m'avait point fait naître;
Que ce serait pour vous un hommage trop bas,
Que le rebut d'un cœur qui ne vous valait pas;
Et qu'enfin...

ÉLIANTE

Vous pouvez suivre cette pensée:
Ma main de se donner n'est pas embarrassée;
Et voilà votre ami, sans trop m'inquiéter,
Qui, si je l'en priais, la pourrait accepter.

PHILINTE

Ah! cet honneur, madame, est toute mon envie,
Et j'y sacrifierais et mon sang et ma vie.

ALCESTE

Puissiez-vous goûter de vrais contentements,
L'un pour l'autre à jamais garder ces sentiments!
Trahi de toutes parts, accablé d'injustices,
Je vais sortir d'un gouffre où triomphent les vices,

Et chercher sur la terre un endroit écarté
Où d'être homme d'honneur on ait la liberté.

PHILINTE

Allons, madame, allons employer toute chose
Pour rompre le dessein que son cœur se propose.

FIN DU MISANTHROPE

LE MÉDECIN MALGRÉ LUI

COMÉDIE (1666)

PERSONNAGES

GÉRONTE, père de Lucinde

LUCINDE, fille de Géronte

LÉANDRE, amant de Lucinde

SGANARELLE, mari de Martine

MARTINE, femme de Sganarelle

M. ROBERT, voisin de Sganarelle

VALÈRE, domestique de Géronte

LUCAS, mari de Jacqueline

JACQUELINE, nourrice chez Géronte, et femme de Lucas

THIBAUT, père de Perrin }
PERRIN } paysans

La scène est à la campagne.

LE MÉDECIN MALGRÉ LUI

COMÉDIE EN TROIS ACTES

(1666)

ACTE PREMIER

Le théâtre représente une forêt.

SCÈNE PREMIÈRE

SGANARELLE, MARTINE, paraissent sur le théâtre en se querellant.

SGANARELLE

Non, je te dis que je n'en veux rien faire, et que c'est à moi de parler et d'être le maître.

MARTINE

Et je te dis, moi, que je veux que tu vives à ma fantaisie, et que je ne me suis point mariée avec toi pour souffrir tes fredaines.

SGANARELLE

Oh! la grande fatigue que d'avoir une femme! et qu'Aristote a bien raison quand il dit qu'une femme est pire qu'un démon.

MARTINE

Voyez un peu l'habile homme, avec son benêt d'Aristote!

SGANARELLE

Oui, habile homme. Trouve-moi un faiseur de fagots qui sache comme moi raisonner des choses, qui ait servi six ans un fameux médecin, et qui ait su dans son jeune âge son rudiment par cœur.

MARTINE

Peste du fou fieffé!

SGANARELLE

Peste de la carogne!

MARTINE

Que maudits soient l'heure et le jour où je m'avisai d'aller dire oui!

SGANARELLE

Que maudit soit le bec cornu¹ de notaire qui me fit signer ma ruine!

MARTINE

C'est bien à toi, vraiment, à te plaindre de cette affaire. Devrais-tu être un seul moment sans rendre grâces au ciel de m'avoir pour ta femme? et méritais-tu d'épouser une femme comme moi?

SGANARELLE

Il est vrai que tu me fis trop d'honneur, et que j'eus lieu de me louer la première nuit de mes noces! Eh!

¹ *Bec cornu* est une imitation du mot italien *becco*, qui signifie *bouc*. (B.) — Les vieux conteurs emploient quelquefois ces deux mots réunis dans le sens de *cornard*.

morbleu, ne me fais point parler là-dessus : je dirais de certaines choses...

MARTINE

Quoi ? que dirais-tu ?

SGANARELLE

Baste ! laissons là ce chapitre. Il suffit que nous savons ce que nous savons, et que tu fus bien heureuse de me trouver.

MARTINE

Qu'appelles-tu bien heureuse de te trouver ? Un homme qui me réduit à l'hôpital, un débauché, un traître, qui me mange tout ce que j'ai !...

SGANARELLE

Tu as menti : j'en bois une partie.

MARTINE

Qui me vend, pièce à pièce, tout ce qui est dans le logis !...

SGANARELLE

C'est vivre de ménage.

MARTINE

Qui m'a ôté jusqu'au lit que j'avais !...

SGANARELLE

Tu t'en lèveras plus matin.

MARTINE

Enfin qui ne laisse aucun meuble dans toute la maison !...

SGANARELLE

On en déménage plus aisément.

MARTINE

Et qui, du matin jusqu'au soir, ne fait que jouer et que boire!

SGANARELLE

C'est pour ne me point ennuyer.

MARTINE

Et que veux-tu, pendant ce temps, que je fasse avec ma famille?

SGANARELLE

Tout ce qu'il te plaira.

MARTINE

J'ai quatre pauvres petits enfants sur les bras...

SGANARELLE

Mets-les à terre.

MARTINE

Qui me demandent à toute heure du pain.

SGANARELLE

Donne-leur le fouet: quand j'ai bien bu et bien mangé, je veux que tout le monde soit soûl dans ma maison.

MARTINE

Et tu prétends, ivrogne, que les choses aillent toujours de même?

SGANARELLE

Ma femme, allons tout doucement, s'il vous plaît.

MARTINE

Que j'endure éternellement tes insolences et tes débauches ?

SGANARELLE

Ne nous emportons point, ma femme.

MARTINE

Et que je ne sache pas trouver le moyen de te ranger à ton devoir ?

SGANARELLE

Ma femme, vous savez que je n'ai pas l'âme endurante, et que j'ai le bras assez bon.

MARTINE

Je me moque de tes menaces.

SGANARELLE

Ma petite femme, ma mie, votre peau vous démange, à votre ordinaire.

MARTINE

Je te montrerai bien que je ne te crains nullement.

SGANARELLE

Ma chère moitié, vous avez envie de me dérober quelque chose¹.

¹ Ceci est encore un diction populaire; on le trouve dans la *Comédie des Proverbes*, d'Adrien de Montluc: « Si tu m'im-
« portunes davantage, tu me déroberas un soufflet. » (A.)

MARTINE

Crois-tu que je m'épouvante de tes paroles?

SGANARELLE

Doux objet de mes vœux, je vous froterai les oreilles.

MARTINE

Ivrogne que tu es!

SGANARELLE

Je vous battraï.

MARTINE

Sac à vin!

SGANARELLE

Je vous rosserai.

MARTINE

Infâme!

SGANARELLE

Je vous étrillerai.

MARTINE

Traître! insolent! trompeur! lâche! coquin! pendard! gueux! bélître! fripon! maraud! voleur!

SGANARELLE

Ah! vous en voulez donc?

(Sganarelle prend un bâton, et bat sa femme.)

MARTINE, criant.

Ah! ah! ah! ah!

SGANARELLE

Voilà le vrai moyen de vous apaiser.

SCÈNE II

MONSIEUR ROBERT, SGANARELLE, MARTINE

MONSIEUR ROBERT

Holà! holà! holà! Fi! Qu'est ceci? quelle infamie?
Peste soit le coquin de battre ainsi sa femme!

MARTINE, à monsieur Robert.

Et je veux qu'il me batte, moi!

MONSIEUR ROBERT

Ah! j'y consens de tout mon cœur.

MARTINE

De quoi vous mêlez-vous?

MONSIEUR ROBERT

J'ai tort.

MARTINE

Est-ce là votre affaire?

MONSIEUR ROBERT

Vous avez raison.

MARTINE

Voyez un peu cet impertinent, qui veut empêcher
les maris de battre leurs femmes?

MONSIEUR ROBERT

Je me rétracte.

MARTINE

Qu'avez vous à voir là-dessus?

MONSIEUR ROBERT

Rien.

MARTINE

Est-ce à vous d'y mettre le nez ?

MONSIEUR ROBERT

Non.

MARTINE

Mêlez-vous de vos affaires.

MONSIEUR ROBERT

Je ne dis plus mot.

MARTINE

Il me plaît d'être battue.

MONSIEUR ROBERT

D'accord.

MARTINE

Ce n'est pas à vos dépens.

MONSIEUR ROBERT

Il est vrai.

MARTINE

Et vous êtes un sot de venir vous fourrer où vous n'avez que faire.

(Elle lui donne un soufflet.)

MONSIEUR ROBERT, à Sganarelle.

Compère, je vous demande pardon de tout mon cœur. Faites, rossez, battez comme il faut votre femme ; je vous aiderai, si vous le voulez.

SGANARELLE

Il ne me plaît pas, moi.

MONSIEUR ROBERT

Ah! c'est une autre chose.

SGANARELLE

Je la veux battre, si je le veux; et ne la veux pas battre, si je ne le veux pas.

MONSIEUR ROBERT

Fort bien.

SGANARELLE

C'est ma femme et non pas la vôtre.

MONSIEUR ROBERT

Sans doute.

SGANARELLE

Vous n'avez rien à me commander.

MONSIEUR ROBERT

D'accord.

SGANARELLE

Je n'ai que faire de votre aide.

MONSIEUR ROBERT

Très volontiers.

SGANARELLE

Et vous êtes un impertinent de vous ingérer des affaires d'autrui. Apprenez que Cicéron dit qu'entre l'arbre et le doigt il ne faut point mettre l'écorce.

(Il bat monsieur Robert, et le chasse.)

SCÈNE III

SGANARELLE, MARTINE

SGANARELLE

Oh ça! faisons la paix nous deux. Touche là.

MARTINE

Oui, après m'avoir ainsi battue!

SGANARELLE

Cela n'est rien. Touche.

MARTINE

Je ne veux pas.

SGANARELLE

Eh?

MARTINE

Non.

SGANARELLE

Ma petite femme!

MARTINE

Point.

SGANARELLE

Allons, te dis-je.

MARTINE

Je n'en ferai rien.

SGANARELLE

Viens, viens, viens.

MARTINE

Non; je veux être en colère.

SGANARELLE

Fil c'est une bagatelle. Allons, allons.

MARTINE

Laisse-moi là.

SGANARELLE

Touche, te dis-je.

MARTINE

Tu m'as trop maltraitée.

SGANARELLE

Eh bien! va, je te demande pardon, mets là ta main.

MARTINE

Je te pardonne; (Bas, à part.) mais tu le payeras.

SGANARELLE

Tu es une folle de prendre garde à cela: ce sont petites choses qui sont de temps en temps nécessaires dans l'amitié; et cinq ou six coups de bâton, entre gens qui s'aiment, ne font que ragaillardir l'affection. Va, je m'en vais au bois, et je te promets aujourd'hui plus d'un cent de fagots.

SCÈNE IV

MARTINE

Va, quelque mine que je fasse, je n'oublierai pas mon ressentiment; et je brûle en moi-même de trouver

les moyens de te punir des coups que tu m'as donnés. Je sais bien qu'une femme a toujours dans les mains de quoi se venger d'un mari; mais c'est une punition trop délicate pour mon pendarde: je veux une vengeance qui se fasse un peu mieux sentir; et ce n'est pas contentement pour l'injure que j'ai reçue.

SCÈNE V

VALÈRE, LUCAS, MARTINE

LUCAS, à Valère, sans voir Martine.

Parguienne! j'avons pris là tous deux une guéble de commission; et je ne sais pas, moi, ce que je pensons attraper.

VALÈRE, à Lucas, sans voir Martine.

Que veux-tu, mon pauvre nourricier? il faut bien obéir à notre maître: et puis, nous avons intérêt, l'un et l'autre, à la santé de sa fille, notre maîtresse; et sans doute son mariage, différé par sa maladie, nous vaudra quelque récompense. Horace, qui est libéral, a bonne part aux prétentions qu'on peut avoir sur sa personne; et, quoiqu'elle ait fait voir de l'amitié pour un certain Léandre, tu sais bien que son père n'a jamais voulu consentir à le recevoir pour son gendre.

MARTINE, rêvant à part, se croyant seule.

Ne puis-je point trouver quelque invention pour me venger?

LUCAS, à Valère.

Mais quelle fantaisie s'est-il boutée là dans la tête, puisque les médecins y avont tous perdu leur latin?

VALÈRE, à Lucas.

On trouve quelquefois, à force de chercher, ce qu'on ne trouve pas d'abord ; et souvent en de simples lieux...

MARTINE, se croyant toujours seule.

Oui, il faut que je me venge à quelque prix que ce soit. Ces coups de bâton me reviennent au cœur, je ne les saurais digérer ; et... (Heurtant Valère et Lucas.) Ah ! messieurs, je vous demande pardon, je ne vous voyais pas, et cherchais dans ma tête quelque chose qui m'embarrasse.

VALÈRE

Chacun a ses soins dans le monde, et nous cherchons aussi ce que nous voudrions bien trouver.

MARTINE

Serait-ce quelque chose où je vous puisse aider ?

VALÈRE

Cela se pourrait faire ; et nous tâchons de rencontrer quelque habile homme, quelque médecin particulier, qui pût donner quelque soulagement à la fille de notre maître, attaquée d'une maladie qui lui a ôté tout d'un coup l'usage de la langue. Plusieurs médecins ont déjà épuisé toute leur science après elle : mais on trouve parfois des gens avec des secrets admirables, de certains remèdes particuliers, qui font le plus souvent ce que les autres n'ont su faire ; et c'est là ce que nous cherchons.

MARTINE, bas, à part.

Ah ! que le ciel m'inspire une admirable invention pour me venger de mon pendard ! (Haut.) Vous ne pou-

viez jamais vous mieux adresser pour rencontrer ce que vous cherchez, et nous avons un homme, le plus merveilleux homme du monde pour les maladies désespérées.

VALÈRE

Eh! de grâce, où pouvons-nous le rencontrer?

MARTINE

Vous le trouverez maintenant vers ce petit lieu que voilà, qui s'amuse à couper du bois.

LUCAS

Un médecin qui coupe du bois!

VALÈRE

Qui s'amuse à cueillir des simples, voulez-vous dire?

MARTINE

Non; c'est un homme extraordinaire qui se plaît à cela, fantasque, bizarre, quinteux, et que vous ne prendriez jamais pour ce qu'il est. Il va vêtu d'une façon extravagante, affecte quelquefois de paraître ignorant, tient sa science renfermée, et ne fuit rien tant tous les jours que d'exercer les merveilleux talents qu'il a eus du ciel pour la médecine.

VALÈRE

C'est une chose admirable, que tous les grands hommes ont toujours du caprice, quelque petit grain de folie mêlé à leur science.

MARTINE

La folie de celui-ci est plus grande qu'on ne peut

croire, car elle va parfois jusqu'à vouloir être battu pour demeurer d'accord de sa capacité; et je vous donne avis que vous n'en viendrez pas à bout, qu'il n'avouera jamais qu'il est médecin, s'il se le met en fantaisie, que vous ne preniez chacun un bâton, et ne le réduisiez, à force de coups, à vous confesser à la fin ce qu'il vous cachera d'abord. C'est ainsi que nous en usons quand nous avons besoin de lui.

VALÈRE

Voilà une étrange folie!

MARTINE

Il est vrai; mais, après cela, vous verrez qu'il fait des merveilles.

VALÈRE

Comment s'appelle-t-il?

MARTINE

Il s'appelle Sganarelle. Mais il est aisé à connaître. C'est un homme qui a une large barbe noire, et qui porte une fraise, avec un habit jaune et vert.

LUCAS

Un habit jaune et vert! C'est donc le médecin des perroquets?

VALÈRE

Mais est-il bien vrai qu'il soit si habile que vous le dites?

MARTINE

Comment! c'est un homme qui fait des miracles. Il y a six mois qu'une femme fut abandonnée de tous

les autres médecins : on la tenait morte il y avait déjà six heures, et l'on se disposait à l'ensevelir, lorsqu'on y fit venir de force l'homme dont nous parlons. Il lui mit, l'ayant vue, une petite goutte de je ne sais quoi dans la bouche ; et dans le même instant elle se leva de son lit, et se mit aussitôt à se promener dans sa chambre, comme si de rien n'eût été.

LUCAS

Ah!

VALÈRE

Il fallait que ce fût quelque goutte d'or potable.

MARTINE

Cela pourrait bien être. Il n'y a pas trois semaines encore qu'un jeune enfant de douze ans tomba du haut du clocher en bas, et se brisa sur le pavé la tête, les bras, les jambes. On n'y eut pas plutôt amené notre homme, qu'il le frotta par tout le corps d'un certain onguent qu'il sait faire : et l'enfant aussitôt se leva sur ses pieds, et courut jouer à la fossette.

LUCAS

Ah!

VALÈRE

Il faut que cet homme-là ait la médecine universelle.

MARTINE

Qui en doute?

LUCAS

Tétigué! v'là justement l'homme qu'il nous faut. Allons vite le chercher.

VALÈRE

Nous vous remercions du plaisir que vous nous faites.

MARTINE

Mais souvenez-vous bien au moins de l'avertissement que je vous ai donné.

LUCAS

Eh! morguenne! laissez-nous faire: s'il ne tient qu'à battre, la vache est à nous.

VALÈRE, à Lucas.

Nous sommes bien heureux d'avoir fait cette rencontre; et j'en conçois pour moi, la meilleure espérance du monde.

SCÈNE VI

SGANARELLE, VALÈRE, LUCAS

SGANARELLE, chantant derrière le théâtre.

La, la, la...

VALÈRE

J'entends quelqu'un qui chante, et qui coupe du bois.

SGANARELLE, entrant sur le théâtre avec une bouteille à la main, sans apercevoir Valère ni Lucas.)

La, la, la... Ma foi, c'est assez travaillé pour boire un coup. Prenons un peu d'haleine. (Après avoir bu.) Voilà du bois qui est salé comme tous les diables.

(Il chante.)

Qu'ils sont doux,
Bouteille jolie,
Qu'ils sont doux,
Vos petits glougloux !
Mais mon sort ferait bien des jaloux,
Si vous étiez toujours remplie.
Ah ! bouteille ma mie,
Pourquoi vous videz-vous ?

Allons, morbleu ! il ne faut point engendrer la mélancolie.

VALÈRE, bas, à Lucas.

Le voilà lui-même.

LUCAS, bas, à Valère.

Je pense que vous dites vrai, et que j'avons bouté le nez dessus.

VALÈRE

Voyons de près.

SGANARELLE, embrassant sa bouteille.

Ah ! petite friponne ! que je t'aime, mon petit bouchon !

(Il chante.) (Apercevant Valère et Lucas qui l'examinent, il baisse la voix.)

Mais mon sort... ferait... bien des... jaloux,
Si...

(Voyant qu'on l'examine de plus près.)

Que diable ! à qui en veulent ces gens-là ?

VALÈRE, à Lucas.

C'est lui assurément.

LUCAS, à Valère.

Le v'là tout craché comme on nous l'a défiguré.

(Sganarelle pose la bouteille à terre, et Valère se baissant pour le saluer, comme il croit que c'est à dessein de la prendre, il la met de l'autre côté: Lucas faisant la même chose que Valère, Sganarelle, reprend sa bouteille, et la tient contre son estomac, avec divers gestes qui font un jeu de théâtre.)

SGANARELLE, à part.

Ils consultent en me regardant. Quel dessein auraient-ils ?

VALÈRE

Monsieur, n'est-ce pas vous qui vous appelez Sganarelle ?

SGANARELLE

Eh ! quoi ?

VALÈRE

Je vous demande si ce n'est pas vous qui se nomme Sganarelle ?

SGANARELLE, se tournant vers Valère, puis vers Lucas.

Oui et non, selon ce que vous lui voulez.

VALÈRE

Nous ne voulons que lui faire toutes les civilités que nous pourrons.

SGANARELLE

En ce cas, c'est moi qui se nomme Sganarelle.

VALÈRE

Monsieur, nous sommes ravis de vous voir. On nous a adressés à vous pour ce que nous cherchons ; et nous venons implorer votre aide, dont nous avons besoin.

SGANARELLE

Si c'est quelque chose, messieurs, qui dépende de mon petit négoce, je suis tout prêt à vous rendre service.

VALÈRE

Monsieur, c'est trop de grâce que vous nous faites. Mais, monsieur, couvrez-vous, s'il vous plaît; le soleil pourrait vous incommoder.

LUCAS

Monsieu, boutez dessus.

SGANARELLE, à part.

Voici des gens bien pleins de cérémonies.

(Il se couvre.)

VALÈRE

Monsieur, il ne faut pas trouver étrange que nous venions à vous; les habiles gens sont toujours recherchés, et nous sommes instruits de votre capacité.

SGANARELLE

Il est vrai, messieurs, que je suis le premier homme du monde pour faire des fagots.

VALÈRE

Ah! monsieur!...

SGANARELLE

Je n'y épargne aucune chose, et les fais d'une façon qu'il n'y a rien à dire.

VALÈRE

Monsieur, ce n'est pas cela dont il est question.

SGANARELLE

Mais aussi je les vends cent dix sous le cent.

VALÈRE

Ne parlons point de cela, s'il vous plaît.

SGANARELLE

Je vous promets que je ne saurais les donner à moins.

VALÈRE

Monsieur, nous savons les choses.

SGANARELLE

Si vous savez les choses, vous savez que je les vends cela.

VALÈRE

Monsieur, c'est se moquer que...

SGANARELLE

Je ne me moque point, je n'en puis rien rabattre.

VALÈRE

Parlons d'autre façon, de grâce.

SGANARELLE

Vous en pourrez trouver autre part à moins : il y a fagots et fagots ; mais pour ceux que je fais...

VALÈRE

Eh ! monsieur, laissons là ce discours.

SGANARELLE

Je vous jure que vous ne les auriez pas, s'il s'en fallait un double.

VALÈRE

Eh! fi!

SGANARELLE

Non, en conscience; vous en payerez cela. Je vous parle sincèrement, et je ne suis pas homme à surfaire.

VALÈRE

Faut-il, monsieur, qu'une personne comme vous s'amuse à ces grossières feintes, s'abaisse à parler de la sorte! qu'un homme si savant, un fameux médecin, comme vous êtes, veuille se déguiser aux yeux du monde, et tenir enterrés les beaux talents qu'il a!

SGANARELLE, à part.

Il est fou.

VALÈRE

De grâce, monsieur, ne dissimulez point avec nous.

SGANARELLE

Comment?

LUCAS

Tout ce tripotage ne sert de rien; je savons ce que je savons.

SGANARELLE

Quoi donc? Que me voulez-vous dire? Pour qui me prenez-vous?

VALÈRE

Pour ce que vous êtes, pour un grand médecin.

SGANARELLE

Médecin vous-même; je ne le suis point, et je ne l'ai jamais été.

VALÈRE, *bas*.

Voilà sa folie qui le tient. (*Haut.*) Monsieur, ne veuillez point nier les choses davantage; et n'en venons point, s'il vous plaît, à de fâcheuses extrémités.

SGANARELLE

A quoi donc ?

VALÈRE

A de certaines choses dont nous serions marris.

SGANARELLE

Parbleu! venez-en à tout ce qu'il vous plaira; je ne suis point médecin, et ne sais ce que vous me voulez dire.

VALÈRE, *bas*.

Je vois bien qu'il faut se servir du remède. (*Haut.*) Monsieur, encore un coup, je vous prie d'avouer ce que vous êtes.

LUCAS

Eh! tétigué! ne lantiponez point davantage, et confessez à la franquette que v's êtes médecin.

SGANARELLE, *à part*.

J'enrage.

VALÈRE

A quoi bon nier ce qu'on sait ?

LUCAS

Pourquoi toutes ces fraïmes-là? A quoi est-ce que ça vous sârt?

SGANARELLE

Messieurs, en un mot autant qu'en deux mille, je vous dis que je ne suis point médecin.

VALÈRE

Vous n'êtes point médecin?

SGANARELLE

Non.

LUCAS

V's n'êtes pas médecin?

SGANARELLE

Non, vous dis-je.

VALÈRE

Puisque vous le voulez, il faut s'y résoudre.

(Ils prennent chacun un bâton, et le frappent.)

SGANARELLE

Ah! ah! ah! messieurs, je suis tout ce qu'il vous plaira.

VALÈRE

Pourquoi, monsieur, nous obligez-vous à cette violence?

LUCAS

A quoi bon nous bailler la peine de vous battre?

VALÈRE

Je vous assure que j'en ai tous les regrets du monde.

LUCAS

Par ma figué, j'en sis fâché, franchement.

SGANARELLE

Que diable est ceci, messieurs? De grâce, est-ce pour rire, ou si tous deux vous extravaguez, de vouloir que je sois médecin?

VALÈRE

Quoi! vous ne vous rendez pas encore, et vous vous défendez d'être médecin?

SGANARELLE

Diable emporte si je le suis!

LUCAS

Il n'est pas vrai qu'ous sayez médecin?

SGANARELLE

Non, la peste m'étouffe! (Ils recommencent à le battre.) Ah! ah! Eh bien, messieurs, oui, puisque vous le voulez, je suis médecin, je suis médecin; apothicaire encor, si vous le trouvez bon. J'aime mieux consentir à tout que de me faire assommer.

VALÈRE

Ah! voilà qui va bien, monsieur; je suis ravi de vous voir raisonnable.

LUCAS

Vous me boutez la joie au cœur, quand je vous vois parler comme ça.

VALÈRE

Je vous demande pardon de toute mon âme.

LUCAS

Je vous demandons excuse de la libarté que j'avons prise.

SGANARELLE, à part.

Ouais, serait-ce bien moi qui me tromperais, et serais-je devenu médecin sans m'en être aperçu?

VALÈRE

Monsieur, vous ne vous repentirez pas de nous montrer ce que vous êtes; et vous verrez assurément que vous en serez satisfait.

SGANARELLE

Mais, messieurs, dites-moi, ne vous trompez-vous point vous-mêmes? Est-il bien assuré que je sois médecin?

LUCAS

Oui, par ma figué!

SGANARELLE

Tout de bon?

VALÈRE

Sans doute.

SGANARELLE

Diable emporte si je le savais!

VALÈRE

Comment! vous êtes le plus habile médecin du monde.

SGANARELLE

Ah! ah!

LUCAS

Un médecin qui a gari je ne sais combien de maladies.

SGANARELLE

Tudieu!

VALÈRE

Une femme était tenue pour morte il y avait six heures; elle était prête à ensevelir, lorsque, avec une goutte de quelque chose, vous la fîtes revenir et marcher d'abord par la chambre.

SGANARELLE

Peste!

LUCAS

Un petit enfant de douze ans se laissait choir du haut d'un clocher, de quoi il eut la tête, les jambes et les bras cassés; et vous, avec je ne sais quel onguent, vous fîtes qu'aussitôt il se relevit sur ses pieds, et s'en fut jouer à la fossette.

SGANARELLE

Diantre!

VALÈRE

Enfin, monsieur, vous aurez contentement avec nous, et vous gagnerez ce que vous voudrez, en vous laissant conduire où nous prétendons vous mener.

SGANARELLE

Je gagnerai ce que je voudrai?

VALÈRE

Oui.

SGANARELLE

Ah! je suis médecin, sans contredit. Je l'avais oublié; mais je m'en ressouviens. De quoi est-il question? où faut-il se transporter?

VALÈRE

Nous vous conduirons. Il est question d'aller voir une fille qui a perdu la parole.

SGANARELLE

Ma foi, je ne l'ai pas trouvée.

VALÈRE

(Bas, à Lucas.)

(A Sganarelle.)

Il aime à rire. Allons, monsieur.

SGANARELLE

Sans une robe de médecin?

VALÈRE

Nous en prendrons une.

SGANARELLE, présentant sa bouteille à Valère.

Tenez cela, vous: voilà où je mets mes juleps. (Puis se tournant vers Lucas en crachant.) Vous, marchez là-dessus, par ordonnance du médecin.

LUCAS

Palsanguenne! v'là un médecin qui me plaît; je pense qu'il réussira, car il est bouffon.

RIDEAU

ACTE SECOND

Le théâtre représente une chambre de la maison de Gêronte.

SCÈNE PREMIÈRE

GÉRONTE, VALÈRE, LUCAS, JACQUELINE

VALÈRE

Oui, monsieur, je crois que vous serez satisfait; et nous vous avons amené le plus grand médecin du monde.

LUCAS

Ah! morguenne! il faut tirer l'échelle après ceti-là; et tous les autres ne sont pas daines de li déchausser ses souliers.

VALÈRE

C'est un homme qui a fait des cures merveilleuses.

LUCAS

Qui a gari des gens qui étiant morts.

VALÈRE

Il est un peu capricieux, comme je vous ai dit; et parfois il a des moments où son esprit s'échappe et ne paraît pas ce qu'il est.

LUCAS

Oui, il aime à bouffonner; et l'an dirait parfois, ne v's en déplaie, qu'il a quelque petit coup de hache à la tête.

VALÈRE

Mais, dans le fond, il est toute science; et bien souvent il dit des choses tout à fait relevées.

LUCAS

Quand il s'y boute, il parle tout fin drait comme s'il lisait dans un livre.

VALÈRE

Sa réputation s'est déjà répandue ici, et tout le monde vient à lui.

GÉRONTE

Je meurs d'envie de le voir; faites-le-moi vite venir.

VALÈRE

Je le vais querir.

SCÈNE II

GÉRONTE, JACQUELINE, LUCAS

JACQUELINE

Par ma fi, monsieu, ceti-ci fera justement ce qu'ant fait les autres. Je pense que ce sera queussi queumi; et la meilleure médeçaine que l'an pourrait bailler à votre fille, cè serait, selon moi, un biau et bon mari, pour qui alle eût de l'amiquié.

GÉRONTE

Ouais! nourrice ma mie, vous vous mêlez de bien des choses!

LUCAS

Taisez-vous, notre minagère Jacqueline; ce n'est pas à vous à bouter là votre nez.

JACQUELINE

Je vous dis et vous douze que tous ces médecins n'y feront rian que de l'iau claire; que votre fille a besoin d'autre chose que de rhubarbe et de séné, et qu'un mari est un emplâtre qui garit tous les maux des filles.

GÉRONTE

Est-elle en état maintenant qu'on s'en voulût charger avec l'infirmité qu'elle a? Et lorsque j'ai été dans le dessein de la marier, ne s'est-elle pas opposée à mes volontés?

JACQUELINE

Je le crois bian; vous li vouliez bailler eun homme qu'alle n'aime point. Que ne preniais-vous ce monsieur Liandre, qui li touchait au cœur? Alle aurait été fort obéissante; et je m'en vas gager qu'il la prendrait, li, comme alle est, si vous li vouillais donner.

GÉRONTE

Ce Léandre n'est pas ce qu'il lui faut; il n'a pas du bien comme l'autre.

JACQUELINE

Il a eun oncle qui est si riche, dont il est hériquié!

GÉRONTE

Tous ces biens à venir me semblent autant de chansons. Il n'est rien tel que ce qu'on tient; et l'on court grand risque de s'abuser, lorsque l'on compte sur le bien qu'un autre vous garde. La mort n'a pas toujours les oreilles ouvertes aux vœux et aux prières de messieurs les héritiers; et l'on a le temps d'avoir les dents longues, lorsqu'on attend pour vivre le trépas de quelqu'un.

JACQUELINE

Enfin, j'ai toujours ouï dire qu'en mariage, comme ailleurs, contentement passe richesse. Les pères et les mères ant cette maudite coutume de demander toujours: Qu'a-t-il? et Qu'a-t-elle? et le compère Piarre a marié sa fille Simonette au gros-Thomas pour un quarquié de vaigne qu'il avait davantage que le jeune Robin, où elle avait bouté son amiquié; et v'là que la pauvre criature en est devenue jaune comme un coing, et n'a point profité tout depuis ce temps-là. C'est un bel exemple pour vous, monsieu. On n'a que son plaisir en ce monde; et j'aimerais mieux bailler à ma fille eun bon mari qui li fût agriable, que toutes les rentes de la Biauxse.

GÉRONTE

Peste! madame la nourrice, comme vous dégoïsez! Taisez-vous, je vous prie; vous prenez trop de soin, et vous échauffez votre lait.

LUCAS frappant, à chaque phrase qu'il dit, sur l'épaule de Géronte.

Morguié! tais-toi, t'es eune impertinente. Monsieu n'a que faire de tes discours, et il sait ce qu'il a à faire. Mêle-toi de donner à teter à ton enfant, sans tant faire

la raisonneuse. Monsieu est le père de sa fille; et il est bon et sage pour voir ce qu'il li faut.

GÉRONTE

Tout doux! Oh! tout doux!

LUCAS, frappant encore sur l'épaule de Gêronte.

Monsieu, je veux un peu la mortifier, et li apprendre le respect qu'alle vous doit.

GÉRONTE

Oui. Mais ces gestes ne sont pas nécessaires.

SCÈNE III

VALÈRE, SGANARELLE, GÉRONTE, LUCAS, JACQUELINE

VALÈRE

Monsieur, préparez-vous. Voici notre médecin qui entre.

GÉRONTE, à Sganarelle.

Monsieur, je suis ravi de vous voir chez moi, et nous avons grand besoin de vous.

SGANARELLE, en robe de médecin, avec un chapeau des plus pointus.

Hippocrate dit... que nous nous couvriens tous deux.

GÉRONTE

Hippocrate dit cela?

SGANARELLE

Oui.

GÉRONTE

Dans quel chapitre, s'il vous plaît?

SGANARELLE

Dans son chapitre... des chapeaux.

GÉRONTE

Puisque Hippocrate le dit, il le faut faire.

SGANARELLE

Monsieur le médecin, ayant appris les merveilleuses choses...

GÉRONTE

A qui parlez-vous, de grâce?

SGANARELLE

A vous.

GÉRONTE

Je ne suis pas médecin.

SGANARELLE

Vous n'êtes pas médecin?

GÉRONTE

Non, vraiment.

SGANARELLE

Tout de bon?

GÉRONTE

Tout de bon.

(Sganarelle prend un bâton et bat GeronTE.)

Ah! ah! ah!

SGANARELLE

Vous êtes médecin maintenant: je n'ai jamais eu d'autres licences.

GÉRONTE, à Valère.

Quel diable d'homme m'avez-vous là amené?

VALÈRE

Je vous ai bien dit que c'était un médecin gogue-nard.

GÉRONTE

Oui, mais je l'enverrais promener avec ses gogue-narderies.

LUCAS

Ne prenez pas garde à ça, monsieur, ce n'est que pour rire.

GÉRONTE

Cette raillerie ne me plaît pas.

SGANARELLE

Monsieur, je vous demande pardon de la liberté que j'ai prise.

GÉRONTE

Monsieur, je suis votre serviteur.

SGANARELLE

Je suis fâché...

GÉRONTE

Cela n'est rien.

SGANARELLE

Des coups de bâton...

GÉRONTE

Il n'y a pas de mal.

SGANARELLE

Que j'ai eu l'honneur de vous donner.

GÉRONTE

Ne parlons plus de cela. Monsieur, j'ai une fille qui est tombée dans une étrange maladie.

SGANARELLE

Je suis ravi, monsieur, que votre fille ait besoin de moi; et je souhaiterais de tout mon cœur que vous en eussiez besoin aussi, vous et toute votre famille, pour vous témoigner l'envie que j'ai de vous servir.

GÉRONTE

Je vous suis obligé de ces sentiments.

SGANARELLE

Je vous assure que c'est du meilleur de mon âme que je vous parle.

GÉRONTE

C'est trop d'honneur que vous me faites.

SGANARELLE

Comment s'appelle votre fille?

GÉRONTE

Lucinde.

SGANARELLE

Lucinde! Ah! beau nom à médicamenter! Lucinde!

GÉRONTE

Je m'en vais voir un peu ce qu'elle fait.

SGANARELLE

Qui est cette grande femme-là ?

GÉRONTE

C'est la nourrice d'un petit enfant que j'ai.

SCÈNE IV

SGANARELLE, JACQUELINE, LUCAS

SGANARELLE, à part.

Peste! le joli meuble que voilà! (Haut.) Ah! nourrice! charmante nourrice, ma médecine est la très humble esclave de votre nourricerie, et je voudrais bien être le petit poupon fortuné qui tetât le lait de vos bonnes grâces. (Il lui porte la main sur le sein.) Tous mes remèdes, toute ma science, toute ma capacité est à votre service; et...

LUCAS

Avec votre parmission, monsieur le médecin, laissez là ma femme, je vous prie.

SGANARELLE

Quoi! elle est votre femme ?

LUCAS

Oui.

SGANARELLE

Ah! vraiment je ne savais pas cela, et je m'en réjouis pour l'amour de l'un et de l'autre.

(Il fait semblant de vouloir embrasser Lucas et embrasse la nourrice.)

LUCAS, tirant Sganarelle, et se remettant entre lui et sa femme.

Tout doucement, s'il vous plaît.

SGANARELLE

Je vous assure que je suis ravi que vous soyez unis ensemble; je la félicite d'avoir un mari comme vous; et je vous félicite, vous, d'avoir une femme si belle, si sage, et si bien faite comme elle est.

(Faisant encore semblant d'embrasser Lucas, qui lui tend les bras, il passe dessous, et embrasse encore la nourrice.)

LUCAS, le tirant encore.

Eh! tétigué! point tant de compliments, je vous supplie.

SGANARELLE

Ne voulez-vous pas que je me réjouisse avec vous d'un si bel assemblage?

LUCAS

Avec moi tant qu'il vous plaira; mais avec ma femme, trêve de sarimonie.

SGANARELLE

Je prends part également au bonheur de tous deux: et si je vous embrasse pour vous témoigner ma joie, je l'embrasse de même pour lui en témoigner aussi.

(Il continue le même jeu.)

LUCAS, le tirant pour la troisième fois.

Ah! vartigué, monsieu le médecin, que de lantiponages¹!

SCÈNE V

GÉRONTE, SGANARELLE, LUCAS, JACQUELINE

GÉRONTE

Monsieur, voici tout à l'heure ma fille qu'on va vous amener.

SGANARELLE

Je l'attends, monsieur, avec toute la médecine.

GÉRONTE

Où est-elle?

SGANARELLE, se touchant le front.

Là dedans.

GÉRONTE

Fort bien.

SGANARELLE

Mais comme je m'intéresse à toute votre famille, il faut que j'essaye un peu le lait de votre nourrice, et que je visite son sein.

(Il s'approche de Jacqueline.)

¹ Mot burlesque et populaire déjà peu en usage du temps de Molière. *Lantiponer*, c'est chicaner une personne, l'ennuyer, la fatiguer par des longueurs ou des importunités ridicules.

LUCAS, le tirant, et lui faisant faire la pirouette.
Nannain, nannain; je n'avons que faire de ça.

SGANARELLE

C'est l'office des médecins de voir les tetons des nourrices.

LUCAS

Il gnia office qui quienne, je sis votre sarviteur.

SGANARELLE

As-tu bien la hardiesse de t'opposer au médecin?
Hors de là.

LUCAS

Je me moque de ça.

SGANARELLE, en le regardant de travers.

Je te donnerai la fièvre.

JACQUELINE, prenant Lucas par le bras, et lui faisant faire aussi la pirouette.

Ote-toi de là aussi; est-ce que je ne sis pas assez grande pour me défendre moi-même, s'il me fait queuque chose qui ne soit pas à faire?

LUCAS

Je ne veux pas qu'il te tâte, moi.

SGANARELLE

Fi! le vilain qui est jaloux de sa femme!

GÉRONTE

Voici ma fille.

SCÈNE VI

LUCINDE, GÉRONTE, SGANARELLE, VALÈRE, LUCAS,
JACQUELINE

SGANARELLE

Est-ce là la malade ?

GÉRONTE

Oui. Je n'ai qu'elle de fille ; et j'aurais tous les regrets du monde si elle venait à mourir.

SGANARELLE

Qu'elle s'en garde bien ! Il ne faut pas qu'elle meure sans l'ordonnance du médecin.

GÉRONTE

Allons, un siège.

SGANARELLE, assis entre Gêronte et Lucinde.

Voilà une malade qui n'est pas tant dégoûtante, et je tiens qu'un homme bien sain s'en accommoderait assez.

GÉRONTE

Vous l'avez fait rire, monsieur.

SGANARELLE

Tant mieux : lorsque le médecin fait rire le malade, c'est le meilleur signe du monde. (A Lucinde.) Eh bien ! de quoi est-il question ? Qu'avez-vous ? Quel est le mal que vous sentez ?

LUCINDE, portant sa main à sa bouche, à sa tête et sous son menton.

Han, hi, hon, han.

SGANARELLE

Hé! que dites-vous?

LUCINDE, continue les mêmes gestes.

Han, hi, hon, han, hi, hon.

SGANARELLE

Quoi?

LUCINDE

Han, hi, hon.

SGANARELLE

Han, hi, hon, han, ha. Je ne vous entends point. Quel diable de langage est-ce là?

GÉRONTE

Monsieur, c'est là sa maladie. Elle est devenue muette, sans que jusques ici on en ait pu savoir la cause; et c'est un accident qui a fait reculer son mariage.

SGANARELLE

Et pourquoi?

GÉRONTE

Celui qu'elle doit épouser veut attendre sa guérison pour conclure les choses.

SGANARELLE

Et qui est ce sot-là, qui ne veut pas que sa femme soit muette? Plût à Dieu que ma femme eût cette maladie! Je me garderais bien de la vouloir guérir.

GÉRONTE

Enfin, monsieur, nous vous prions d'employer tous vos soins pour la soulager de son mal.

SGANARELLE

Ah! ne vous mettez pas en peine. Dites-moi un peu: ce mal l'opprime-t-il beaucoup?

GÉRONTE

Oui, monsieur.

SGANARELLE

Tant mieux. Sent-elle de grandes douleurs?

GÉRONTE

Fort grandes.

SGANARELLE

C'est fort bien fait. Va-t-elle où vous savez?

GÉRONTE

Oui.

SGANARELLE

Copieusement?

GÉRONTE

Je n'entends rien à cela.

SGANARELLE

La matière est-elle louable?

GÉRONTE

Je ne me connais pas à ces choses.

SGANARELLE, à Lucinde.

Donnez-moi votre bras. (A Géronte.) Voilà un pouls qui marque que votre fille est muette.

GÉRONTE

Eh! oui, monsieur, c'est là son mal; vous l'avez trouvé tout du premier coup.

SGANARELLE

Ha! ha!

JACQUELINE

Voyez comme il a deviné sa maladie!

SGANARELLE

Nous autres grands médecins, nous connaissons d'abord les choses. Un ignorant aurait été embarrassé, et vous eût été dire: C'est ceci, c'est cela; mais moi je touche au but du premier coup, et je vous apprends que votre fille est muette.

GÉRONTE

Oui; mais je voudrais bien que vous me puissiez dire d'où cela vient.

SGANARELLE

Il n'est rien de plus aisé; cela vient de ce qu'elle a perdu la parole.

GÉRONTE

Fort bien. Mais la cause, s'il vous plaît, qui fait qu'elle a perdu la parole?

SGANARELLE

Tous nos meilleurs auteurs vous diront que c'est l'empêchement de l'action de la langue.

GÉRONTE

Mais encore, vos sentiments sur cet empêchement de l'action de sa langue ?

SGANARELLE

Aristote, là-dessus, dit... de fort belles choses.

GÉRONTE

Je le crois.

SGANARELLE

Ah ! c'était un grand homme !

GÉRONTE

Sans doute.

SGANARELLE

Grand homme tout à fait ; (Levant le bras depuis le coude.) un homme qui était plus grand que moi de tout cela. Pour revenir donc à notre raisonnement, je tiens que cet empêchement de l'action de sa langue est causé par de certaines humeurs, qu'entre nous autres savants nous appelons humeurs peccantes ; peccantes, c'est-à-dire... humeurs peccantes ; d'autant que les vapeurs formées par les exhalaisons des influences qui s'élèvent dans la région des maladies, venant... pour ainsi dire... à... Entendez-vous le latin ?

GÉRONTE

En aucune façon.

SGANARELLE, se levant brusquement.

Vous n'entendez point le latin ?

GÉRONTE

Non.

SGANARELLE, avec enthousiasme.

*Cabricias, arvi thuram, catalamus, singulariter, nominativo, hæc musa, la mûse, bonus, bona, bonum. Deus sanctus, est-ne oratio latinas? Etiam, oui. Quare? pour-quoi? Quia substantivo et adjectivum concordat in generi, numerum, et casus*¹.

GÉRONTE

Ah! que n'ai-je étudié!

JACQUELINE

L'habile homme que v'là!

LUCAS

Oui, ça est si biau que je n'y entends goutte.

SGANARELLE

Or, ces vapeurs dont je vous parle venant à passer, du côté gauche où est le foie, au côté droit où est le cœur, il se trouve que le poumon, que nous appelons en latin *armyan*, ayant communication avec le cer-

¹ Les quatre premiers mots de cette tirade prétendue latine sont des mots forgés qui n'appartiennent à aucune langue. Le reste est une citation ridiculement estropiée de quelques lignes du rudiment de Despautère, et principalement de ce passage: « Deus sanctus, est-ne oratio latina? Etiam. Quare? « Quia adjectivum et substantivum concordant in genere, numero, et casu. » (A.)

veau, que nous nommons en grec *nasmus*, par le moyen de la veine cave, que nous appelons en hébreu *cubile*¹, rencontre en son chemin lesdites vapeurs qui remplissent les ventricules de l'omoplate; et parce que lesdites vapeurs... comprenez bien ce raisonnement, je vous prie, et parce que lesdites vapeurs ont certaine malignité... écoutez bien ceci, je vous conjure.

GÉRONTE

Oui.

SGANARELLE

Ont une certaine malignité qui est causée... soyez attentifs, s'il vous plaît.

GÉRONTE

Je le suis.

SGANARELLE

Qui est causée par l'âcreté des humeurs engendrées dans la concavité du diaphragme, il arrive que ces vapeurs... *Ossabandus, niqueis, nequer potarinum, quipsa milus*². Voilà justement ce qui fait que votre fille est muette.

JACQUELINE

Ah! que ça est bian dit, notre homme!

¹ *Armyan* n'est d'aucune langue; *nasmus* non plus. Quant à *cubile*, mot hébreu, suivant Sganarelle, il est latin, et signifie *lit* ou *tanière*. (A.)

² Voilà encore six mots forgés qui ne sont pas tous de l'invention de Molière: on trouve les trois premiers dans la *Sœur*, comédie de Rotrou, où ils sont écrits de cette manière, *ossasando, nequei, nequet*. Dans la *Sœur*, ils sont donnés pour mots turcs: ils ne sont pas plus turcs que latins. (A.)

LUCAS

Que n'ai-je la langue aussi bian pendue.

GÉRONTE

On ne peut pas mieux raisonner, sans doute. Il n'y a qu'une seule chose qui m'a choqué: c'est l'endroit du foie et du cœur. Il me semble que vous les placez autrement qu'ils ne sont; que le cœur est du côté gauche, et le foie du côté droit.

SGANARELLE

Oui, cela était autrefois ainsi: mais nous avons changé tout cela, et nous faisons maintenant la médecine d'une méthode toute nouvelle.

GÉRONTE

C'est ce que je ne savais pas, et je vous demande pardon de mon ignorance.

SGANARELLE

Il n'y a pas de mal; et vous n'êtes pas obligé d'être aussi habile que nous.

GÉRONTE

Assurément. Mais, monsieur, que croyez-vous qu'il faille faire à cette maladie?

SGANARELLE

Ce que je crois qu'il faille faire?

GÉRONTE

Oui.

SGANARELLE

Mon avis est qu'on la remette sur son lit, et qu'on lui fasse prendre pour remède quantité de pain trempé dans du vin.

GÉRONTE

Pourquoi cela, monsieur ?

SGANARELLE

Parce qu'il y a dans le vin et le pain, mêlés ensemble, une vertu sympathique qui fait parler. Ne voyez-vous pas bien qu'on ne donne autre chose aux perroquets, et qu'ils apprennent à parler en mangeant de cela ?

GÉRONTE

Cela est vrai. Ah ! le grand homme ! Vite, quantité de pain et de vin.

SGANARELLE

Je reviendrai voir sur le soir en quel état elle sera.

SCÈNE VII

GÉRONTE, SGANARELLE, JACQUELINE

SGANARELLE

(A Jacqueline.)

(A Géronte.)

Doucement, vous. Monsieur, voilà une nourrice à laquelle il faut que je fasse quelques petits remèdes.

JACQUELINE

Qui ? moi ? Je me porte le mieux du monde.

SGANARELLE

Tant pis, nourrice, tant pis. Cette grande santé est à craindre, et il ne sera pas mauvais de vous faire quelque petite saignée aimable, de vous donner quelque petit clÿstère dulcifiant.

GÉRONTE

Mais, monsieur, voilà une mode que je ne comprends point. Pourquoi s'aller faire saigner quand on n'a point de maladie?

SGANARELLE

Il n'importe, la mode en est salutaire; et, comme on boit pour la soif à venir, il faut aussi se faire saigner pour la maladie à venir.

JACQUELINE, en s'en allant.

Ma fi, je me moque de ça, et je ne veux point faire de mon corps une boutique d'apothicaire.

SGANARELLE

Vous êtes rétive aux remèdes; mais nous saurons vous soumettre à la raison.

SCÈNE VIII

GÉRONTE, SGANARELLE

SGANARELLE

Je vous donne le bonjour.

GÉRONTE

Attendez un peu, s'il vous plaît.

SGANARELLE

Que voulez-vous faire ?

GÉRONTE

Vous donner de l'argent, monsieur.

SGANARELLE, tendant sa main par derrière, tandis que Gêronte ouvre sa bourse.

Je ne prendrai pas, monsieur.

GÉRONTE

Monsieur...

SGANARELLE

Point du tout.

GÉRONTE

Un petit moment.

SGANARELLE

En aucune façon.

GÉRONTE

De grâce !

SGANARELLE

Vous vous moquez.

GÉRONTE

Voilà qui est fait.

SGANARELLE

Je n'en ferai rien.

GÉRONTE

Hé !

SGANARELLE

Ce n'est pas l'argent qui me fait agir.

GÉRONTE

Je le crois.

SGANARELLE, après avoir pris l'argent.
Cela est-il de poids ?

GÉRONTE

Oui, monsieur.

SGANARELLE

Je ne suis pas un médecin mercenaire.

GÉRONTE

Je le sais bien.

SGANARELLE

L'intérêt ne me gouverne point.

GÉRONTE

Je n'ai pas cette pensée.

SGANARELLE, seul, regardant l'argent qu'il a reçu.
Ma foi, cela ne va pas mal ; et pourvu que...

SCÈNE IX

LÉANDRE, SGANARELLE

LÉANDRE

Monsieur, il y a longtemps que je vous attends ; et je viens implorer votre assistance.

SGANARELLE, lui tâtant le pouls.

Voilà un pouls qui est fort mauvais.

LÉANDRE

Je ne suis point malade, monsieur ; et ce n'est pas pour cela que je viens à vous.

SGANARELLE

Si vous n'êtes pas malade, que diable ne le dites-vous donc ?

LÉANDRE

Non. Pour vous dire la chose en deux mots, je m'appelle Léandre, qui suis amoureux de Lucinde, que vous venez de visiter ; et comme, par la mauvaise humeur de son père, toute sorte d'accès m'est fermé auprès d'elle, je me hasarde à vous prier de vouloir servir mon amour, et de me donner lieu d'exécuter un stratagème que j'ai trouvé pour lui pouvoir dire deux mots d'où dépendent absolument mon bonheur et ma vie.

SGANARELLE

Pour qui me prenez-vous ? Comment ! oser vous adresser à moi pour vous servir dans votre amour, et vouloir ravalier la dignité de médecin à des emplois de cette nature !

LÉANDRE

Monsieur, ne faites point de bruit.

SGANARELLE, en le faisant reculer.

J'en veux faire, moi... Vous êtes un impertinent !

LÉANDRE

Eh ! monsieur, doucement.

SGANARELLE

Un malavisé !

LÉANDRE

De grâce !

SGANARELLE

Je vous apprendrai que je ne suis point homme à cela, et que c'est une insolence extrême...

LÉANDRE, tirant une bourse.

Monsieur...

SGANARELLE

De vouloir m'employer... (Recevant la bourse.) Je ne parle pas pour vous, car vous êtes honnête homme; et je serais ravi de vous rendre service: mais il y a de certains impertinents au monde qui viennent prendre les gens pour ce qu'ils ne sont pas; et je vous avoue que cela me met en colère.

LÉANDRE

Je vous demande pardon, monsieur, de la liberté que...

SGANARELLE

Vous vous moquez. De quoi est-il question?

LÉANDRE

Vous saurez donc, monsieur, que cette maladie que vous voulez guérir est une feinte maladie. Les médecins ont raisonné là-dessus comme il faut: et ils n'ont pas manqué de dire que cela procédait, qui du cerveau, qui des entrailles, qui de la rate, qui du foie: mais il est certain que l'amour en est la véritable cause, et que Lucinde n'a trouvé cette maladie que pour se délivrer d'un mariage dont elle était importunée. Mais, de crainte qu'on ne nous voie ensemble, retirons-nous d'ici; et je vous dirai en marchant ce que je souhaite de vous.

SGANARELLE

Allons, monsieur: vous m'avez donné pour votre amour une tendresse qui n'est pas concevable; et j'y perdrai toute ma médecine, ou la malade crèvera, ou bien elle sera à vous.

IDEAU

ACTE TROISIÈME

Le théâtre représente un lieu voisin de la maison de GÉRONTE.

SCÈNE PREMIÈRE

LÉANDRE, SGANARELLE

LÉANDRE

Il me semble que je ne suis pas mal ainsi pour un apothicaire; et comme le père ne m'a guère vu, ce changement d'habit et de perruque est assez capable, je crois, de me déguiser à ses yeux.

SGANARELLE

Sans doute.

LÉANDRE

Tout ce que je souhaiterais serait de savoir cinq ou six grands mots de médecine pour parer mon discours et me donner l'air d'habile homme.

SGANARELLE

Allez, allez, tout cela n'est pas nécessaire; il suffit de l'habit: et je n'en sais pas plus que vous.

LÉANDRE

Comment!

SGANARELLE

Diab!e emporte si j'entends rien en médecine! Vous êtes honnête homme, et je veux bien me confier à vous comme vous vous confiez à moi.

LÉANDRE

Quoi! vous n'êtes pas effectivement...

SGANARELLE

Non, vous dis-je; ils m'ont fait médecin malgré mes dents. Je ne m'étais jamais mêlé d'être si savant que cela; et toutes mes études n'ont été que jusqu'en sixième. Je ne sais point sur quoi cette imagination leur est venue, mais quand j'ai vu qu'à toute force ils voulaient que je fusse médecin, je me suis résolu de l'être aux dépens de qui il appartient. Cependant vous ne sauriez croire comment l'erreur s'est répandue, et de quelle façon chacun est endiablé à me croire habile homme. On me vient chercher de tous côtés; et si les choses vont toujours de même, je suis d'avis de m'en tenir toute ma vie à la médecine. Je trouve que c'est le métier le meilleur de tous; car, soit qu'on fasse bien, ou soit qu'on fasse mal, on est toujours payé de même sorte. La méchante besogne ne retombe jamais sur notre dos; et nous taillons comme il nous plaît sur l'étoffe où nous travaillons. Un cordonnier, en faisant des souliers, ne saurait gâter un morceau de cuir qu'il n'en paye les pots cassés; mais ici l'on peut gâter un homme, sans qu'il en coûte rien. Les bévues ne sont point pour nous, et c'est toujours la faute de celui qui meurt. Enfin, le bon de cette profession est qu'il y a parmi les morts une honnêteté, une discrétion la plus grande du monde; et jamais on n'en voit se plaindre du médecin qui l'a tué.

LÉANDRE

Il est vrai que les morts sont fort honnêtes gens sur cette matière.

SGANARELLE, voyant des hommes qui viennent à lui.

Voilà des gens qui ont la mine de me venir consulter. (A Léandre.) Allez toujours m'attendre auprès du logis de votre maîtresse.

SCÈNE II

THIBAUT, PERRIN, SGANARELLE

THIBAUT

Monsieu, je venons vous charcher, mon fils Perrin et moi.

SGANARELLE

Qu'y a-t-il?

THIBAUT

Sa pauvre mère, qui a nom Parette, est dans un lit malade il y a six mois.

SGANARELLE, tendant la main comme pour recevoir de l'argent.

Que voulez-vous que j'y fasse?

THIBAUT

Je voudrions, monsieu, que vous nous baillissiez queuque petite drôlerie pour la garir.

SGANARELLE

Il faut voir. De quoi est-ce qu'elle est malade?

THIBAUT

Alle est malade d'hypocrisie, monsieu.

SGANARELLE

D'hypocrisie?

THIBAUT

Oui, c'est-à-dire qu'alle est enflée partout; et l'an dit que c'est quantité de sériosités qu'alle a dans le corps, et que son foie, son ventre, ou sa rate, comme vous voudrais l'appeler, au gliou de faire du sang, ne fait plus que de l'iau. Alle a, de deux jours l'un, la fièvre quotiguienne, avec des lassitudes et des douleurs dans les mufles des jambes. On entend dans sa gorge des fleumes qui sont tout prêts à l'étouffer; et parfois il li prend des syncoles et des conversions, que je crayons qu'alle est passée. J'avons dans notre vilage un apothicaire, révérence parler, qui li a donné je ne sais combien d'histoires; et il m'en coûte plus d'eune douzaine de bons écus en lavements, ne v's en déplaise, en aposthumes qu'on li a fait prendre, en infections de jacinthe, et en portions cordales. Mais tout ça, comme dit l'autre, n'a été que de l'onguent mitonmitaine. Il velait li bailler d'eune certaine drogue qu'on appelle du vin amétile: mais j'ai-z-eu peur franchement que ça l'envoyît *a patres*; et l'an dit que ces gros médecins tuont je ne sais combien de monde avec cette invention-là.

SGANARELLE, tendant toujours la main.

Venons au fait, mon ami, venons au fait.

THIBAUT

Le fait est, monsieu, que je venons vous prier de nous dire ce qu'il faut que je fassions.

SGANARELLE

Je ne vous entends point du tout.

PERRIN

Monsieur, ma mère est malade; et v'là deux écus que je vous apportons pour nous bailler queuque remède.

SGANARELLE

Ah! je vous entends vous. Voilà un garçon qui parle clairement, et qui s'explique comme il faut. Vous dites que votre mère est malade d'hydropisie, qu'elle est enflée par tout le corps, qu'elle a la fièvre, avec des douleurs dans les jambes, et qu'il lui prend parfois des syncopes et des convulsions, c'est-à-dire, des évanouissements?

PERRIN

Eh! oui, monsieur, c'est justement ça.

SGANARELLE

J'ai compris d'abord vos paroles. Vous avez un père qui ne sait ce qu'il dit. Maintenant vous me demandez un remède?

PERRIN

Oui, monsieur.

SGANARELLE

Un remède pour la guérir?

PERRIN

C'est comme je l'entendons.

SGANARELLE

Tenez, voilà un morceau de fromage qu'il faut que vous lui fassiez prendre.

PERRIN

Du fromage, monsieu ?

SGANARELLE

Oui ; c'est un fromage préparé, où il entre de l'or, du corail et des perles, et quantité d'autres choses précieuses.

PERRIN

Monsieu, je vous sommes bien obligés ; et j'allons li faire prendre ça tout à l'heure.

SGANARELLE

Allez. Si elle meurt, ne manquez pas de la faire enterrer du mieux que vous pourrez.

SCÈNE III

(Le théâtre change, et représente, comme au second acte, une chambre de la maison de Géronte.)

JACQUELINE, SGANARELLE ; LUCAS, dans le fond du théâtre.

SGANARELLE

Voici la belle nourrice. Ah ! nourrice de mon cœur, je suis ravi de cette rencontre ; et votre vue est la rhubarbe, la casse et le séné qui purgent toute la mélancolie de mon âme.

JACQUELINE

Par ma figué, monsieu le médecin, ça est trop bian dit pour moi, et je n'entends rian à tout votre latin.

SGANARELLE

Devenez malade, nourrice, je vous prie ; devenez

malade pour l'amour de moi. J'aurais toutes les joies du monde de vous guérir.

JACQUELINE

Je sis votre sarvante; j'aime bian mieux qu'an ne me garisse pas.

SGANARELLE

Que je vous plains, belle nourrice, d'avoir un mari jaloux et fâcheux comme celui que vous avez!

JACQUELINE

Que velez-vous, monsieu? C'est pour la pénitence de mes fautes; et là où la chèvre est liée, il faut bian qu'alle y broute.

SGANARELLE

Comment! un rustre comme cela! un homme qui vous observe toujours, et ne veut pas que personne vous parle.

JACQUELINE

Hélas! vous n'avez rian vu encore; et ce n'est qu'un petit échantillon de sa mauvaise himeur.

SGANARELLE

Est-il possible! et qu'un homme ait l'âme assez basse pour maltraiter une personne comme vous! Ah! que j'en sais, belle nourrice, et qui ne sont pas loin d'ici, qui se tiendraient heureux de baiser seulement les petits bouts de vos petons! Pourquoi faut-il qu'une personne si bien faite soit tombée en de telles mains! et qu'un franc animal, un brutal, un stupide, un sot... Pardonnez-moi, nourrice, si je parle ainsi de votre mari...

JACQUELINE

Eh! monsieur, je sais bien qu'il mérite tous ces noms-là.

SGANARELLE

Oui, sans doute, nourrice, il les mérite; et il mériterait encore que vous lui missiez quelque chose sur la tête, pour le punir des soupçons qu'il a.

JACQUELINE

Il est bien vrai que si je n'avais devant les yeux que son intérêt, il pourrait m'obliger à quelque étrange chose.

SGANARELLE

Ma foi, vous ne feriez pas mal de vous venger de lui avec quelqu'un. C'est un homme, je vous le dis, qui mérite bien cela; et si j'étais assez heureux, belle nourrice, pour être choisi pour...

(Dans le temps que Sganarelle tend les bras pour embrasser Jacqueline, Lucas passe sa tête par-dessous, et se met entre eux deux, Sganarelle et Jacqueline regardent Lucas, et sortent chacun de leur côté.)

SCÈNE IV

GÉRONTE, LUCAS

GÉRONTE

Holà! Lucas, n'as-tu point vu ici notre médecin?

LUCAS

Et oui, de par tous les diantres, je l'ai vu; et ma femme aussi.

GÉRONTE

Où est-ce donc qu'il peut être?

LUCAS

Je ne sais; mais je voudrais qu'il fût à tous les guébles.

GÉRONTE

Va-t'en voir un peu ce que fait ma fille.

SCÈNE V

SGANARELLE, LÉANDRE, GÉRONTE

GÉRONTE

Ah! monsieur, je demandais où vous étiez.

SGANARELLE

Je m'étais amusé dans votre cour à expulser le superflu de la boisson. Comment se porte la malade?

GÉRONTE

Un peu plus mal depuis votre remède.

SGANARELLE

Tant mieux; c'est signe qu'il opère.

GÉRONTE

Oui; mais en opérant je crains qu'il ne l'étouffe.

SGANARELLE

Ne vous mettez pas en peine, j'ai des remèdes qui se moquent de tout, et je l'attends à l'agonie.

GÉRONTE, montrant Léandre.

Qui est cet homme-là que vous amenez?

SGANARELLE, faisant des signes avec la main pour montrer que c'est un apothicaire.

C'est...

GÉRONTE

Quoi?

SGANARELLE

Celui...

GÉRONTE

Eh!

SGANARELLE

Qui...

GÉRONTE

Je vous entends.

SGANARELLE

Votre fille en aura besoin.

SCÈNE VI

LUCINDE, GÉRONTE, LÉANDRE, JACQUELINE, SGANARELLE

JACQUELINE

Monsieu, v'là votre fille qui veut un peu marcher.

SGANARELLE

Cela lui fera du bien. Allez-vous-en, monsieur l'apothicaire, tâter un peu son pouls, afin que je raisonne tantôt avec vous de sa maladie.

(Sganarelle tire Geronte dans un coin du théâtre, et lui passe un bras sur les épaules pour l'empêcher de tourner la tête du côté où sont Léandre et Lucinde.)

Monsieur, c'est une grande et subtile question, entre les docteurs, de savoir si les femmes sont plus faciles à guérir que les hommes. Je vous prie d'écouter ceci, s'il vous plaît. Les uns disent que non, les autres disent que oui : et moi je dis que oui et non ; d'autant que l'incongruité des humeurs opaques, qui se rencontrent au tempérament naturel des femmes, étant cause que la partie brutale veut toujours prendre empire sur la sensitive, on voit que l'inégalité de leurs opinions dépend du mouvement oblique du cercle de la lune ; et comme le soleil, qui darde ses rayons sur la concavité de la terre, trouve...

LUCINDE, à Léandre.

Non, je ne suis point du tout capable de changer de sentiment.

GÉRONTE

Voilà ma fille qui parle ! O grande vertu du remède ! ô admirable médecin ! Que je vous suis obligé, monsieur, de cette guérison merveilleuse ! et que puis-je faire, pour vous après un tel service ?

SGANARELLE, se promenant sur le théâtre et s'éventant avec son chapeau.

Voilà une maladie qui m'a bien donné de la peine !

LUCINDE

Oui, mon père, j'ai recouvré la parole : mais je l'ai recouvrée pour vous dire que je n'aurai jamais d'autre époux que Léandre, et que c'est inutilement que vous voulez me donner Horace.

GÉRONTE

Mais...

LUCINDE

Rien n'est capable d'ébranler la résolution que j'ai prise.

GÉRONTE

Quoi...!

LUCINDE

Vous m'opposerez en vain de belles raisons.

GÉRONTE

Si...

LUCINDE

Tous vos discours ne serviront de rien.

GÉRONTE

Je...

LUCINDE

C'est une chose où je suis déterminée.

GÉRONTE

Mais...

LUCINDE

Il n'est puissance paternelle qui me puisse obliger à me marier malgré moi.

GÉRONTE

J'ai...

LUCINDE

Vous avez beau faire tous vos efforts.

GÉRONTE

Il...

LUCINDE

Mon cœur ne saurait se soumettre à cette tyrannie.

GÉRONTE

La...

LUCINDE

Et je me jetterai plutôt dans un couvent, que d'épouser un homme que je n'aime point.

GÉRONTE

Mais...

LUCINDE, avec vivacité.

Non. En aucune façon. Point d'affaires. Vous perdez le temps. Je n'en ferai rien. Cela est résolu.

GÉRONTE

Ah! quelle impétuosité de paroles! Il n'y a pas moyen d'y résister. (A Sganarelle.) Monsieur, je vous prie de la faire redevenir muette.

SGANARELLE

C'est une chose qui m'est impossible. Tout ce que je puis faire pour votre service est de vous rendre sourd, si vous voulez.

GÉRONTE

Je vous remercie. (A Lucinde.) Penses-tu donc...

LUCINDE

Non, toutes vos raisons ne gagneront rien sur mon âme.

GÉRONTE

Tu épouseras Horace dès ce soir.

LUCINDE

J'épouserai plutôt la mort.

SGANARELLE, à Géronte.

Mon Dieu! arrêtez-vous, laissez-moi médicamentez cette affaire; c'est une maladie qui la tient, et je sais le remède qu'il y faut apporter.

GÉRONTE

Serait-il possible, monsieur, que vous puissiez aussi guérir cette maladie d'esprit?

SGANARELLE

Oui; laissez-moi faire, j'ai des remèdes pour tout; et notre apothicaire nous servira pour cette cure. (A Léandre.) Un mot. Vous voyez que l'ardeur qu'elle a pour ce Léandre est tout à fait contraire aux volontés du père; qu'il n'y a point de temps à perdre; que les humeurs sont fort aigries; et qu'il est nécessaire de trouver promptement un remède à ce mal, qui pourrait empirer par le retardement. Pour moi, je n'y en vois qu'un seul, qui est une prise de fuite purgative, que vous mêlerez comme il faut avec deux dragmes de matrimonium en pilules. Peut-être fera-t-elle quelque difficulté à prendre ce remède; mais comme vous êtes habile homme dans votre métier, c'est à vous de l'y résoudre, et de lui faire avaler la chose du mieux que vous pourrez. Allez-vous-en lui faire faire un petit tour de jardin, afin de préparer les humeurs,

tandis que j'entretiendrai ici son père; mais surtout ne perdez point de temps. Au remède, vite, au remède spécifique!

SCÈNE VII

GÉRONTE, SGANARELLE

GÉRONTE

Quelles drogues, monsieur, sont celles que vous venez de dire? Il me semble que je ne les ai jamais ouï nommer.

SGANARELLE

Ce sont drogues dont on se sert dans les nécessités urgentes.

GÉRONTE

Avez-vous jamais vu une insolence pareille à la sienne?

SGANARELLE

Les filles sont quelquefois un peu têtues.

GÉRONTE

Vous ne sauriez croire comme elle est affolée de ce Léandre.

SGANARELLE

La chaleur du sang fait cela dans les jeunes esprits.

GÉRONTE

Pour moi, dès que j'ai eu découvert la violence de cet amour, j'ai su tenir toujours ma fille renfermée.

SGANARELLE

Vous avez fait sagement.

GÉRONTE

Et j'ai bien empêché qu'ils n'aient eu communication ensemble.

SGANARELLE

Fort bien.

GÉRONTE

Il serait arrivé quelque folie, si j'avais souffert qu'ils se fussent vus.

SGANARELLE

Sans doute.

GÉRONTE

Et je crois qu'elle aurait été fille à s'en aller avec lui.

SGANARELLE

C'est prudemment raisonné.

GÉRONTE

On m'avertit qu'il fait tous ses efforts pour lui parler.

SGANARELLE

Quel drôle!

GÉRONTE

Mais il perdra son temps.

SGANARELLE

Ah! ah!

GÉRONTE

Et j'empêcherai bien qu'il ne la voie.

SGANARELLE

Il n'a pas affaire à un sot, et vous savez des rubriques qu'il ne sait pas. Plus fin que vous n'est pas bête.

SCÈNE VIII

LUCAS, GÉRONTE, SGANARELLE

LUCAS

Ah! palsanguenne, monsieu, vaici bian du tinta-marre; votre fille s'en est enfuie avec son Liandre. C'était lui qui était l'apothicaire, et v'là monsieur le médecin qui a fait cette belle opération-là.

GÉRONTE

Comment! m'assassiner de la façon! Allons, un commissaire, et qu'on empêche qu'il ne sorte. Ah! traître, je vous ferai punir par la justice.

LUCAS

Ah! par ma fi, monsieu le médecin, vous serez pendu: ne bougez de là seulement.

SCÈNE IX

MARTINE, SGANARELLE, LUCAS

MARTINE, à Lucas.

Ah! mon Dieu, que j'ai eu de peine à trouver ce logis! Dites-moi un peu des nouvelles du médecin que je vous ai donné.

LUCAS

Le v'là qui va être pendu.

MARTINE

Quoi! mon mari pendu! Hélas! et qu'a-t-il fait pour cela?

LUCAS

Il a fait enlever la fille de notre maître.

MARTINE

Hélas! mon cher mari, est-il bien vrai qu'on va te pendre?

SGANARELLE

Tu vois. Ah!

MARTINE

Faut-il que tu te laisses mourir en présence de tant de gens?

SGANARELLE

Que veux-tu que j'y fasse?

MARTINE

Encore, si tu avais achevé de couper notre bois, je prendrais quelque consolation.

SGANARELLE

Retire-toi de là, tu me fends le cœur.

MARTINE

Non, je veux demeurer pour t'encourager à la mort, et je ne te quitterai point que je ne t'aie vu pendu.

SGANARELLE

Ah!

SCÈNE X

GÉRONTE, SGANARELLE, MARTINE

GÉRONTE, à Sganarelle.

Le commissaire viendra bientôt, et l'on s'en va vous mettre en lieu où l'on me répondra de vous.

SGANARELLE, à genoux.

Hélas! cela ne se peut-il point changer en quelques coups de bâton?

GÉRONTE

Non, non; la justice en ordonnera. Mais que vois-je?

SCÈNE XI

GÉRONTE, LÉANDRE, LUCINDE, SGANARELLE, LUCAS, MARTINE

LÉANDRE

Monsieur, je viens faire paraître Léandre à vos yeux, et remettre Lucinde en votre pouvoir. Nous avons eu dessein de prendre la fuite nous deux, et de nous aller marier ensemble; mais cette entreprise a fait place à un procédé plus honnête. Je ne prétends point vous voler votre fille, et ce n'est que de votre main que je veux la recevoir. Ce que je vous dirai, monsieur, c'est que je viens tout à l'heure de recevoir des lettres par où j'apprends que mon oncle est mort, et que je suis héritier de tous ses biens.

GÉRONTE

Monsieur, votre vertu m'est tout à fait considérable, et je vous donne ma fille avec la plus grande joie du monde.

SGANARELLE, à part.

La médecine l'a échappé belle!

MARTINE

Puisque tu ne seras point pendu, rends-moi grâce d'être médecin; car c'est moi qui t'ai procuré cet honneur.

SGANARELLE

Oui! c'est toi qui m'as procuré je ne sais combien de coups de bâton.

LÉANDRE, à Sganarelle.

L'effet en est trop beau pour en garder du ressentiment.

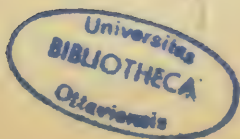
SGANARELLE

Soit. (A Martine.) Je te pardonne ces coups de bâton en faveur de la dignité où tu m'as élevé; mais prépare-toi désormais à vivre dans un grand respect avec un homme de ma conséquence, et songe que la colère d'un médecin est plus à craindre qu'on ne peut croire.

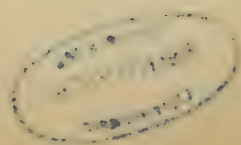
FIN DU MÉDECIN MALGRÉ LUI

TABLE

	Pages
LE MARIAGE FORCÉ, comédie	1
DON JUAN, OU LE FESTIN DE PIERRE, comédie	51
L'AMOUR MÉDECIN, comédie-ballet	155
LE MISANTHROPE, comédie	205
LE MÉDECIN MALGRÉ LUI, comédie	305



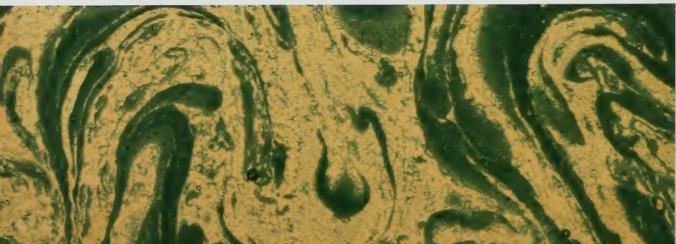
IMPRIMERIE: MANZ. VIENNE. A2383

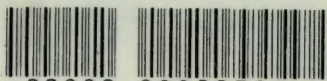




**Réseau de bibliothèques
Université d'Ottawa
Échéance**

**Library Network
University of Ottawa
Date Due**





a39003 002337664b

CE PQ 1821
1900Z V003
COO MOLIERE, JEA CEUVRES DE
ACC# 1344985

